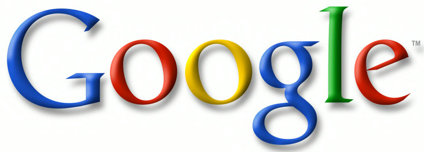
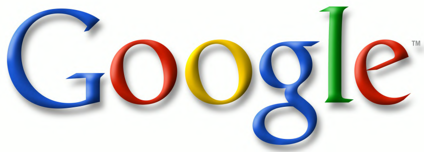




INFLUENCE

DES

FEMMES

SUR LES DESTINÉES

DE LA FRANCE

PAR

JULES DU BERN

[illegible]

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

[illegible]

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 17-19

1867

INFLUENCE

DES FEMMES

SUR

LES DESTINÉES DE LA FRANCE

MEAUX. — IMPRIMERIE DE A. COCHET.

INFLUENCE

DES

FEMMES

SUR LES DESTINÉES

DE LA FRANCE

PAR

JULES DU BERN

Imperium sine fine.
VIRG.

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
Libraire de la Société des Gens de Lettres
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 17-19
1867

I

L'histoire de toute nation est, dans son origine, environnée de ténèbres et d'incertitudes.

Le territoire privilégié de notre glorieuse patrie n'a pas toujours porté le nom de France; il n'a pas toujours offert le riant aspect qu'il doit aujourd'hui à l'agriculture et aux beaux-arts. Jusqu'au cinquième siècle il s'appelait Gaule, d'un mot celte qui veut dire *forêt*. En effet, c'était au milieu de forêts sans limites et sous des huttes, que vivaient nos ancêtres des produits de la chasse et de la pêche. Comme tous les habitants primitifs des contrées sauvages, ils se firent jour par la hache et par le feu au milieu de ces forêts vierges et impénétrables, et ils s'établirent en premier lieu sur le bord des rivières.

Si les arts furent inconnus dans les Gaules à l'époque où ils florissaient à Rome et à Athènes, ils n'ont pas cessé de suivre de siècle en siècle une marche progressive, depuis les grossiers monuments des Druides, jusqu'au jour où ils sont arrivés au sommet élevé où l'univers les admire en France.

Jules César, illustre conquérant et écrivain habile, a jeté quelques rayons de vive lumière sur le berceau de la France; dix-neuf siècles plus tard, un autre arbitre des destinées humaines a, par une œuvre capitale et savante, mis l'époque gauloise et la vie de César à la portée de toutes les intelligences.

Cette vaste contrée s'étendait de l'Océan aux Alpes helvétiques, du Rhin à la Méditerranée et aux Pyrénées; de larges fleuves et leurs modestes affluents sillonnaient cette forêt immense.

Les Gaulois avaient une taille élevée et robuste, la voix sonore et terrible, les yeux étincelants, un courage téméraire; le plus vaillant entre eux devenait leur chef, jamais leur maître.

Lactance et Virgile célèbrent la beauté et la blancheur des femmes gauloises, leur chevelure blonde, leurs formes riches et élégantes; intrépides, elles aimaient mieux mourir que de devenir esclaves d'un vainqueur. Avec une pareille organisation, ces peuplades devaient préférer les aventures et les dangers à la vie oisive et pastorale. L'occasion se présenta bientôt.

Six siècles avant l'ère chrétienne, une colonie grecque était venue fonder un port de commerce sur les côtes de la Méditerranée et du territoire gaulois : ce port s'appela Massilia. Les navires qui l'abordaient introduisirent sur ce sol des principes d'agriculture et de civilisation. Ces premières notions s'étendirent en dehors des limites de la nouvelle colonie et pénétrèrent peu à peu dans les profondes forêts de la Gaule.

Par les navigateurs massiliens, les peuplades des bords des rivières apprirent bientôt que de l'autre côté du lac bleu, c'est ainsi qu'elles désignaient la Méditerranée, il existait une contrée riche en armes, riche en trésors, et où la terre fertile produisait une liqueur douce et enivrante.

Rome catholique se souvient encore que son territoire, jusque-là sacré, fut envahi il y a 2256 ans, par un ouragan de barbares venus de l'Orient, qui avaient osé franchir les cimes glacées et jusque-là inaccessibles des Alpes. Les Gaulois avaient quitté leurs forêts et les huttes sous lesquelles reposaient, sur des peaux de bêtes sauvages, leurs fa-

milles chéries pour s'élancer à la voix d'un chef redouté.

Brenn leur montra le chemin de Rome; l'armée romaine s'avança pour arrêter le torrent; la bataille de l'Allia (l'an 390 avant J.-C.), où la discipline fut vaincue par l'impétuosité, décida du sort de Rome, qui fut mise au pillage. Brenn reçut une rançon de mille livres d'or, et regagna la Gaule avec de riches dépouilles.

Depuis cette époque, les Gaulois et les Francs, qui, plus tard, ne formèrent qu'une seule nation, ont été la terreur de toutes les contrées du monde; il n'y eut pas alors en Europe d'armée bien organisée ni de trône solide sans la participation et l'appui des Gaulois; et Alexandre, au milieu des pompes de Babylone conquise, ayant fait demander aux chefs de ces guerriers ce qu'ils redoutaient le plus : « Nous ne craignons que la chute du ciel, répondirent-ils. » C'était affirmer que les Gaulois se considéraient comme arbitres de la terre.

Les femmes gauloises se montraient les émules de ces hommes vaillants et forts. Celles que l'âge ou une famille trop jeune et trop nombreuse ne retenaient pas dans la tribu, suivaient leurs époux à la guerre, et elles étaient admises dans les conseils, où leurs voix étaient comptées.

Les Gaulois considéraient les femmes comme d'essence divine; aussi pouvaient-elles être prêtresses de la religion druidique. Les druidesses de première classe vivaient séparées du contact des hommes et étaient vouées à la virginité; celles de deuxième ordre pouvaient se marier, remplissant des fonctions sacerdotales moins importantes.

Les neuf prêtresses de l'île de Seïn, sur la côte du Finistère, étaient très-vénérées et rendaient des oracles, expliquaient les songes, évoquaient les morts, préservaient à leur gré de la grêle et des inondations, guérissaient les malades, et, ce qui assurait surtout leur puissance redoutée, elles pouvaient exciter et apaiser la tempête et tracer le chemin aux navigateurs.

Leur autorité fut si étendue et la crédulité en leurs pratiques superstitieuses si enracinée, qu'il existait encore, au sixième siècle, quelques druidesses dans les campagnes de Bretagne et de Normandie.

Et cependant ces prêtresses adoraient, comme les druides, plusieurs dieux auxquels on sacrifiait parfois des victimes humaines. Mais le cœur de la femme s'émeut à la vue du sang, et les druidesses se contentèrent de célébrer plus tard les génies des eaux, des bois, des fleurs, des étoiles, des montagnes, des nuages ; c'était déjà une initiation à la connaissance du vrai Dieu, juste et bon.

L'ambition des Gaulois grandit par la victoire ; ils peuplèrent les vastes contrées situées au sud des Alpes, en expulsèrent les habitants et fondèrent les villes de Milan, Côme, Brescia, Bergame et Mantoue.

Virgile, Tite-Live, Pline, et beaucoup d'hommes moins célèbres, nés dans ces cités d'origine gauloise, sont issus de nos ancêtres. La France est heureuse et fière de ce glorieux souvenir.

Les vainqueurs durent alors aux vaincus les premiers principes de civilisation ; ils se les assimilèrent rapidement, secondés dans ce progrès par les femmes qui, d'une nature plus souple, adoptent facilement les innovations, surtout lorsqu'elles tendent à mettre en relief les charmes de leur esprit ou l'élégance de leur corps.

Jusque-là, habituées à la vie primitive et sauvage, les femmes gauloises avaient seules préparé le repas grossier et les nattes à l'usage de la famille dont elles partageaient la rude existence ; leurs membres exposés aux intempéries acquéraient la vigueur que donne le travail ; aussi elles engendraient des guerriers.

Il y a quinze siècles de distance entre cette femme virile et celle de nos jours, qui lui ressemble si peu, quoique issue de son sang.

On sait l'intime affinité qui existe entre la mère et le fils; aussi les Français resteront dignes de leurs ancêtres, par l'impétuosité, l'esprit et le courage, si les femmes, se rappelant leur origine gauloise, savent se défendre des habitudes molles, de l'invasion d'un luxe toujours croissant et de cet amour excessif du bien-être matériel, signes précurseurs de la décadence d'une nation, et dangereux écueils contre lesquels viennent se briser fatalement les plus mâles existences et la vigueur de l'âme.

Le moment approchait où une double révolution allait changer la face du monde et troubler l'existence simple et sauvage des Gaulois. Jules César s'élance sur la Gaule, et Jésus-Christ va naître modestement en Judée pour remplir l'univers de sa parole et de ses exemples.

Cinquante ans avant l'ère chrétienne, le Sénat romain se montra inquiet et jaloux de l'ambition de l'un de ses consuls, qui minait les principes républicains déjà bien affaiblis dans l'esprit des maîtres du monde.

Jules César préparait de longue main, par son habileté et ses largesses, les voies à un trône qu'élevait son ardente imagination, et qu'il se croyait seul digne d'occuper, selon la majorité des annalistes.

Les sénateurs, divisés d'opinion, n'étaient d'ailleurs pas assez puissants pour l'accuser et le perdre; ils résolurent de l'éloigner de la faveur populaire. L'empereur Napoléon combat cette assertion dans son savant ouvrage; toutefois il constate l'inquiétude du Sénat romain; mais il pense que si César avait eu les vues ambitieuses que tous les historiens lui attribuent, il n'aurait pas quitté Rome, le centre de ses intrigues et de ses nombreux partisans, et qu'il n'avait pas le désir d'être roi, lui qui était plus grand que tous les rois.

Le peuple romain n'oubliait pas que Brenn, le chef des Gaulois, avait jadis ravagé Rome; il demandait des repré-

sailles. L'heureuse situation et le voisinage des Gaules souriaient à cette puissance toujours si avide de territoire; la conquête fut résolue.

Cette glorieuse mission fut offerte et accueillie des deux parts avec un égal empressement : le Sénat s'assurait ainsi quelques années de repos; et Jules César, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes, marcha vers ses brillantes destinées (58 ans av. J.-C.).

Mais l'œuvre était difficile; la victoire couronna bien souvent une résistance héroïque; le génie du grand chef vint plus d'une fois se briser devant l'intrépidité des Gaulois, et, dans cette lutte gigantesque et si longue, Rome perdit ses plus vieilles et ses meilleures légions.

Les Gaulois étaient d'autant plus ardents à la défense que leurs femmes partageaient le péril. A la bataille d'Armanson, où elles combattirent en grand nombre, elles brisèrent la tête de leurs enfants sur les rochers ou sur les roues des chars, ne voulant pas que les descendants des Gaulois fussent des fils de vaincus ou réduits en esclavage; quelques-unes s'étranglèrent avec les tresses de leurs cheveux, d'autres se précipitèrent dans les torrents.

Nourris sur les champs de bataille, les Gaulois défendirent pied à pied leur territoire contre l'invasion romaine, et la France reconnaissante, à plusieurs siècles d'intervalle, a élevé, avec une égale admiration, des statues à Vercingétorix, à Jeanne d'Arc, à Villars et à Kellermann.

Il ne fallut rien moins qu'un siècle de guerres acharnées, la discipline des légions romaines et tout le génie de Jules César, pour donner aux vainqueurs une conquête mal assurée, qui leur échappa sous Childerik et sous Klovis (438).

Les généraux qui succédèrent à César, redoutant une population difficilement vaincue et non encore soumise, tentèrent de régner par la civilisation. Ils introduisirent dans la Gaule les arts et les lettres, puissants moyens de sé-

duction, qui, en adoucissant les mœurs, affaiblissent aussi les antipathies et les résistances.

La Gaule accepta peu à peu un bien-être jusqu'alors inconnu, des arts qui souriaient à sa vive imagination et une domination assez douce pour être tolérée.

Des écoles furent fondées, des routes ouvertes; la vigne et l'olivier furent plantés; l'agriculture, mieux comprise, enrichit les populations. Ces diversions absorbèrent l'activité inquiète des Gaulois et secondèrent la puissance romaine.

Les femmes accueillirent avec trop d'empressement le luxe des étoffes et des ameublements et les modes italiennes. Une religion plus douce vint aussi remplacer les pratiques barbares du druidisme. Jésus-Christ avait été condamné à mort (an 33 de l'ère chrétienne) par Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée, pour avoir attaqué le culte des divinités du paganisme, proclamé la liberté et prêché une douce morale; son sang précieux, répandu sur la croix, cimenta une religion naissante que la persécution consolida et que sa voix paternelle répandit dans l'univers comme une rosée bienfaisante et divine.

Par Jésus-Christ la civilisation et la liberté étaient désormais acquises au monde. Les femmes surtout accueillirent avec enthousiasme une religion qui s'assimilait si bien à leur nature, et un grand nombre subirent avec joie les persécutions que les empereurs romains excitèrent contre les nouveaux adeptes du christianisme.

Cependant toutes les parties de la Gaule ne s'étaient pas soumises à un joug plus humiliant que lourd; Vindex, Maricus, Civilis, Tetricus, occasionnèrent des soulèvements pour rendre la Gaule indépendante.

Une patricienne, appelée Victoria, forte du sentiment patriotique qui se manifestait, rassembla une armée, se fit

proclamer impératrice dans les contrées soulevées, et tint en échec la puissance romaine.

La célèbre Zénobie, qui alors commandait en Orient, exprimait le regret d'être séparée par les distances d'une femme aussi illustre que l'impératrice Victoria, « qu'elle aimait et estimait, et avec laquelle elle eût voulu partager le monde. »

Mieux secondée, et servie plus fidèlement, Victoria aurait soustrait la Gaule entière à la domination romaine ; mais sa mort fut le signal des dissensions, et les contrées révoltées rentrèrent sous l'autorité de l'empereur Aurélien (272).

Toutefois la possession romaine ne cessa d'être troublée dans la Gaule, et les Germains firent, de leur côté, de continuelles tentatives pour pénétrer en deçà du Rhin.

En 350, les Francs font dans la Gaule une invasion que le génie de l'empereur Julien parvient à repousser ; mais l'impulsion était donnée ; les Francs Saliens passent le Rhin de nouveau (356), persistent à s'établir dans la Gaule, et finissent par accomplir leur dessein.

Événement considérable, car c'étaient nos pères qui s'emparaient du sol gaulois. La Gaule se sépara dès lors de l'empire romain, et le petit bourg de Lutèce, la future capitale du monde, tomba au pouvoir du chef des Francs, Childerik (438).

Enfin Khlodoveck (Klovis) attaque (486), près de Soissons, l'armée romaine, commandée par Syagrius, dernier représentant d'une puissance désormais éteinte dans la Gaule, qui prit dès lors le beau nom de France.

N'ayant plus à redouter les persécutions des empereurs romains, des religieux catholiques, conduits par saint Martin, fondèrent dans la France nouvelle de nombreux monastères, défrichèrent de vastes parties de forêts, travaillèrent à transcrire et à conserver les antiques monu-

ments littéraires et historiques, pratiquant alors, suivant les règles de leurs fondateurs, toutes les austérités et toutes les vertus (490). De là se répandirent de nouvelles notions d'agriculture, la connaissance propagée des temps passes et les préceptes de la religion bienfaisante que Jésus-Christ avait enseignée cinq siècles auparavant.

C'est cette religion chrétienne qu'avait embrassée, malgré le culte des divinités païennes et malgré le druidisme encore dominant, une jeune fille qui devait avoir sur les destinées de la France au berceau, la plus haute et la plus durable influence.

Klotilde, nièce du roi des Bourguignons, avait épousé Klovis, chef des Francs. Très-belle et persuasive, elle avait sur ce guerrier la puissance que donnent la beauté et l'énergie de la conviction. Ses talents étaient si connus de l'armée, qu'elle était toujours présente aux assemblées et dans les conseils, où sa parole était d'un grand poids. Souvent elle parlait à Klovis de son Dieu et de la sublimité des préceptes évangéliques. Ses discours et ses caresses adoucissaient le Sicambre.

Klovis ne devait pas jouir en paix des fruits de sa première victoire. Sa belle conquête excita la cupidité des Suèves et des Bavarois, peuplades barbares de la Germanie, qui passèrent le Rhin en nombre formidable. Klovis, à la tête des Francs et des Gaulois, s'élança à leur rencontre, et le champ de bataille de Tolbiac, près Cologne, fut profondément ensanglanté.

Le deuxième jour de cette affreuse boucherie, Klovis, épuisé par la fatigue et las de tuer, élève son glaive teint de sang en s'écriant : « Dieu de Klotilde, si tu me donnes la victoire, je suis à toi, je suis chrétien. »

Et le Dieu de Klotilde, au moment où le soleil s'abaisse à l'horizon, étend sa main puissante et disperse l'armée innombrable des Germains (496).

A cette exclamation du guerrier, il est facile de reconnaître l'action assidue de la jeune princesse qui avait tout quitté pour s'attacher à l'illustre barbare, devenu avec elle le fondateur d'une glorieuse et impérissable monarchie.

Le héros sauvage pouvait tout promettre au Dieu de Klotilde pour prix de la victoire; car, pour lui, la victoire c'était une couronne et une patrie.

Salut au grand chef des Francs! salut à ses glorieux guerriers! car les Français, dont l'épée pèse aujourd'hui d'un poids si imposant dans le monde, sont issus de cette vaillante race mêlée au sang des Gauloises.

Klovis reconnaissant reçut le baptême et inclina son front couronné sous la bénédiction de l'archevêque de Reims; et sa nombreuse armée, encore toute couverte de sang, imita par acclamation l'exemple du chef heureux qui savait la conduire à la victoire.

Cet événement mémorable acquit à Klotilde une éternelle célébrité.

Les femmes surtout adoptèrent avec ardeur une croyance qui d'esclaves les faisait reines.

Malheureusement les dernières années de Klovis et de Klotilde, que le repos et les succès avaient sans doute corrompus, furent souillées par les crimes qu'enfantent l'ignorance et l'ivresse du pouvoir.

Lorsque l'âge eut altéré les attraits de la reine, elle devint acariâtre et farouche; elle excita Klovis à servir ses vengeances et ses haines. Gondebaud, son oncle, roi de Bourgogne, avait, trente ans auparavant, fait périr le père, la mère et les frères de Klotilde pour s'emparer de leurs États; mais, d'un autre côté, il avait protégé l'enfance de sa nièce et l'avait élevée dans le sein de cette religion chrétienne qui avait fait toute la puissance de Klotilde; la reine vindicative ne se rappela que les crimes de son oncle, et, sourde aux préceptes de l'Evangile, elle exigea de Klovis le sang



pour le sang; toute la famille de Gondebaud fut anéantie.

Les fils de Klotilde s'armèrent les uns contre les autres. Cette princesse, voulant conserver les droits au trône de ses trois petits-fils, enfants de Klodomir, les fit venir auprès d'elle. Alors leurs oncles envoyèrent un satellite portant un poignard et des ciseaux, pour donner à Klotilde le choix entre la mort de ses petits-fils ou leur tonsure, marque d'exclusion du trône sous les rois chevelus.

La reine, espérant que, par respect pour elle, ses enfants conserveront la couronne aux jeunes princes, répond qu'elle aime mieux les voir morts que dépossédés du trône.

Alors deux de ces infortunés sont égorgés par leurs oncles; le troisième, Klodoald, enfermé dans un monastère, est invoqué aujourd'hui par l'Église sous le nom de saint Cloud.

Telle fut la fin d'une princesse dont la jeunesse avait jeté sur la France un si grand éclat.

A la mort de Klovis (511), la loi salique, qui était plutôt une tradition qu'une loi écrite, mais qui excluait les femmes du souverain pouvoir, fut rigoureusement appliquée à Klotilde, âgée seulement de trente-quatre ans; et, malgré les services qu'elle avait rendus à la patrie, cette reine, à qui l'Empereur Anastase avait envoyé la pourpre romaine, descendit, sans murmurer, du pavois sur lequel son énergique croyance l'avait élevée à côté du premier de nos rois.

Klotilde quitta Paris, où elle avait résidé avec son époux dans le palais des Thermes, et elle se retira à Tours, pour y expier ses fautes auprès du tombeau de Saint-Martin.



II

Au milieu des phases diverses de la nationalité naissante, se place le souvenir glorieux de la jeune fille, qui préserva Lutèce de l'invasion d'Attila, roi des Huns. Ce chef de barbares, qui avait inondé de ses hordes l'Europe et l'Asie, couvrait avec sept cent mille hommes tout l'espace compris entre le Jura et l'Océan. Les Parisiens de Lutèce, quoique leur île fût défendue par une muraille épaisse et par la profondeur de la Seine, furent si effrayés de l'approche d'Attila, surnommé le *Fléau de Dieu*, qu'ils se préparèrent à quitter leurs demeures et chargèrent sur de grands bateaux tout ce qu'ils possédaient de plus précieux, se disposant à la fuite (451).

Une jeune fille tenta d'arrêter cette émigration. Genovefa, ou Geneviève, habitait, près du village de Nanterre, un domaine où elle vivait dans l'abondance et la paix avec toute sa famille ; elle y passait sa vie en prières, étant destinée à prendre le voile. Sa piété était si grande, qu'on lui attribuait des miracles. Inspirée de Dieu, elle réunit toutes les femmes de Lutèce, s'enferma avec elles dans une église, fit entrer dans la ville naissante onze barques chargées de grains, et persuada aux hommes de défendre courageusement l'île de la Cité.

Sa voix fut écoutée ; les hordes d'Attila n'approchèrent point de Lutèce ; elles furent ensuite vaincues et dispersées par Aëtius dans les plaines de Châlons. La ville de Paris doit la conservation de son berceau au courage d'une jeune

fille, frêle et timide. Si ses habitants se fussent alors exilés, plusieurs causes auraient pu empêcher leur retour, et la petite ville de Lutèce, réservée à de si hautes destinées, serait devenue, comme tant de cités gallo-romaines jadis importantes, un désert dont l'herbe couvrirait aujourd'hui les ruines.

La France reconnaissante entoure sans cesse de vénération le tombeau de sainte Geneviève, exposé à Paris dans une église qui devrait lui être consacrée.

Lutèce, offrant désormais plus de sécurité, les rois et les reines de la première race résidèrent au palais des Thermes, bâti par l'empereur Julien, qui affectionnait cette résidence, où les légions romaines l'avaient forcé de ceindre le diadème des Césars, et qui fut plus tard habitée par les empereurs Valentinien et Valens.

Ce palais, qui était situé près de l'île de la Cité, au milieu des vignes du mont Leucotitius, avait de vastes jardins, et devint la résidence des princes de la première race.

Après la mort de Charlemagne, il fut encore la demeure de ses filles Gisèle et Rotrude, que ce monarque illustre aimait beaucoup, parce qu'elles étaient douces et spirituelles ; mais leurs désordres furent tels, qu'elles refusèrent de se marier pour satisfaire leur libertinage, non moins célèbre que leur beauté.

Ce palais fut embelli par la femme du roi Khildber, Ultrogothe, qui contribua beaucoup à la propagation du christianisme par sa grande piété. Chaque jour, suivie de ses filles d'honneur, elle traversait le pont de bois qui conduisait à l'église de Saint-Germain-des-Prés, qu'elle avait fait édifier. Là elle se prosternait avec l'ardeur d'une néophyte, inspirée par une religion qui avait alors tout l'attrait que donne la persécution, et qui d'ailleurs parle si éloquemment aux yeux, à l'esprit et aux meilleurs instincts de l'humanité.

Ultrogothe, qui fit beaucoup de fondations pieuses, fut assez heureuse et assez habile pour être la femme unique de Khildber, à une époque où la pluralité des femmes était, pour les rois et les leudes, un privilége et un signe de puissance. Les monarques de la première dynastie n'admettaient aucune différence entre une femme légitime et une concubine; toutes étaient épouses et reines; les enfants étaient confondus et l'aîné des fils montait sur le trône.

L'Église se souleva contre cette promiscuité, et plus tard la bénédiction religieuse donna à celles qui la reçurent un caractère plus auguste; mais cette confusion de femmes et d'enfants ne finit que sous Charlemagne.

Ces reines, choisies souvent parmi les plus belles esclaves du souverain, charmaient par des croyances superstitieuses l'existence la plus grossière et même la plus dissolue. Cependant Radégonde, une des femmes de Klotair Ier, fut épousée solennellement à Soissons (538).

Elle se livra aux pratiques religieuses et se montra dégoûtée de la vie licencieuse de Klotair; enfin, cédant à sa vocation naturelle, elle prit le voile et fonda, à Poitiers, l'abbaye de Sainte-Croix, premier monastère de femmes en France (541).

Radégonde, qui avait paru à la cour sous le voile d'une modeste religieuse, se montra reine dans le monastère; elle y attira un grand nombre de pèlerins, et tous les savants vinrent lui composer une cour; elle employa même sa médiation entre les princes et les leudes, prêts à se déclarer la guerre.

Mais tout ce bruit était peu convenable à l'humilité et au silence du cloître, et la médisance s'empara des armes qui lui étaient offertes. Le poète Fortunatus échangeait avec la royale abbesse des pièces de vers et, dit-on aussi, de trop tendres sentiments.

Radégonde écrivait fort bien la langue latine, quoique le

celte fût le langage des Français. Ses lettres à l'empereur d'Orient Justin et à l'impératrice Sophie prouvent ses connaissances variées, et la firent considérer comme un prodige dans le siècle d'ignorance où elle vivait. Car, à l'exception de quelques couvents, dépôts de manuscrits anciens et des connaissances nouvelles, la lumière intellectuelle n'avait pas encore pénétré sous les huttes des guerriers et à travers les épaisses murailles des manoirs des leudes; partout la vie grossière et primitive; partout le fort pesant sur le serf; partout des crimes souvent ignorés, toujours impunis.

Les palais des rois à Tournai, à Metz, à Orléans, à Soissons et à Paris, étaient souillés de forfaits étouffés par les sombres galeries et de redoutables donjons.

Dans l'existence qu'elles menaient, si, au lieu de croyances superstitieuses, les femmes eussent eu une religion solide et éclairée, elles ne se seraient pas si souvent familiarisées avec le crime.

Heureusement pour l'humanité, la France, dans le cours de quatorze siècles, ne compte que quatre souveraines vouées à un même degré à l'exécration des peuples : Frédégonde, Brunehaut, Isabeau de Bavière et Catherine de Médicis; ces femmes belles et sanguinaires cédèrent à l'incontinence jusqu'aux dernières limites de l'âge.

La nature peut-elle produire réellement de tels monstres, ou bien des historiens infidèles se sont-ils plu à stupéfier les générations futures par d'incroyables récits de forfaits et d'impudeur.

Frédégonde et Brunéchilde (Brunehaut) employèrent, pour arriver à leurs fins criminelles, l'inceste, l'adultère, le meurtre, le poison et la calomnie; rien ne leur fut respectable et sacré : ni leurs époux ceints du diadème royal, ni le pontife au pied des autels, ni l'enfance suppliante, ni les liens du sang.

Pour arriver au trône, Frédégonde, qui était une des

femmes non épousées du roi Khilpérik, avait fait assassiner en l'absence de ce prince la reine Audovère, puis Galsuinde, qui fut étranglée dans son lit.

Frédégonde ceignit alors ce diadème tant convoité (568).

Brunehaut, reine d'Austrasie, voulant venger la mort de sa sœur Galsuinde, vint mettre le siége devant Paris, dont s'empara le roi Sigebert, son époux.

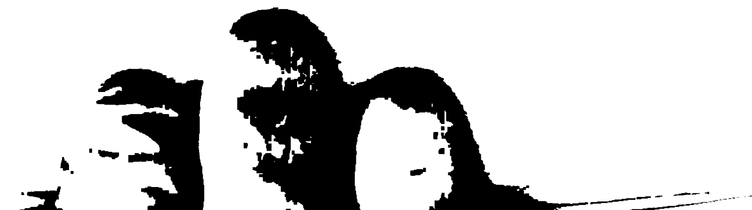
Frédégonde prit la fuite et s'enferma dans Tournai ; là, par ses sourires et ses largesses, elle séduisit deux jeunes gens, qui assassinèrent Sigebert au milieu de son armée.

Alors Brunehaut épouse son neveu Mérovée, fils de Khilperick et d'Audovère, et ce mariage est béni par Prétextatus, évêque de Rouen.

Frédégonde, irritée, fait égorger le jeune prince dans les bras de sa tante, devenue sa femme ; puis, le jour de Pâques de l'an 586, au milieu des cérémonies de l'Église, le vénérable pontife tombe assassiné au pied des autels.

Dieu frappa d'une maladie épidémique les deux fils de cette reine impie ; alors, dans un moment de repentir, elle supprima des impôts vexatoires et fit des vœux à saint Médard ; mais ce sacrifice tardif et forcé ne fut pas agréé ; les deux princes moururent.

Frédégonde sentit alors qu'elle serait sans appui après la mort du roi, qui n'avait d'autre successeur que Khlodovech, né de sa première union. Cet imprudent jeune homme, qui avait été assez faible pour triompher sans ménagement du deuil de Frédégonde, fut poignardé et précipité dans la Marne. Un pêcheur, en tirant ses filets, reconnut le cadavre du fils des rois de France, et lui donna la sépulture. Sa mère Audovère ne fut pas protégée par l'ombre du monastère où elle vivait retirée avec sa fille Basine ; elle fut étranglée par ordre de Frédégonde, et les meurtriers eurent pour récompense le droit de violer la jeune fille, qui conserva dans le monastère le souvenir de ce cruel affront.



Frédégonde s'attaque ensuite à son propre sang; elle n'aimait pas sa fille Rigonthe; ces deux femmes se disputaient entre elles et se déchiraient avec leurs ongles sous les yeux du roi.

Un jour Frédégonde, usant de stratagème, feignit une réconciliation; puis, montrant à sa fille un grand coffre rempli de pierreries et d'habits précieux, elle l'autorisa à faire un choix; Rigonthe s'incline; alors Frédégonde fait tomber le pesant couvercle sur la tête de sa fille qu'elle écrase.

Frédégonde était alors enceinte; le roi ayant conçu des soupçons sur cette grossesse, la reine le fit assassiner par Landri de la Tour, qui était désigné comme son amant (584).

Brunehaut, reine d'Austrasie, proclamant cette illégitimité au profit de ses enfants, neveux de Khilpérick, s'avance avec une armée contre Paris.

Frédégonde monte à cheval, harangue ses soldats, et superbe amazone, elle remporte la victoire à Droissi, et assure par ce succès la couronne à son fils.

Brunehaut, prisonnière, fut traduite devant un tribunal militaire; accusée et convaincue d'avoir fait périr dix rois ou fils de rois, elle fut condamnée à être tirée par quatre chevaux.

Cette femme cruelle et débauchée avait gouverné habilement les états de son fils, contenu les leudes insoumis, ouvert des routes et élevé des églises magnifiques.

La lutte incessante de ces deux femmes criminelles mit la France en combustion, et les éléments de civilisation qui, au quatrième et au cinquième siècle, avaient commencé à se développer, furent étouffés au milieu du sang et des désordres qu'entraîne la guerre civile. De nombreuses écoles avaient été ouvertes; elles furent ravagées; à peine resta-t-il quelques savants pour constater l'étendue de ce désastre et le transmettre à la postérité.

III

Pendant près de trois siècles, et depuis Klovis, rien de grand et de beau n'avait signalé et révélé la vie sociale en France.

Dieu fit naître Charlemagne pour relever la dignité et accroître la puissance de son pays.

Les contemporains appelaient cet illustre chef Karl-le-Grand. La nation française a contracté et conservé l'habitude singulière de dénaturer les noms. Ainsi Brunichilde a été appelée Brunehaut; comme, plus tard, les noms de Lisboa, London, Torino, Venezia, El Djezzaïr, et mille autres, ont été altérés et travestis.

Charlemagne (Karl-le-Grand), fils de Pépin, fut un illustre conquérant, un législateur habile, un monarque redouté.

Lorsqu'une aussi grande figure apparaît à travers les siècles, tous les regards sont dirigés vers le colosse; les autres personnalités s'effacent absorbées par le prestige de la gloire et du génie.

Aussi, quoique Charlemagne ait aimé les femmes avec passion, quoiqu'il ait eu à la fois plusieurs épouses, elles n'eurent point d'action sur cette énergique volonté, et ne prirent aucune part à l'exécution des vastes projets de l'Empereur.

De toutes ses femmes, Charlemagne eut vingt enfants, dont trois régnèrent.

Sa sixième épouse, Luitgarde, choisie pour sa beauté, se fit chérir des peuples par sa douceur et par sa bienfaisance; et, lorsque Charlemagne, devenu empereur des Romains et roi des Lombards, plaça sur son front respecté la couronne de Fer (799), la belle Luitgarde ceignit le double diadème au milieu des acclamations unanimes.

Comme Luitgarde, l'impératrice Judith, femme de Louis I[er], trop justement surnommé le Débonnaire, fut choisie parmi les plus belles de l'Empire réunies à Aix-la-Chapelle, alors résidence impériale (819).

Pendant vingt-cinq ans, elle tourmenta le roi et agita la France par ses intrigues, dans l'espérance de placer la couronne sur la tête de son fils Charles, né de ses relations avec le premier ministre Bernard, comte de Barcelone; les trois fils issus du premier mariage de Louis-le-Débonnaire défendirent leurs droits; mais la sanglante bataille de Fontenay assura au fils de l'adultère la royauté tant ambitionnée par sa mère (841).

Richilde, qui n'avait été que concubine pendant la vie de la précédente impératrice, fut épousée par Charles-le-Chauve, à cause de sa grande beauté et de l'aptitude qu'elle montrait aux affaires de l'État. Le pape Jean VIII, que quelques chroniqueurs ont surnommé la papesse Jeanne, posa sur la tête de Richilde la couronne de Fer dans la cathédrale de Tortone.

Investie de la régence pendant la guerre de Lombardie, Richilde fit preuve de zèle et de talent; mais elle était si débauchée, que l'archevêque de Reims la menaça de l'excommunication, si elle continuait à se montrer *en état d'ivresse et de nudité, et à piller au milieu des orgies* les maisons voisines de son palais.

Peu de reines ou de concubines méritèrent, dans les pre-

miers âges de la monarchie, d'être exceptées de cette universelle réprobation.

Plusieurs causes contribuaient encore à la démoralisation publique ; des idées superstitieuses qui, tenant lieu de véritable religion, pouvaient s'associer à des désordres qui n'étaient pas sans charmes ; une puissance conquise et maintenue par les plus coupables voies ; l'ignorance contre laquelle luttaient insuffisamment les rares lumières précieusement conservées dans les couvents ; enfin l'impunité acquise aux puissants et aux forts.

Ces funestes exemples se propagèrent dans les villes et dans les manoirs féodaux, qui ne respectaient alors aucune autorité. En effet, les leudes ou seigneurs ne reconnaissaient que la force pour limite à leur domination arbitraire et trop souvent tyrannique.

Les maux physiques s'ajoutèrent aux plaies morales ; on compta, en quatre-vingt-un ans, seize famines d'une si cruelle intensité que, pendant ces horribles épreuves, beaucoup de malheureux furent forcés de se nourrir de chair humaine.

Les meurtres, le pillage et l'incendie étaient les conséquences nécessaires de ce fléau.

Les Normands et les Scandinaves profitèrent souvent de cette lamentable situation pour faire en France de nombreuses incursions ; ils entraient par l'embouchure de la Seine, qu'ils remontaient avec leurs innombrables barques. Les rives de ce fleuve furent désolées par le fer, le feu et le viol.

La petite île de Lutèce fut l'obstacle contre lequel vinrent encore se briser les efforts de ces féroces étrangers.

Sous les murs de cette modeste bourgade, qui avait soutenu les attaques de Labienus, lieutenant de Jules César, et qui avait vu fuir les hordes d'Attila, les Scandinaves furent vaincus par le comte de Paris, Eudes, par son frère Robert et par le vaillant évêque Gozlin (887).

Cette vigoureuse défense valut à Lutèce l'honneur de devenir la capitale d'un vaste empire.

Au milieu des maux qui affligeaient la France, l'imagination se repose doucement sous le règne de Gerberge, qui épousa le roi Louis d'Outre-Mer (940).

Ce monarque, dans des circonstances difficiles, trouva en Gerberge non-seulement une compagne de ses travaux et de ses infortunes, mais aussi tout le génie et toute l'activité qu'il eût pu attendre d'un ministre intelligent et dévoué. Ce prince, ayant été fait prisonnier par les Normands, Gerberge se renferma dans la ville de Reims, qu'elle fortifia. Pendant cette défense héroïque, elle accoucha d'un fils. Son puissant ennemi, Hugues-le-Grand, pénétré de respect pour tant de bravoure et d'énergie, offrit la paix qui fut signée à Soissons. Celui qui pouvait renverser si facilement le trône en devint le plus solide appui et se contenta du titre de premier prince français.

Sous le règne de son fils Lothair, Gerberge conduisit encore les affaires de l'État et retarda de quelques années la chute de sa dynastie.

Gerberge mourut (969) regrettée des peuples auxquels elle avait donné plusieurs années de calme et de prospérité.

Ce fut à cette époque que s'affermit la féodalité, née sous la puissance gallo-romaine et acceptée par les chefs des Francs; organisation vigoureuse qui vécut plus de huit cents ans et qui ne put être ruinée que par le puissant génie de Richelieu.

La féodalité eut une influence considérable sur l'existence des femmes, lesquelles, de leur côté, réagirent vivement sur la civilisation.

Charles-le-Chauve établit fortement la féodalité; il réunit tous ses leudes, évêques et comtes, assura dans leurs mains la possession, jusqu'alors précaire de leurs fiefs, et leur confirma le privilége de les transmettre héréditairement.

Alors tous ces seigneurs voulurent consolider la puissance et les droits qui leur étaient conférés; ils bâtirent, à la place de leurs manoirs rustiques, des donjons et des castels fortifiés, y placèrent des garnisons de vassaux, firent prêter serment de fidélité à leurs serfs, et s'arrogèrent le droit de vie et de mort dans l'étendue de leurs domaines. Plusieurs, non contents des titres de ducs et de comtes, se déclarèrent rois, tels que Eudes à Paris, Rodolphe en Bourgogne, Bozon en Provence.

Les abbayes et les cloîtres s'associèrent à cette puissance; les paysans et les serfs se groupèrent autour des castels et des monastères fortifiés, qui leur assurèrent la protection seigneuriale à charge de quelques services et redevances.

Le travail paisible du laboureur fut au moins garanti par des défenseurs incessamment armés.

Le seigneur suzerain avait une autorité illimitée; heureuse sa famille, heureux ses vassaux, s'il était né doux et humain.

Toujours ignorant et fier de son ignorance, il avait un chapelain ou aumônier chargé de lire et d'écrire ses dépêches, d'enseigner l'Évangile dans le manoir et de distribuer les sacrements.

Le plus souvent, la châtelaine n'était que la première esclave du castel, et lorsqu'elle perdait son chef, elle présentait, sur un coussin et à genoux, les clefs du château à son fils aîné, fût-il au berceau.

Selon la puissance de son époux, la châtelaine avait près d'elle des femmes commensales, qui souvent étaient ses rivales, et des pages et écuyers qui parfois la consolaient, au péril de leur vie, des rigueurs du maître et des caprices de son humeur sauvage; quelques vassaux armés veillaient sur les remparts et les tours à la sûreté du castel, environné de fossés profonds et défendu par l'épaisseur et l'élévation de ses murailles crénelées.



Rarement les habitants de ces ténébreuses et froides demeures sortaient de leurs préaux et courtils, si ce n'était pour aller, une fois l'an, à la foire la plus voisine, afin d'y acheter les étoffes et ustensiles nécessaires aux besoins domestiques. Le seigneur seul faisait baisser le pont-levis pour aller chasser ou guerroyer contre ses voisins.

Cette existence isolée, monotone et sauvage, était, à de rares intervalles, variée par des troupes de malheureux histrions et de baladins ambulants qui parcouraient la France, donnant d'absurdes et monstrueuses représentations, où les mystères religieux étaient mêlés à des propos licencieux.

La vie habituelle des manoirs était grossière. Dans des salles immenses, qui n'avaient pour tout ornement que des armures, se réunissaient autour d'un vaste foyer ou d'une table chargée de fortes pièces de venaison, tous les membres de la famille du suzerain, les pages, écuyers et damoiselles jouant avec des oiseaux apprivoisés ou avec des levriers.

Ce ne fut que plus tard que l'on considéra comme une innovation du luxe de vitrer les fenêtres et de diriger, par des coffres en pierre, la fumée qui alors s'échappait par une ouverture au milieu du toit.

On s'asseyait sur des sellettes de bois.

On plaçait sur les tables des vases en étain d'une primitive simplicité.

Les meubles élégants et les objets d'art étaient encore ignorés.

Des cellules prises dans l'épaisseur des murs servaient de retraite nocturne ; de longues galeries, des couloirs obscurs, des portes de fer, des créneaux, des escaliers étroits à vis, des meurtrières, donnaient au manoir un aspect redoutable et mystérieux.

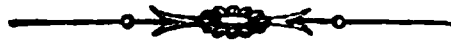
Les reines et les châtelaines devisaient en travaillant à

des ouvrages de tapisserie représentant les exploits des guerriers anciens ou des sujets religieux.

Sur les dalles on jonchait, en hiver de la paille, en été des branchages et des fleurs; des oiseaux familiers, des faucons et des chiens de chasse se mêlaient à cette vie intérieure et rude; quelques harpes et mandolines charmaient les loisirs; puis les chants succédaient à des récits merveilleux ou terribles.

Telle était la fière et uniforme existence de ces châtelains qui avaient fini par se considérer comme indépendants des rois, qu'ils ne voyaient alors que sur les champs de bataille.

Les émancipations successives des communes et des serfs, tant par la nécessité de fournir aux ruineuses expéditions des croisades que pour répondre aux institutions que Louis-le-Gros octroya, diminuèrent la puissance et l'audace de ces forts suzerains, auxquels Richelieu porta le dernier coup.



IV

A la fin du dixième siècle (987), la dynastie de Hugues-Capet s'éleva sur le trône de France.

Pendant une longue période, depuis la mort des épouses de Charlemagne, les femmes ne jouèrent aucun rôle important et signalé ; elles vécurent obscurément, partageant la destinée de leurs seigneurs, fléchissant sous un joug plus ou moins dur et suivant les caprices du sort.

Sous le règne de Robert, une femme fut l'innocente cause d'une grande perturbation en France.

Ce roi avait épousé (996) Berthe, sa cousine, fille du duc de Bourgogne, sans avoir demandé les dispenses du pape Grégoire V (Brunone).

Cette omission blessa le pontife romain, qui lança une excommunication contre les deux époux et contre l'évêque de Tours, qui avait béni leur union.

L'exécution de cette sentence, étant contraire aux droits des Français, le roi et la reine, qui s'aimaient sincèrement et qui redoutaient la dissolution d'un lien qui les rendait heureux, refusèrent de se séparer.

Grégoire V assemble un concile où il déclare incestueux et nul le mariage de Robert et de Berthe, et il met la France en interdit jusqu'à leur séparation.

L'exécution de l'interdit consistait à fermer les églises et à refuser les sacrements. La foi religieuse était alors vivace et puissante ; les consciences s'inquiétèrent ; le monarque fut abandonné : il ne lui resta que deux serviteurs dévoués qui jetaient au feu ou aux chiens tout ce qui avait passé par ses mains et sur sa table.

Il fallait que ce prince eut une grande énergie et beaucoup de tendresse conjugale pour ne pas éloigner Berthe ; de son côté, la reine était éprise de Robert qui était beau, spirituel et bon.

Retirés au château de Vauvert, près de Paris, les deux époux y bravèrent, pendant quelques temps, les foudres romaines sous leurs frais ombrages, en admirant, dans le ciel pur, l'image d'un Dieu sans colère.

Cependant, au milieu de leurs douces caresses, Robert et Berthe voyaient avec désespoir les églises fermées et un peuple désolé leur demandant à genoux l'exercice d'une religion pratiquée avec amour.

Enfin, plus courageuse, la reine se soumit au sacrifice qui devait rétablir la paix dans le royaume. Elle quitta la France et se rendit en Italie pour tenter de fléchir la colère du Souverain pontife.

Pendant ce voyage, alors difficile et long, Robert, infidèle, avait contracté une nouvelle union. Victime de l'autotorité despotique du pape, l'infortunée Berthe fonda un monastère où elle mourut (1016).

Le second mariage du roi Robert fut aussi malheureux que le premier pouvait être facilement prospère, sans l'implacable ressentiment de Grégoire V.

Sous la nouvelle reine coquette et licencieuse, l'invasion du luxe fit des progrès déplorables : et c'est le lieu de remarquer que la simplicité des princes composant les premières dynasties contrastait avec leur puissance. Leurs repas étaient grossiers ; ils avaient pour promenade quel-

ques arpents de jardins, plantés de légumes et de rosiers ; leurs plaisirs étaient la chasse au milieu de profondes forêts, et leur demeure dans des forteresses massives étaient dépourvues de tout ornement. Au temps de Louis-le-Débonnaire, il n'y avait qu'une horloge en France, et Charlemagne faisait vendre sur les marchés le produit de ses jardins et de ses basses-cours. Un esclave soignait les volailles sur le seuil du puissant monarque qui domptait l'Italie, la Germanie et l'Espagne ; et les registres du croît des troupeaux étaient placés à côté des chartes, des capitulaires et des ordonnances.

La fille du comte de Provence, Constance, changea cet état patriarcal ; élevée sous un climat voluptueux, elle amena avec elle une foule de jeunes libertins, de troubadours et de comédiens qui étalaient le faste et la débauche.

Ces Provençaux introduisirent de grands changements dans les mœurs, le langage et même le costume des Français (997).

Aussi méchante que belle, Constance tyrannisa le roi Robert qu'elle entravait même dans le bien qu'il voulait faire. On ne pouvait compter sur la foi de cette reine que lorsqu'elle avait promis de faire le mal.

Le trésor de l'État put difficilement satisfaire aux prodigalités de cette princesse arrogante, qui ne ménageait rien pour relever l'éclat de ses charmes dans des fêtes somptueuses ; elle voulait que les jeunes seigneurs parûssent dans ces fêtes avec des armes et des ajustements dont elle réglait elle-même l'ordonnance et les dispositions.

Le seul bien qui se mêla à tant de corruption fut un langage plus doux et plus perfectionné, que les troubadours de Provence introduisirent en France, avec la culture des lettres et de la poésie.

Non contente de mener la vie la plus licencieuse, Constance sema la discorde à la cour, et même entre ses fils, qu'elle arma les uns contre les autres. Elle n'aimait que

l'un deux ; l'aîné fut contraint de se soustraire, par la fuite, aux persécutions de sa mère ; il erra sans secours et ne revit jamais le palais des rois dont il avait été l'ornement.

Lorsque ce malheureux prince mourut, à la fleur de l'âge (1026), il fut pleuré de tous les Français, excepté de sa mère, qui voyait augmenter les chances d'élévation au trône de son fils préféré. Le roi, accablé de douleur, fit sacrer son second fils, Henri, pour le rendre plus inviolable (1027).

Néanmoins, la reine irritée ne cessa de persécuter Henri, qui succéda à son père (1031). Alors Constance se révolta ; ayant réussi à séduire, par sa beauté, un grand nombre de barons, elle s'empara de Soissons, de Sens et des meilleures forteresses du royaume.

Le jeune roi fugitif aurait perdu la couronne et la vie, sans le secours de Robert-le-Diable, duc de Normandie. Affligée de voir la fin de la guerre civile et l'inutilité de ses intrigues, cette reine odieuse mourut à Melun (1032), et fut inhumée à Saint-Denis, à côté du bon roi dont elle avait troublé le repos.

Tous ceux qui, pour blâmer l'époque contemporaine, aiment à préconiser les temps passés et, s'appuyant sur des traditions erronées ou sur des historiens intéressés, représentent les temps féodaux comme une ère regrettable de simplicité et de bonheur, comme un temps de sainte union autour du foyer domestique, et de mœurs patriarcales, ceux-là nient l'évidence et la vérité ; les tableaux qui précèdent l'ont suffisamment démontré.

On ne doit pas attribuer l'innocence à l'état sauvage ; les appétits de la nature se développent sans frein dans cet état ; les mauvaises passions et les vengeances se satisfont, le plus souvent avec impunité et, par conséquent, avec encouragement.

Les barons brillaient par leur vaillance, mais non par la sévérité de leurs mœurs ; la population, en les admirant, voulut les imiter.

Le clergé lui-même, si épuré de nos jours par de rudes épreuves, et réhabilité par d'odieuses persécutions, ne put, à cette époque, résister à la contagion de l'exemple, aux séductions de l'oisiveté et aux tentations qu'entraîne l'opulence. Le pape Innocent III (Lotario Conti) écrivait (1203) à l'abbé de Saint-Denis pour lui reprocher l'inconduite publique des prêtres soumis à son autorité ; et les religieuses de Paris se livrèrent presque toutes à de tels désordres, que l'archevêque dut les chasser de leurs monastères, « parce que, méprisant tous les conseils et toutes les corrections, elles profanaient le temple du Seigneur par leur libertinage. »

Les évêques continuaient à se marier et à porter les armes, malgré les défenses du pape, qui était venu en France pour déraciner ces abus.

Jean V, comte d'Armagnac, avait épousé publiquement sa sœur ; le pape Grégoire VII (Paolo Aldobrandini) reprochait au roi Philippe Ier de donner les plus mauvais exemples aux peuples, et de mériter la colère de Dieu par ses adultères et ses brigandages (1074).

Tous les fléaux accablaient la France à la fois ; au désordre des mœurs se joignait l'absence de toute police ; les chemins étaient impraticables et infestés de bandits.

Une famine, qui engendra la peste, dura sept années (1042) ; des cadavres, dont les chairs avaient été dévorées par les parents de ces tristes victimes, restaient exposés sans sépulture et infectaient l'air.

En soixante-treize ans, on compta quarante-huit famines qui enlevèrent une partie des habitants.

Ces fléaux n'étaient pas une leçon suffisante pour améliorer la morale publique. En vain, au milieu de la licence générale, les prohibitions du clergé se montrèrent rigoureuses ; les alliances spirituelles servaient de prétexte à la dissolution des mariages et couvraient l'indifférence réci-

proque des époux. Pour arriver au divorce, on supposait des degrés de parenté qui n'existaient pas, mais qu'il était facile de prouver par des témoins subornés, que personne n'avait intérêt à contredire.

Ce fut après la naissance de trois enfants et vingt années d'une union heureuse et paisible, que Philippe Ier, commençant à se livrer à la débauche, s'aperçut, pour la première fois, que la reine, qui n'était plus belle, était sa parente avant son mariage et, par conséquent, que son union était incestueuse ; le divorce fut prononcé et la reine, objet d'une stérile compassion, mourut dans la misère et l'oubli.

Bertrade de Monfort, femme aussi ambitieuse que belle, avait épousé le duc d'Anjou, vieillard infirme auquel elle se trouvait sacrifiée, quoiqu'il eut répudié pour elle Ermengarde de Bourbon.

Aussitôt qu'elle eut appris le divorce de Philippe Ier, elle conçut le projet de placer sur son front la couronne de France (1091).

Le roi était débauché ; il avait entendu louer les charmes de la duchesse d'Anjou ; il désira posséder cette femme extraordinaire et fut assez aveugle pour ne pas entrevoir des projets ambitieux dans des protestations d'estime et d'amitié qui n'étaient ni vraies, ni désintéressées.

On trouva des évêques assez coupables pour oser célébrer, entre le roi Philippe Ier et Bertrade de Montfort, un mariage doublement adultère (1097). Le roi, qui avait fait enlever, à Tours, Bertrade de Montfort, fut excommunié par le pape; mais il reçut l'absolution de son union après avoir été, pieds nus, en hiver, demander grâce au Concile de Paris. On prétendit que Bertrade l'avait ensorcelé; mais l'esprit et les grâces de cette princesse étaient les seuls sortiléges par lesquels, malgré ses grands défauts, elle avait captivé les Français et leur roi.

V

Une institution nouvelle va changer la face de la France, adoucir ses mœurs, y introduire des germes nombreux de civilisation.

La chevalerie naît au dixième siècle des abus de la féodalité et de la division du vaste empire de Charlemagne, qui permit aux possesseurs de chaque fief de s'ériger en autant de petits souverains.

Le roi était bien le chef de la nation française ; mais très-souvent son autorité était méconnue par ses puissants vassaux qui, devenus dominateurs et souvent inattaquables dans leurs châteaux forts, se rendaient indépendants du monarque et ne répondaient plus qu'à l'appel des bannières lorsque l'honneur de pays ou le sol étaient attaqués. La difficulté des communications et l'absence de toute police contribuaient beaucoup à faciliter ces tyrannies isolées. Les pauvres serfs étaient *corvéables et taillables à merci et miséricorde*, et s'ils respiraient parfois sous l'autorité d'un suzerain clément et humain, le plus souvent ils gémissaient sous les féroces caprices d'un tyran impuni.

Des hommes, nés généreux et forts, se proclamèrent alors les réparateurs des griefs et des attentats à l'humanité. Ils

protéger la fai
la veuve
dériou ... pour

mêlées de supe
repentir ...
... pour pré
outrageurs pour
... pendan
... l'homme
rapportons les

... feu.
... ement et

... oppri
... blesser
pauvres
orgueil et
leurs action

... seul
... jamais

héritage de

... di

... me
... me

... ciers.

Les femmes reconnaissantes donnèrent à cette institution des louanges fécondes, et la chevalerie acquit par elles une immense célébrité ; en effet, de temps immémorial, chez les peuples de l'Orient et même à Rome, les femmes avaient été en servitude, et quoique le christianisme eût détruit ce barbare préjugé, elles étaient souvent encore en péril dans les châteaux forts, où les suzerains se regardaient plutôt comme leurs maîtres que comme leurs époux.

La chevalerie entoura les femmes d'un prestige tout nouveau. Quand un chevalier avait choisi la dame de ses pensées, il s'efforçait de conquérir son estime par ses exploits et par son mérite ; le désir de lui plaire et de lui envoyer des gages de fidélité lui faisait affronter les plus grands dangers ; souvent il s'enflammait au récit des beautés d'une femme qu'il n'avait jamais vue, heureux de la contempler en imagination et d'être fidèle à la seule espérance.

Ainsi, à une autre époque, l'immortel Michel-Ange, épris depuis plusieurs années de Vittoria Colonna, manifesta, après la mort de cette illustre dame, le regret de n'avoir jamais osé l'embrasser sur le front.

L'amour du chevalier n'aboutissait souvent qu'à des blessures ou à des sacrifices.

La femme, restée veuve, aurait vu ses domaines envahis devenir la proie d'un voisin cupide et puissant ; sa réputation aurait pu être flétrie ; les monastères auraient été scandaleusement outragés, si les chevaliers ne leur eussent prêté leur appui respecté.

DIEU, L'HONNEUR ET LES DAMES, telle était la devise de la chevalerie et la source de cette aimable galanterie qui devint un des caractères distinctifs de la nation ; et si cette galanterie a eu ses périls, et quelquefois entraîné des égarements, les mœurs se sont adoucies et la barbarie a reculé devant elle.

La devise magique de la chevalerie a engendré de grandes

choses, soit pour le redressement des griefs privés, soit dans les tournois, soit lors de l'immense entreprise des Croisades.

Fallait-il traverser un fleuve en présence de l'ennemi, forcer un défilé, monter à l'assaut d'une forteresse réputée imprenable, les chevaliers accouraient en foule pour braver le péril. S'ils succombaient, on créait de nouveaux chevaliers parmi les plus braves de l'armée, surtout quand il s'agissait d'affronter une mort presque certaine ou quand les circonstances rendaient insuffisants les moyens ordinaires et exigeaient un courage surhumain.

Aussi le chevalier, errant à l'aventure, avait toujours dans les castels un asile assuré ; il était accueilli avec le plus fraternel empressement ; sur les poternes on plaçait un casque, signe indicateur de l'hospitalité offerte.

Au son du cor que porte le chevalier, le pont-levis s'abaisse ; les dames descendent sur le perron pour recevoir le bienvenu et le conduisent en la chambre des chevaliers ; les pages et varlets lui offrent leurs services ; puis il est convié en la grande salle dont les poutres sont couvertes d'arabesques, et les murs d'armes et de bannières.

« On envoie avertir les châtelains amis, les comtes, les bannerets, le sénéchal, l'abbé, les mires, les ménestrels. Après le repas on commence à baller et à rire ; les troubadours précèdent les galoubets, la mandoline, la harpe, la flûte et les musettes. »

Le lendemain, les dames invitent le chevalier à les accompagner à la chasse ; elles montent leurs blanches haquenées et tiennent sur le poing un épervier ou un émérillon ; elles sont suivies de leurs pages et écuyers, et de valets conduisant les chiens de relais destinés à la grande chasse du seigneur, parti dès l'aurore pour lancer le cerf.

Et quand vient le moment de quitter le castel, le chevalier, comme souvenir du plaisir qu'il a fait aux châtelains en les visitant, reçoit un beau coursier des mains d'un page

qui lui adresse ces loyales paroles : « Sire chevalier, véez-ci un palefroi que monseigneur vous baille, pour ce que vous êtes venu le voir en son hostel. »

Et si on vient requérir du secours pour un chevalier étendu mourant sur le chemin, ou blessé en quelque aventure, il est transporté avec soin dans le plus bel appartement et pansé par les douces mains des dames et damoiselles du castel ; ces nobles femmes ont appris l'art de guérir ; elles savent donner à la douleur les secours les plus plus pressants, car les mires sont rares, souvent éloignés et ignorants.

Que de douces consolations, quelle reconnaissance, que de serments, combien de nouveaux dangers ces blessures ont engendrés, même après l'apparente guérison.

Plus la mission était noble et encouragée, plus était longue la préparation pour créer un chevalier. Agés de sept ans, les fils de châtelains sortaient des mains des femmes ; ils étaient confiés par leur père à des chevaliers renommés pour leur grande valeur, et leur servaient de pages ; ils recevaient à genoux la bénédiction paternelle et des conseils que résument ainsi la Curne Sainte-Palaye et de Marchangy : « Pour Dieu, conserve l'honneur ; souviens-toi de qui tu es fils ; sois brave et modeste en toutes rencontres ; car louange est réputée blâme en la bouche de celui qui se loue ;

» Celui qui attribue tout succès à Dieu est exaucé ;

» Sois le dernier à parler dans les assemblées et le premier à frapper dans les combats ; loue le mérite de tes frères ; le chevalier est ravisseur qui tait la vaillance d'autrui ;

» Sois simple et bon envers les personnes de petit état ; elles te feront partout bonne renommée ;

» Sois discret et valeureux envers les Dames. »

Au moment du départ de son enfant, la châtelaine ne

pouvait retenir ses larmes; elle glissait de l'or dans l'escarcelle du petit page et lui attachait au cou des reliques destinées à le garantir contre tout sortilége et mauvaise fortune.

Puis le page, à cheval, suivi d'un vieux serviteur, se rendait au castel de celui qui devait être son second père, et plus tard son parrain en chevalerie.

Il accompagnait le seigneur à la chasse, lui versait à boire, le suivait à la guerre, l'aidait dans les combats et, toujours à ses côtés, apprenait à bien mourir.

Aux heures de repos et dans les veillées, le page apportait son contingent de jeune gaîté et d'esprit, caressait les chiens, agaçait les émérillons, servait de dévidoir aux damoiselles, et parfois aussi troublait le cœur de toutes les femmes du castel trop émues de son beau visage, de sa gentillesse et de sa chevelure flottante.

La châtelaine, dont les fils servaient au même titre sous un autre toit, avait pour ses pages la tendresse vigilante d'une mère; elle pouvait exiger cette obéissance que n'obtient pas toujours l'affection maternelle ; elle surveillait son éducation; mais le danger devenait grand lorsque la châtelaine apprenait au page à chanter sur la mandoline quelque romance touchante..., et si la bienveillance eut ses faiblesses et la reconnaissance trop d'expansion, ces poétiques souvenirs sont environnés d'un tel prestige, que l'indulgence de la postérité leur est acquise et qu'ils font encore aujourd'hui le charme de nos plus doux loisirs.

Lorsqu'il avait bien prouvé son aptitude à la chevalerie, le page devenait écuyer à quatorze ans; il portait dans les combats la bannière de son chef et veillait à sa sûreté au milieu de la mêlée.

Il devenait *poursuivant d'armes* lorsqu'il avait donné des preuves de sa valeur, et lorsque les diverses informations avaient été recueillies sur son compte.

Quand il n'y avait pas urgence et péril de guerre, on attendait pour armer un chevalier quelque grande solennité, comme le couronnement d'un roi, le baptême ou le mariage d'un prince, afin que la cérémonie fût environnée d'un plus grand éclat, et créât une date glorieuse pour le chevalier et pour sa descendance.

Le candidat se préparait par la prière et le jeûne, et faisait la *veille des armes* dans une église ou une chapelle.

Bientôt les trompettes se font entendre; les parrains viennent chercher le nouveau chevalier et le conduisent au milieu d'une enceinte ornée de bannières, et sous les yeux d'une multitude de châtelaines et de damoiselles vêtues magnifiquement.

Le jeune écuyer se met à genoux et écoute la lecture des lois de la chevalerie; la main sur l'Évangile, il jure d'observer ces préceptes sacrés; le prince ou le seigneur, tirant alors son épée, le frappe légèrement sur l'épaule, le relève et lui donne l'accolade.

A ce moment solennel les fanfares se mêlent aux applaudissements unanimes. Les parrains attachent les éperons du nouveau chevalier, lui remettent successivement les pièces de son armure et lui ceignent l'épée. Souvent aussi, une femme ne craint pas d'attacher l'écharpe au chevalier qu'elle honore de sa tendresse et lui permet, comme grande faveur, de manger avec elle en son assiette pendant les banquets et grands ébats qui doivent suivre les cérémonies de réception.

C'est au milieu de ces festins immenses et splendides qu'avaient lieu les vœux du paon ou du faisan. Les plus belles damoiselles apportaient dans la grande salle, où le suzerain était servi par des pages à cheval, un paon paré de ses plumes et couché sur un plat d'or et le déposait au milieu de la table principale.

Aussitôt les chevaliers se levaient et faisaient un vœu,

celui-ci d'aller en Terre Sainte et de rapporter à la dame de ses pensées la dépouille de plusieurs Sarrazins ; celui-là de monter le premier à un assaut ; un autre de délivrer quelque captif enfermé dans un château fort, sur un rocher inaccessible.

Les dames, émues de tant de vaillance, prodiguaient leurs encouragements à de si braves chevaliers, et leur attachaient au bras gauche des *emprises* ou des écharpes destinées à constater le vœu et à porter bonheur à celui qui avait fait serment de fidélité.

De grandes vertus étaient exigées du chevalier ; sa simple parole était considérée comme un gage suffisant dans les actes les plus importants ; le mensonge et le parjure en chevalerie étaient flétris d'une manière éclatante ; le félon chevalier était chose presque inconnue.

Dans les circonstances les plus critiques, la chevalerie sauva la France ou l'honora par de glorieux revers, en se jetant au-devant des envahisseurs.

Tant de faits glorieux valurent aux chevaliers les plus honorables distinctions. On les appelait *Messire* ou *Monseigneur ;* ils s'asseyaient à la table du souverain dans toute l'Europe.

Les rois tenaient à honneur d'être reçus chevaliers. Charles V sollicita pour son fils Louis cette faveur de Duguesclin (1371). Le sultan d'Égypte, Saladin, avait prié un Français, Hugues de Saint-Omer, de lui ceindre l'épée et de lui donner les éperons. Louis XI reçut cette dignité du duc de Bourgogne, et François Ier fut armé chevalier par Bayard.

D'un autre côté, les femmes, fières de l'empire qu'elles exerçaient sur de tels hommes, s'honoraient de leurs faits brillants et partageaient la passion ardente qu'elles inspiraient ; un choix honteux les eût flétries. Le sentiment était le prix de la gloire, et partout les mœurs avaient un caractère fier, héroïque et tendre.

» De là ces passions si longues que notre légèreté actuelle, notre ardeur à former des espérances et des désirs, notre ennui qui cherche de l'agitation sans plaisir et sans but, ont peine à concevoir et même parfois poursuivent de railleries. »

Un soldat, né avec du génie, a créé en langue étrangère un roman célèbre où la chevalerie est ridiculisée. Toutes les grandes choses peuvent être parodiées : du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas; un chef-d'œuvre de Corneille peut aussi être travesti, mais on ne l'imite pas; encore moins le surpasse-t-on.

La chevalerie française est non-seulement une grande gloire pour la France, mais elle est inhérente au caractère national.

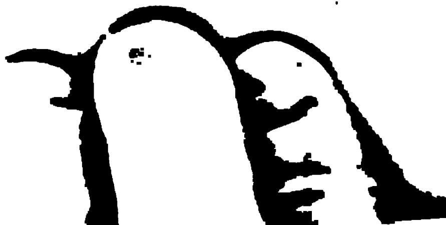
Vercingetorix et ses compagnons d'armes mourant pour l'indépendance de la Gaule; les chevaliers toujours la lance au poing pour la défense des opprimés, ou succombant à Crécy et à Poitiers pour fermer la France aux Anglais ; saint Louis mourant à Tunis ; Jeanne d'Arc chassant devant elle l'invasion étrangère; Henri IV combattant en riant seul contre seize, d'Assas éveillant le régiment d'Auvergne; le bataillon sacré succombant sur le pont de la Bérézina pour couvrir la retraite de l'armée; Barbanègre sortant libre d'Huningue avec quelques compagnons mutilés ; la garde mourant à Waterloo ; les braves de Magenta tombant dans un majestueux silence, si près du champ de bataille de Pavie; tous ces héros sont des chevaliers. Les cris *Diex le volt*, *Honneur et Patrie*, *Dieu et les Dames*, *A la rescousse*, *la France vous regarde*, *la Garde meurt et ne se rend pas*, *Soldats en avant!* partent des mêmes et vaillantes poitrines.

Tous ces faits, tous ces cris ne peuvent être définis que par un seul mot : SUBLIME.

En d'autres temps, sous des formes diverses, tout cela

n'a qu'un même nom, qu'un même titre ; c'est une Légion d'honneur, défilant depuis quatorze cents ans sous les regards émus de Charlemagne, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, d'Henri IV, et des Napoléon.





VI

Les brillants exploits de la Chevalerie en France et en Orient et les arrêts des cours d'amour inspirèrent les poètes musiciens qui, de ville en ville, de châteaux en châteaux, allaient célébrant les prouesses des chevaliers, la beauté des dames et les efforts tentés par l'Europe pour arracher aux infidèles la possession de la Terre Sainte. Ces poètes portaient la lyre et l'épée ; ceux venus du Nord s'appelaient Trouvères ; ceux du midi, au delà de la Loire, Troubadours provençaux. Leurs chants contribuaient beaucoup à adoucir la langue des Francs.

Ils se faisaient souvent suivre par des ménestrels et des jongleurs ; mais ces derniers ne portaient pas l'épée et n'étaient pas admis comme les poètes à la table des seigneurs châtelains.

Les troubadours, ou maîtres du gai savoir, chantaient l'amour chevaleresque en vers souvent obscènes ; les trouvères, plus élégants et moins licencieux, ont laissé des poésies appréciées ; tous ils étaient appelés lors des jeux publics et des tournois. Mais ils propagèrent les dérèglements, surtout pendant que les châtelains étaient partis pour les Croisades ; et, si plus d'une femme, fidèle à ses serments, attendit pendant longues années, au sommet de

la tour, le nuage de poussière qui lui annonçait le retour tant désiré de son époux, combien d'autres se consolèrent d'un trop long veuvage, éprises de la beauté ou des chants d'un jeune troubadour ou même d'un simple ménestrel.

Au matin, quand il fait grand jor,
Furent paiés li troubador;
Li un urent biaux palefrois,
Belles robes et biau harnois.

Les chroniques trop naïves de ces vieux temps ne laissent pas ignorer quels autres salaires, plus gracieux encore, avaient précédé ces riches récompenses.

Si le croisé, en partant, n'avait pas interdit aux poètes musiciens l'entrée du castel, afin de ne pas laisser la châtelaine trop absorbée en sa tristesse, il était facile d'emprunter le costume et la mandoline du troubadour pour recevoir des dames et damoiselles un accueil empressé, même autorisé.

Mais tous les Croisés n'avaient pas une égale foi en la solide vertu de la châtelaine lorsqu'ils entreprenaient des excursions si lointaines; les garanties morales et les serments ne leur suffirent pas toujours; et, on voit encore, au musée de Cluny, un type du singulier appareil au moyen duquel les plus jaloux crurent s'assurer d'une fidélité suspectée.

La galante institution du gai savoir, protégée par les femmes, dura plus de deux siècles; et si la masse des populations resta encore imbue des vieux préjugés de la barbarie, les mœurs s'adoucirent en se corrompant; ce fut la seule compensation à la licence et aux désordres qui se répandirent à cette époque; car les trouvères et les troubadours ne se contentaient pas de visiter les châteaux; ils composèrent aussi des *pastourelles*, ou poèmes mis à la

portée des jeunes filles plus simples des villes et des campagnes.

Ces poètes ambulants assistaient aux cours plénières et visitaient les monastères; plusieurs même suivirent les Croisés et prodiguèrent par leurs chants à l'armée des encouragements et des consolations d'autant plus nécessaires que, suivant plusieurs historiens, un million de femmes et d'enfants avait suivi les chevaliers en Terre Sainte.

La culture d'une poésie plus sérieuse et des arts fut introduite en France de Constantinople et d'Alexandrie; Joinville et Villehardouin, acteurs ou témoins des grands drames chevaleresques qu'ils racontèrent, fournirent aux troubadours et aux trouvères des sujets féconds pour célébrer les faits inouïs de la valeur des Croisés.

Les troubadours et les trouvères, instruments directs de civilisation, furent les anneaux d'une longue chaîne qui relia entre elles les provinces de la France, alors si diverses de langage et de coutumes. Par leur intermédiaire s'établirent des relations utiles entre des châtelains qui, sans eux, ne se seraient même pas connus; souvent aussi, ils furent les habiles et zélés interprètes des paroles de paix, et c'est à eux, aux chevaliers et aux monastères que nous devons les premières lumières et les principes de civilisation qui pénétrèrent alors dans les châteaux, jusque-là inaccessibles, des descendants des leudes et des féroces barons.

Les troubadours composèrent des devises pour les armoiries, des légendes pour les vitraux des manoirs et des chapelles, des inscriptions pour les tombeaux. Sans eux nulle distraction pour des châtelaines ne sachant le plus souvent pas lire, ennuyées et captives dans leurs châteaux; aussi furent-ils associés pendant plus de deux siècles à tout ce qui se fit au sein de l'aristocratie qu'ils avaient mise en relief par leurs chants.

A leur retour de la Palestine, les chevaliers, qu avaient l'habitude et le besoin de guerroyer, fréquentèrent les tournois, vrais simulacres des batailles. Des fêtes splendides accompagnaient ces exercices; les troubadours, les trouvères et les ménestrels y avaient nécessairement leur place, eux qui chantaient les paladins et leurs exploits. On rompait des lances en l'honneur de la plus belle dame; or, la plus belle devait être celle dont chaque chevalier portait l'écharpe, les couleurs et la devise. Ces rudes coups de lance, ces coups d'estoc et de taille coutèrent souvent la vie ou de graves blessures à de valeureux champions; mais ils combattaient sous les yeux des dames, des princes et d'une population immense entourant les lices, et il y avait tant d'honneur à vaincre.

L'amour était le mobile des plus grandes actions, le but et le stimulant du génie; les femmes exerçaient leur toute-puissance sur les maîtres des États et sur la direction des plus graves affaires; elles tenaient en leurs mains délicates la paix et la guerre et le sort des nations.

Neuf rois de l'Europe, trois empereurs et presque toute la noblesse avaient combattu en Palestine; les tournois leur rappelaient les prouesses des temps passés; les femmes applaudirent ardemment à ces brillants faits d'armes qui les plaçaient sur un sommet inconnu aux âges précédents; car les anciens ne célébraient dans la femme que la beauté des formes; désormais, environnée d'une poétique auréole, la femme inspire le génie et le courage; les artistes et les poètes célèbrent ses louanges, tandis que le chevalier combat en son honneur; pour elle on devient plus chaste dans les discours, on comprend mieux l'esprit de l'Évangile et la chevalerie exerce une sorte de sacerdoce.

Les tournois se proclamaient longtemps d'avance, afin que chacun pût se préparer, acteurs et spectateurs. Des hérauts d'armes parcouraient la France et quelquefois les pays

étrangers, portant l'écusson des princes et seigneurs qui provoquaient le tournoi. On accourait de tous côtés pour environner la lice; le plus grand luxe était déployé; les bannières blasonnées flottaient aux mâts qui marquaient l'enceinte; des tribunes pavoisées recevaient les rois, les princes et les dames; celles-ci jouaient le plus grand rôle dans ces brillantes solennités; elles étaient chargées de décerner aux vainqueurs les prix du tournoi.

Ces ruineuses splendeurs excitaient un intérêt général; les routes étaient couvertes d'une foule empressée : les uns à pied, les autres chevauchant, les femmes et les abbés sur des haquenées ou en litière, les marchands apportant leurs plus belles étoffes, les troubadours et les ménestrels avec leurs instruments, les pages, écuyers et damoiseaux proférant des cris joyeux.

Lorsque le signal de la lutte était donné, les hérauts criaient : « *Honneur aux fils des preux; laissez courir.* »

Les chevaliers, la lance en arrêt, se précipitant les uns contre les autres, donnaient ou recevaient de rudes coups. Souvent on emportait ces braves désarçonnés et mourants; mais l'esprit guerrier était satisfait, et ce spectacle, trop souvent sanglant, entretenait le feu sacré de l'ardeur nationale.

Les noms des vainqueurs étaient proclamés au son des trompettes au pied de l'estrade, et les encouragements des dames enthousiasmées faisaient bientôt oublier un peu de sang répandu.

En vain les prohibitions ecclésiastiques s'efforcèrent d'interdire les tournois lorsqu'un prince ou un personnage illustre y étaient frappés à mort, notamment après le tournoi de Corbie, où périrent les comtes de Hainaut et de Boulogne (1229), et, plus tard, après la mort du duc de Brabant (1294); ce ne fut que lorsque Henri II fut blessé mortellement dans le tournoi de Paris, que l'usage de ces

luttes fut remplacé par les carrousels, jeux inoffensifs et seulement pompeux.

Jusque-là, et pendant plusieurs siècles, les tournois furent les seules et les plus belles fêtes de la monarchie ; rien n'égalait l'enthousiasme universel qui s'y manifestait par des acclamations dont le signal venait des femmes surexcitées au plus haut degré.

Quand l'ardeur de la lutte avait fait perdre aux chevaliers les aigrettes, écharpes, plumes et banderolles qui servaient à les distinguer dans la mêlée, les châtelaines et damoiselles leur jetaient les broderies, les mouchoirs et les ceintures dont elles se dépouillaient, oubliant même dans ce moment d'effervescence la décence extérieure.

«..... A la fin du tournoi les dames étaient dénuées de leurs atours ; les cheveux sur leurs épaules et leurs cottes sans attaches ; car toutes avaient donné aux chevaliers, pour eux parer, guimpes et chaperons, manteaux et camises. Quand elles se virent en tel point, elles furent comme honteuses ; mais sitôt qu'elles virent que chacune était en même estat, elles se prirent toutes à rire de leur adventure ; car elles avaient donné leurs joyaux et leurs habits de si grand cœur aux chevaliers qu'elles ne s'apercevaient de leurs devestement. »

Oh ! le bon temps ! s'écrie le général Ambert, que celui où le *devestement* des dames était le prix de la bravoure.

Plus d'une fois un suzerain promit sa fille pour prix de la victoire dans un tournoi.

Et, cependant, le vainqueur devait conserver un maintien modeste suivant la loi de chevalerie :

Un chevalier, jusqu'au trespas,
Doit férir haut et parler bas.

Parfois les femmes abusèrent de l'empire absolu qu'elles exerçaient sur les chevaliers. Un jour, Philippe-le-Bel, en-

touré de seigneurs, examinait des lions enfermés dans une enceinte ; une dame y jeta son gant, disant à son chevalier que, s'il l'aimait réellement, il irait relever ce gant. Le brave chevalier se précipite dans l'arène, rapporte le gant et le jette au visage de la dame, qui, par ce trait de cruelle coquetterie, perdit un chevalier intrépide et dévoué.

La chevalerie inspira la plus brillante et la plus glorieuse des expéditions, la conquête d'Angleterre, par Guillaume-le-Bâtard.

En chevauchant pour remonter au nid d'aigle qu'il possédait à Falaise, Robert-le-Diable, duc de Normandie, avait remarqué la beauté d'une jeune fille lavant à la fontaine voisine. Arlette ne résista pas longtemps aux désirs du suzerain ; car elle trouvait en lui la force, la richesse et la puissance. Dans une alcôve de pierre de la vieille forteresse et dans un réduit qu'on comtemple aujourd'hui avec une vive émotion, Arlette donna le jour à Guillaume (1017).

Cet enfant n'avait que sept ans, lorsque son père résolut de faire le pèlerinage de Jérusalem. Avant de partir, il réunit ses barons, leur présenta son fils comme légitime héritier, et leur demanda pour ce fils le serment de fidélité.

Ayant pris ces soins, Robert-le-Diable partit et mourut à Nicée (1035).

Le fils d'Arlette devait avoir des compétiteurs à ce magnifique héritage ; il prit l'épée des ducs de Normandie, à peine âgé de dix-huit ans, et remporta, contre le duc de Bourgogne, la victoire du Val-des-Dunes. Son héritage assuré, il osa concevoir la plus vaste entreprise qui ait jamais germé dans la tête aventureuse d'un Français. Il résolut de conquérir l'Angleterre, prétendant avoir des droits au trône par la mort d'Edouard-le-Confesseur. Le pape Alexandre II (Anselmo) appuie ses prétentions contre le vœu des Anglais, qui avaient appelé au trône Harold, jeune chef Saxon, beau-frère du dernier roi.

Guillaume convie à la conquête de l'Angleterre tous les aventuriers de l'Europe ; il s'embarque avec plus de quatre cents chevaliers et environ vingt-cinq mille hommes, et touche le sol de l'Angleterre le 22 septembre 1066.

Le valeureux Harold s'élança au-devant du conquérant et périt dans la sanglante journée de Hastings, qui donna la victoire à Guillaume ; cet intrépide guerrier avait eu trois chevaux tués sous lui.

Il fit son entrée triomphale à Londres, et reçut avec les cérémonies usitées la couronne des rois Anglo-Saxons par les mains de l'archevêque d'York.

Il déposséda les vaincus pour donner leurs vastes domaines aux principaux compagnons de sa gloire ; et parmi les noms des seigneurs d'Angleterre on reconnaît facilement à leur désinence ceux qui sont d'origine française.

Tel fut le fils d'Arlette.

L'action de la chevalerie, après de si nombreux exploits et tant de services rendus, devint moins utile lorsque l'autorité publique eut acquis plus de force ; les braves chevaliers furent incorporés aux armées régulières, qu'ils dirigèrent avec le plus grand éclat ; car l'esprit guerrier était toujours vivace et ardent en France.

La chevalerie, désormais transformée, a laissé des souvenirs précieux et impérissables parmi nous.



VII

Lorsque la France fut devenue plus paisible par la valeur de la chevalerie, il fallut donner un emploi et une expansion à la séve guerrière de la nation.

Le pape Grégoire VII (Aldobrandini) mit à profit cette circonstance favorable pour faire en Europe un appel aux chrétiens, afin qu'ils eussent à défendre leurs frères lâchement persécutés par les Turcs en Orient (1095).

Urbain II (Oddon), né Français, continua cette œuvre; secondé par les prédications ardentes d'un ermite appelé Pierre, il put organiser la première croisade; l'Europe se précipita sur l'Asie.

Les princes français, les châtelains les plus illustres, un nombre considérable do chevaliers, des artisans, des laboureurs se levèrent pour défendre la Terre Sainte.

Les belles comtesses de Flandre, de Blois et de Toulouse, Bathilde, reine de Danemark, Ida, comtesse de Hainaut, la margrave d'Autriche, partirent dès la première croisade. La fille du duc de Bourgogne reçut sept blessures au combat d'Ascalon, en couvrant de son corps Suénon, son amant.

Ce mouvement universel peut paraître un délire extravagant; mais il tira l'Europe de sa langueur, fit briller

pour elle les arts de l'Orient, dont les modèles furent rapportés parmi nous; il força les suzerains à vendre aux serfs murmurants des terres et des libertés, afin de subvenir aux frais de ces ruineuses expéditions; cet affranchissement est attribué à tort à l'initiative de Louis-le-Gros seul; ce monarque prévoyant et habile ne fit que diriger un torrent qui l'aurait entraîné s'il eût tenté de lui résister. Cette expédition amena à la suite des armées une foule d'aventuriers malfaisants et de gens sans aveu. Mais les serfs furent affranchis en grand nombre.

La royauté saisit cette occasion pour reconstituer sa puissance démembrée par les grands vassaux jusqu'alors indépendants de la couronne, devenus désormais plus obéissants par nécessité. Mais les populations furent décimées par ces croisades malheureuses. La première armée, forte, au départ, de trois cent mille hommes, fut réduite à trente-deux mille combattants, plutôt par les maladies et les privations que par la guerre elle-même.

Une deuxième croisade fut prêchée par le pape Eugène III et par saint Bernard. Conrad, empereur d'Allemagne, et le roi de France, Louis-le-Jeune, se mirent à la tête de deux armées non moins fortes que la précédente (1147); les désastres furent les mêmes.

Les suzerains eurent encore recours à leurs vassaux, et leur vendirent des terres et de nouveaux droits; des bandes de serfs composèrent bientôt une nation plus homogène et plus forte.

Éléonore de Guyenne accompagna le roi son époux à la seconde croisade.

Le dernier duc d'Aquitaine, Guillaume IX, sentant approcher sa fin (1137), avait institué sa fille Éléonore héritière de ses États, à condition qu'elle épouserait le fils de Louis-le-Gros, roi de France, auquel elle apportait le Poitou, la Saintonge, la Gascogne et le Béarn, condition douce et fa-

cile en apparence; car cette princesse, âgée de seize ans, était remarquable par sa beauté et la bienveillante expression de son visage; son esprit était vif et orné; aussi elle introduisit en France des mœurs moins rudes et les formes élégantes d'une civilisation plus avancée.

Naturellement portée à la galanterie, Éléonore s'aperçut bientôt que son mari, quoique du même âge qu'elle et d'une stature élevée, avait l'esprit étroit, futile et ombrageux; dès lors, elle prit sur lui un ascendant qui lui permit d'attirer à elle les affaires de l'État.

En arrivant à la cour de France, Éléonore recueillit tous les suffrages dus à sa beauté et les témoignages de la reconnaissance publique pour prix de l'agrandissement de la France.

En partant pour l'Asie, Éléonore se montra satisfaite d'entreprendre ce long voyage sous le ciel étincelant de l'Orient; car, sous prétexte de religion, elle savait y voir son oncle Raymond, duc d'Antioche, qu'elle aimait avant et probablement encore depuis son mariage.

Avec un grand nombre de femmes, sous un climat brûlant, il était difficile d'observer une discipline rigoureuse; l'armée souffrit de leur présence.

Des troubadours et des ménestrels avaient suivi une cour élégante qui aimait les plaisirs, tandis que le roi se livrait à des pratiques minutieuses de dévotion.

Éléonore lui témoignait publiquement ses dédains et redoublait ses coquetteries.

Réunie à Raymond, elle refusa de quitter Antioche et de suivre le roi à Jérusalem. Raymond qui, environné d'infidèles, avait besoin des secours de la France pour se maintenir à Antioche, retint la reine par l'attrait des plaisirs qu'il lui offrit; il favorisa même les amours de sa nièce avec le sultan Saladin, afin de se créer un allié.

On raconte que, lorsque ce sultan déclara sa passion à la

reine en lui offrant des diamants et des parfums, elle lui fit répondre qu'elle ne comprenait l'amour qu'en français; que le jeune Turc alors avait appris la langue française en vingt jours; mais les nombreuses faiblesses d'Éléonore font douter qu'elle se fût montrée si exigeante envers un prince beau et puissant.

Si la galanterie et l'élégance des cours sont des indices de civilisation, elles cachent aussi des principes de corruption qui s'infiltrent au sein des populations et altèrent les mœurs primitives.

Louis, irrité de la conduite d'Éléonore, la fit enlever violemment d'Antioche. Dès lors, la reine ne garda plus aucune mesure à l'égard d'un époux dont elle n'avait à attendre que des reproches et des châtiments; elle ne voyait en lui qu'un moine à la place d'un roi, un homme qui ne ressemblait en rien aux chevaliers tels que les concevait son imagination.

Louis VII, ayant perdu son armée, encore plus mal dirigée que celle qui avait entrepris la première croisade, et accablé des mêmes revers, s'embarqua pour la France, où Éléonore mit au jour une fille qui fut Alix, comtesse de Blois (1150).

Les deux époux se concertèrent pour demander au pape la rupture d'une si triste union; elle fut prononcée.

Le blâme le plus sévère doit frapper la mémoire de Louis VII, qui, au lieu de reléguer dans un monastère cette femme coupable, abandonna les belles provinces qu'Éléonore avait apportées en dot; car cette restitution fut la source d'interminables guerres entre la France et l'Angleterre, guerres qui ont coûté, pendant six siècles, tant d'hommes, tant d'or et de vaisseaux.

Éléonore se retira à Poitiers; elle y reçut les hommages du jeune duc de Normandie, Henri Plantagenet, fils d'Étienne, roi d'Angleterre. C'était l'homme, le chevalier

qu'Éléonore avait rêvé : il était beau, vigoureux et fier. Il demanda en mariage Éléonore, qui consentit avec empressement (1152).

Deux ans plus tard, la mort du roi Étienne plaçait sur la tête d'Éléonore la couronne d'Angleterre.

Son jeune mari vengea le roi de France ; devenue jalouse, cette princesse découvrit la retraite de la maîtresse du roi Henri, surnommée Rosemonde, l'empoisonna de sa main, et put jouir des convulsions et de l'agonie de sa rivale.

Éléonore, pendant qu'elle régnait en France, faisait d'une galanterie licencieuse sa principale occupation. Les dames de la cour suivaient son exemple ; un récit de Brantôme peut donner une idée exacte de la vie intérieure des palais et des châteaux :

« Un seigneur acheta une très-belle coupe d'argent doré, la mieux élaborée et gravée qu'il soit possible de voir, où estaient taillées bien gentiment et subtilement plusieurs figures de l'homme et de la femme, et très-agréables à voir en dedans et en dehors. Quand ce seigneur festinait les dames et demoiselles de la cour, ses serviteurs ne faillaient jamais, par son commandement, de leur bailler à boire dedans la coupe. Les unes demeuraient estonnées et ne savaient que dire là dessus ; d'autres étaient honteuses et la rougeur leur sautait au visage ; aucunes s'entre-disaient : Qu'est-ce que cela ? — Je crois que ce sont des salauderies. — Je n'y bois plus. — J'aurais bien grand'soif avant que j'y retournasse boire.

» Mais il fallait qu'elles bussent là ou bien qu'elle esclatassent de soif ; pour ce, les unes fermaient les yeux en buvant ; les autres, point ; les unes se mettaient à rire sous cape, les autres tout-à-trac... ; celles-ci, quand on leur demandait à quoi elles avaient plus de plaisir, à voir ou à boire, répondaient audacieusement : A tout.

» ... Plusieurs juraient, pour faire bon minois, qu'elles ne

retourneraient jamais à ces festins; mais elles y revenaient souvent; car le seigneur était splendide et très-friand. D'autres disaient quand on les conviait : J'iray; mais à condition qu'on ne nous donnera point à boire dans la coupe.

» Et quand elles y estaient, elles y beuvaient plus que jamais...

» Et pour ce, ces festins n'en étaient pas moins bien enviés, quoique très-eschauffés. »

Tel fut le caractère de la galanterie au temps d'Eléonore de Guyenne, qui contribua beaucoup à corrompre les mœurs de la nation. Elle avait institué dans le palais des rois, et elle présidait une cour d'amour composée entièrement de femmes; on traduisait devant elles les chevaliers inconstants et discourtois; toutes les questions de la métaphysique sentimentale y étaient sérieusement discutées, et les arrêts de ce tribunal, quelquefois sanglants, furent toujours publiés avec solennité et exécutés avec rigueur.

Les amants venaient soumettre à ces cours leurs querelles et leurs plaintes. On y entendait discuter s'il valait mieux voir son chevalier marié à une rivale ou trépassé; s'il est préférable de voir la femme qu'on aime sans lui parler ou de lui parler sans la voir; et mille autres questions de la même gravité.

Auprès de chaque castel était un vieux arbre privilégié, au pied duquel se tenaient ces galantes assises que présidaient Jeanne de Naples en Provence; Laure de Noves, sous les yeux de Pétrarque à Avignon; les comtesses de Narbonne et de Champagne en leurs principautés.

Quelques-unes de ces cours étaient mi-parties de femmes et de chevaliers; on y vit figurer les plus grands personnages du royaume : les ducs de Guyenne, de Bourgogne et de Bourbon, les sires de la Roche-Guyon, de la Trémoille et d'Humières.

Des fêtes accompagnaient ces brillantes sessions dont les arrêts inspirèrent cinq siècles plus tard mademoiselle de Scudéri et les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet.

L'existence deux fois séculaire de ces cours chevaleresques prouve le pouvoir que les femmes ont toujours exercé sur les populations d'origine gauloise. Un extrait du fabliau *Le Court Mantel* peut faire apprécier la légèreté des mœurs que les trouvères propageaient à cette époque.

« Ce fust à une Penthecoste que le gentil roy Artus voulust tenir la plus haulte et riche cour qu'il eust en sa vie tenue ; car il manda tous les ducs, comtes, barons, qui de luy terre tenaient ; et comme il y devait avoir grans joutes et tournois, pour ce voulait-il que chacun y amenât sa femme ou sa mie ; ce qui fut faict ; car tant y vint de noblesse et de chevalerie avec dames et damoiselles que jamais avant n'avait esté vue si belle compaignie.

» Chacun se disposait de mener joie ; et on eut ainsi faict, si n'eûst été Mourgue, la fée, qui, envieuse de la beauté de la reine, et jalouse de messire Lancelot du Lac qu'elle aimait, délibéra, par son enchantement, troubler toute cette belle compaignie ; et peut estre, si la reine l'eust faict inviter à cette feste, l'inconvénient ne fût pas advenu.

» Déjà estaient les grans tables mises, tout apprestées pour diner... Voici venir un jeune gentilhomme qui portait une valise de fin velours cramoisi... Assez luy fait-on place ; luy, qui estait sage et bien appris, met le genouil en terre et dit : Sire, je suis envoyé à vous de par très haulte dame, laquelle vous supplie de lui accorder un don, et je vous asseurre, de par elle, que, en ce don, ne pouvez avoir ni reproche, ni dommage. Alors le roy hausse la teste et dit au gentilhomme : Amy, je vous octroye ce que vous m'avez demandé.

» Alors le gentilhomme prend sa valise et la délace ; il en tire le plus beau et le plus riche manteau qui onc eust été

veu. Il avait telle vertu qu'il descouvrait l'infidélité des dames et aussy des damoiselles ; car nulle ne le pouvait vestir qu'il ne devint trop court ou trop long, si elle avoit esté desloyale envers son mary ou son amy.

» ..... Ainsi fut présenté au roy ce riche manteau par le gentil messager qui lui dit : Sire, le don que ma dame vous a demandé et qu'il vous a plu lui octroyer est tel, c'est qu'il n'y aura céans ni dame, ni damoiselle, à qui vous ne le fassiez essayer, et celle à qui il sera de mesure, ny trop long, ny trop court, madame lui en fait présent.

» Quand le roy voit qu'il ne peut se dédire de la promesse qu'il a faicte, il est trop marri. Lors messire Gauvain lui dit : Sire, il faut que vous mandiez la reine et toutes les dames et damoiselles. — Or, y allez donc ; car je veux tenir promesse.

» Messire Gauvain se garda bien de déclarer la vertu du mantel, car aulcune ne feust venue.

» La reine avec sa belle compaignie vint donc devant le roy qui, dépliant le riche mantel, lui dit : Madame, je donne ce beau présent à celle à qui il sera le mieux séant. La reine, qui voit la grant beauté du mantel le désire et convoite de tout son cœur et le faict mettre sur ses épaules ; mais il lui fust un petit trop court par devant.

» Messire Yvain, qui voit la reine changer de visage, parce qu'elle s'aperçoit à la risée des gens qu'il y a quelque chose, lui dit : Madame, faites essayer le mantel à cette damoiselle qui est près de vous : c'est la mie à Hector.

» La damoiselle le prend volontiers et le met incontinent ; mais il lui fust trop court de grand demi pié.......

» La reine, quoiqu'elle eust bien voulu n'estre point venue en ceste feste, néanmoins dit tout hault avec un visage joyeux : Or çà, Mesdames, qu'allez-vous attendant, puisque j'ai commencé la première.

» Messire Queux, le sénéchal, qui estait tant joyeux de

voir ces povres dames si entreprises, leur dit : Mesdamoiselles, avancez-vous ; aujourd'huy sera cogneue la foy que vous tenez à ces bons chevaliers qui tant de peines souffrent pour vous aultres.

» Quand les dames entendirent parler messire Queux, il n'y en eust aulcune qui n'eust voulu estre en lointain pays. Chalcune refuse à vestir le mantel ; et le roy, qui en prent pitié, dit au messager : Amy, il me semble que vous pouvez remporter votre mantel ; car il est fort mal taillé. — Ah ! Sire, ce que le roy promet doit estre tenu.

» Alors, il n'y eust ni dame ni damoiselle qui ne suast d'angoisse et ne changeast de couleur ; chalcune veut faire honneur à sa compaigne et le lui faire essayer la première.

» La reine voit messire Queux qui ne faict que railler ; elle l'appelle et lui dit : Messire Queux, essayez-le à vostre femme, sans tant caqueter ; nous verrons comme il lui fera. Or, il estait marié à une très belle damoiselle des plus avancées chez la reine et y avait grant confiance. Il l'appelle : Venez, ma mie ; aujourd'huy sera cogneue vostre valeur et serez nommée la fleur des dames. Sa femme lui repond : Messire, il m'est advis qu'il faudrait plutost le laisser à ces dames ; il leur semblera que je le veuille prendre par orgueil. — Ne vous importe, ma mie ; je vous jure ma foy que quand elles devraient enrager, le vêtirez avant elles ; et luy même le luy met sur les épaules ; mais ce vilain mantel s'alla si fort raccourcir par derrière qu'il ne couvrait pas le jarret.....

» Queux baissa la tête ; mais sa femme, honteuse, jette le mantel et s'enfuit en larmes.

» Quand les dames voient qu'il faudra que chalcune tente la fortune, elles sont bien dolentes et regardent de costé le fatal mantel comme beste venimeuse.

» Messire Le Bouteiller dit au roy : Sire, vous devriez bien le faire essayer à la mie de messire Gauvain.

» Toutes fois Gauvain avait eu quelque peu de soupçon d'elle et d'un chevalier, et eust bien voulu que messire Le Bouteiller n'eust pas mis cela en jeu; néanmoins le roy faict appeler la damoiselle qui n'ose refuser. Le mantel luy est vestu, lequel s'étendit si long par derrière, qu'il trainait bien un pié et demi, et le devant ne luy venait pas au genouil.

» Alors messire Queux, qui avait perdu le parler, le recouvra; et il eust grant joie de ne plus être moqué seul. Messire Gauvain regarde sa damoiselle de travers comme celuy qui est très mal content.....

» Le roy, qui voit toute sa cour rire, et, à la fin, les femmes aussy, ne se peut tenir de faire comme les aultres; il prend par la main la mie de messire Yvain et lui dit : ce mantel doit estre vostre, car je n'ouïs jamais dire chose de vous. Le manteau lui fut donc affublé; mais ce fut toute pitié de le voir; car il trainait par devant et ne venait qu'au..... *bas des reins* par derrière.....

» Le roy appelle la mie de Perceval; la povre damoiselle souffre qu'on lui mette le mantel; dès quelle l'eust vestu, les attaches rompirent tellement qu'il tomba à terre. La damoiselle trouve le jeu bien déplaisant, et, baissant la teste, s'en va asseoir à costé des aultres.

» Le roy est un peu fâché du chagrin qu'il voit à ces povres dames et ne demande que l'occasion de tout laisser; mais le terrible messager le somme de la foy qu'il a promise devant toute sa baronnie.

» Messire Ydier avait son amoureuse à costé de luy, et ne croyait pas que, en tout le monde, il y en eust une de plus grande loyauté pleine. Il la prent par la main et luy dit : Or çà, ma mie, vous savez le grant amour que je vous ay toujours porté et la confiance que j'ay en vous; par quoy je suis sûr que jamais ne pensastes à me faire un mauvais tour..... Allez vestir hardiment le mantel devant tout le monde.

» La damoiselle, à moitié entreprise, répondit : Messire Ydier, mon bon et loyal amy, il me semble que vous ne devriez si fort vous haster, mais attendre que le roy commandast.

» Lors la damoiselle prent doucement le mantel, et jamais habillement qu'elle porta ne lui fut si bien fait de mesure par devant, tant que la compaignie crut qu'elle l'avait gagné ; mais quand on la fit tourner pour voir le derrière, ce fust une pitié ; car il ne venait pas jusqu'au *bas des reins*, dont la risée commença merveilleusement grande.

» Queux ne peust se tenir de parler, parce que messire Ydier l'avait gaudi, et lui dit : Qu'en dites-vous, messire?

» Pour conclusion, il n'y eut là chevalier qui ne le fist essayer à sa femme ou à sa mie, dont ils eurent le cœur dolent ; car tel y avait eu confiance qui depuis ne fist que grommeler. »

Tels étaient les divertissements des seigneurs châtelains, et ils peignent bien les mœurs de ce temps.

Alors vivait une femme qui sut intéresser l'Europe entière à l'étendue et à la célébrité de ses malheurs.

Un chanoine de l'Église de Paris, appelé Fulbert, avait une nièce d'une grande beauté, à laquelle il faisait étudier la dialectique ; connaissant peu les passions humaines, il ignorait sans doute les dangers auxquels les premiers âges de la vie exposent une jeune fille.

Il donna pour précepteur à sa nièce un docteur illustre par son savoir et par son éloquence, Abailard, moine de Saint-Victor, le rival en science de Guillaume de Champeaux.

L'amour se glissa entre le jeune maître et la belle Héloïse, et bientôt les leçons changèrent de but et de sujet.

Fulbert aurait dû prévoir et empêcher des fautes qu'il punit cruellement. La mutilation dont Abailard fut victime n'est que trop connue (1119).

Cet infortuné jeune homme cacha sa honte et ses larmes

dans l'abbaye de Saint-Denis, tandis que Héloïse, désespérée, prenait le voile au couvent d'Argenteuil, dont elle devint supérieure (1129); elle fut ensuite abbesse du Paraclet, près Troyes, et un même tombeau réunit ses cendres et celles d'Abailard (1163).

Si les faiblesses d'Héloïse et d'Abailard ont eu un retentissement légendaire, elles ne furent pas une exception dans les mœurs religieuses de cette époque.

La licence était grande dans les cloîtres; on s'y révoltait contre les chefs des communautés qui voulaient réformer les désordres; les religieux de Saint-Germain-des-Prés chassèrent l'évêque de Paris qui venait surveiller leur conduite; des abbés et des supérieurs de monastères, fidèles à leurs devoirs et se montrant sévères, furent empoisonnés.

D'un autre côté, les châtelains guerroyaient entre eux, brûlaient les châteaux pris d'assaut, interceptaient les communications devenues très-périlleuses et exerçaient au-dedans et au dehors de leurs donjons une tyrannie impunie.

Les villes étaient sans police; des rues tortueuses, étroites, non pavées, ni éclairées pendant la nuit, permettaient au vol et au libertinage d'agir librement au milieu de la fange qui enveloppait de tristes mâsures, désignées par des noms ridicules ou obscènes.

Tel était l'état de la France; mais, au milieu de l'ignorance générale, les femmes tempéraient ces maux par leur douce influence. Lorsque les hommes, même encore peu civilisés, sont déjà rassemblés en corps de nation, les femmes règnent sur ceux qui les aiment et les admirent, et qui sont tentés d'attribuer à une émanation divine un charme qui les maîtrise, sans qu'ils puissent le définir.

VIII

Les soucis que lui avaient causé son premier mariage n'empêchèrent pas Louis VII d'en contracter deux autres; le second ne dura que quatre ans; le troisième avait pour but de procurer un héritier mâle à la couronne. Alix, fille du comte de Champagne, fut appelée à cet honneur et donna le jour à Philippe-Auguste.

Par son esprit et son goût éclairé pour les arts, Alix fut l'ornement d'une cour déjà renommée par sa galanterie et son élégance, que la poésie, fort cultivée à cette époque, célébrait en style emphatique.

Alix, reconnaissant que le roi, âgé de quarante-cinq ans seulement, avait déjà la débilité et la décrépitude d'un vieillard, s'attacha à faire de son fils un prince digne de régner. Par ses soins et sa conduite extérieure, elle fit oublier les doutes qui pouvaient s'élever sur la légimité de Philippe-Auguste; elle prit en outre avec vigueur la direction des affaires publiques, jusqu'à ce qu'elle eût pu faire associer son fils au trône, même pendant la vie du roi; et elle eut assez de puissance et de bonheur pour voir poser solennellement sur la tête de ce fils si cher la couronne de France (1175).

A la mort du roi, Alix fut nommée régente. Elle conserva

longtemps le pouvoir; car, en partant pour la croisade (1189), Philippe-Auguste qui avait une haute opinion des talents de sa mère, lui laissa le gouvernement de la France, du consentement des barons; elle accomplit avec honneur cette difficile mission, en défendant, sur tous les points de l'Europe, les intérêts de la France et même les libertés de l'Église gallicane contre les prétentions du pape Alexandre III (Rolando Ranuccio).

Le succès s'attacha à cette énergique administration; et Philippe-Auguste, rentrant en France, témoigna à sa mère sa satisfaction et sa reconnaissance.

La reine Alix laissa des regrets unanimes.

Philippe-Auguste, ayant perdu sa première femme, Isabelle de Hainaut, et voulant contracter une alliance redoutable à l'Angleterre, fit demander au roi de Danemark sa fille Ingborg en mariage (1193).

Cette union, toute politique, fut fort malheureuse pour la reine; car, dès le lendemain du mariage, Philippe-Auguste déclara qu'il avait trouvé dans sa jeune épouse un défaut de conformation, et il la repoussa. Cette princesse, à peine âgée de dix-sept ans, vécut à l'abbaye de Cisoin dans un état si voisin de l'indigence que la honte en rejaillit sur la mémoire de Philippe-Auguste. Livrée aux travaux manuels et consolée par la prière, cette belle et infortunée princesse invoquait Dieu pour l'époux qui la persécutait; mais elle refusa avec persévérance de renoncer à ses droits au trône, soutenue par l'opinion publique hautement exprimée.

Une assemblée d'évêques et de barons prononça le divorce (1194), mais le pape Célestin III (Hyacintho), cassa ce jugement.

Le roi, se croyant suffisamment libre, épousa une descendante de Charlemagne, Agnès de Méranie, princesse remarquable par sa beauté, sa grâce et la finesse de son visage (1196.)

Le pape ayant mis la France en interdit, les populations murmurèrent. Alors Philippe-Auguste, voyant son trône ébranlé par la bulle pontificale, se rendit au couvent qui servait de refuge à Ingborg, la prit sur la croupe de son cheval et la ramena à Paris.

Agnès de Méranie, qui avait eu assez de mérite réel pour fixer pendant cinq ans le monarque inconstant, devenue concubine par une décision rigoureuse, se retira désolée au château de Poissy, où elle succomba bientôt à sa douleur (1201).

Et cependant, pour elle, Philippe-Auguste avait conçu et préparé les plans du Louvre, ce colossal édifice qui devait un jour être, aux yeux du monde, le centre de la puissance française, le précieux asile des premiers livres imprimés et des chefs-d'œuvre des arts.

Dans le bois Lupara, près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, les rois de France, qui demeuraient en l'île de la cité, avaient établi leur ménagerie et les chiens de la louveterie.

Philippe-Auguste, forcé de répudier Agnès de Méranie, qui désirait résider en ce lieu, se contenta d'y élever une grosse tour, symbole de la puissance royale. Il y déposa ses titres et ses finances; des prisonniers d'État y furent enfermés et les grands vassaux y venaient prêter serment de fidélité.

Près de cette grosse tour, François Ier commença le Palais qu'on admire aujourd'hui, achevé par Napoléon III.

Ainsi il fallut plus de six siècles pour compléter cette splendide agglomération de richesses monumentales.

C'est aussi dans cette magnifique enceinte, que s'accomplirent les faits historiques les plus importants que signalent les fastes de la France.

Les rois qui succédèrent à Philippe-Auguste continuèrent à habiter le palais de la Cité, à Paris, puis l'Hôtel Saint-Paul

et le château des Tournelles jusqu'à [illegible] Louvre.

A cette époque (1200), la France [illegible] princesse dont le nom a eu un grand [illegible].

Philippe-Auguste envoya à Madrid le [illegible] morenci demander la fille du roi Alphonse X pour le [illegible] royal héréditaire qui fut Louis VIII, alors [illegible] seize ans.

Blanche, n'était que cadette de la [illegible] Uracca, sa sœur aînée, était plus belle [illegible]. Mais, après plusieurs conférences, il fut dit que ce nom, [illegible], ne serait point agréable aux Français, et Blanche lui fut préférée (1200).

A quelles frivoles considérations peuvent tenir les destinées d'un grand peuple !

Cette union était la sanction d'un des articles du traité de Vernon. Messagère de paix, Blanche fut accueillie avec enthousiasme par la nation lasse de ses luttes sanglantes avec l'Angleterre.

Aux attraits qui parent son sexe, cette princesse joignait la perspicacité d'un homme d'État et le roi son beau-père aimait à la consulter.

Devenue reine par la mort de Philippe-Auguste (1223), Blanche de Castille fut investie de la régence du royaume pendant la malheureuse expédition que Louis VIII entreprit contre les Albigeois.

Le comte de Champagne, ayant quitté le camp du roi à Avignon, vint à Paris, et cette visite inopportune inspira des soupçons publics sur la conduite de la reine régente. Ce prince avait une taille élégante ; il brillait dans les carrières chevaleresques ; il était spirituel et cultivait la poésie : ses vers célèbrent la reine Blanche sans la nommer ; mais cette discrétion apparente tendrait à prouver ce qu'elle semble vouloir cacher. Toutefois, sur de telles suppositions,

il est difficile d'imputer des torts réels à Blanche de Castille; si cette princesse et Thibault eurent des relations intimes, tel fut le voile dont ils surent s'envelopper que, malgré les regards scrutateurs des cours, la nature et les circonstances de leur liaison sont encore un mystère.

Le respect pour les bienséances extérieures est au moins un hommage à la sagesse et à la vertu.

Le roi Louis VIII étant mort, Blanche s'efforça de conserver un pouvoir dont elle avait su si sagement user (1227).

Le testament de Louis VIII ne conférait pas la régence à la reine; mais les évêques qui avaient assisté aux derniers moments du roi attestaient par serment qu'il l'avait verbalement investie de cette dignité.

Les seigneurs et les barons, mécontents et jaloux de l'autorité royale, ne regardaient pas cette preuve comme suffisante; ils refusèrent d'assister au sacre de Louis IX.

La régente irritée assemble ses troupes et marche sur Reims, où son fils est couronné par l'évêque de Soissons.

Les barons forment alors une ligue formidable; Blanche, accompagnée du roi son fils, âgé de treize ans, se met à la tête de son armée et pénètre en Bretagne, foyer de la conspiration.

Sans combattre, cette reine habile conjura l'orage; elle promit aux uns des honneurs, aux autres elle accorda un sourire et elle se réconcilia avec tous ses ennemis au dedans et au dehors.

Elle confirma l'alliance de la France avec l'empereur Frédéric II, fit une trêve avec l'Angleterre, puis, par un traité avec le duc de Bretagne, elle fiança l'un de ses fils à la fille de ce prince.

Après ces habiles négociations, Blanche marcha contre le comte de Toulouse, Raymond VII, son cousin-germain qui s'était montré hostile et qui fut vaincu; elle le traita avec

rigueur, le força à venir demander grâce au roi et le dépouilla cruellement de ses biens.

Cette iniquité excita de nouveau le mécontentement des barons (1228); ils prirent les armes contre le comte de Champagne, devenu roi de Navarre, qu'ils accusaient d'avoir abandonné leur parti et d'avoir fait empoisonner Louis VIII, pour vivre plus librement avec Blanche de Castille. Accablé de tous côtés, Thibault eut recours à la reine qui ne l'abandonna pas; elle manda les barons pour entendre leurs plaintes; ils répondirent fièrement qu'ils avaient pris les armes pour se faire justice, ne l'attendant pas d'une femme qui prenait le parti du meurtrier de son mari. La cause de Thibault devenait celle de la reine par la nature de l'accusation; Blanche s'avança en personne à la tête de son armée; elle rencontra l'ennemi renfermé au château fort de Bellesme, et attaqua cette place réputée imprenable. La saison rigoureuse était un autre et puissant obstacle; les hommes et les chevaux périssaient par le froid; la reine fit couper assez d'arbres pour faire des abris et des feux; elle-même dormit au bivouac, et encouragea les combattants par ses manières gracieuses.

Enfin les assiégés, quoique soutenus par un corps d'auxiliaires anglais, furent forcés de se rendre à cette princesse intrépide; elle fit prisonnier le duc de Bretagne, chef de la révolte, et lorsqu'il fut condamné comme coupable du crime de lèse-majesté, elle lui pardonna (1230).

Dès lors, la régente put diriger à son gré les rênes du gouvernement et prouver sa haute capacité dans les affaires les plus épineuses. Elle entoura son fils de savants et lui apprit que, pour être un grand roi, il ne suffit pas d'implorer les bénédictions du ciel, mais qu'il faut les mériter par une conduite ferme et sage. L'équitable postérité a mis l'éducation de Louis IX au rang des plus beaux titres de gloire de la reine Blanche.

Cette princesse couronna son œuvre en ajoutant la riche Provence au territoire français, par le mariage du roi son fils avec la princesse Marguerite, fille de Bérenger III (1235).

Le roi, conseillé par la reine-mère, administrait l'État avec une haute sagesse, et le bonheur public naissait de cet heureux concert, lorsque Louis IX étant tombé dangereusement malade à Pontoise, fit vœu, s'il recouvrait la santé, d'entreprendre une nouvelle croisade; malheureusement pour la France il fut guéri, et, malgré les conseils et les supplications de sa mère, il accomplit sa fatale promesse (1248).

La jeune reine Marguerite, fatiguée de la surveillance continuelle que la reine-mère exerçait sur ses relations avec son mari et voulant se soustraire à ce joug importun, obtint du roi l'autorisation de l'accompagner dans cette expédition périlleuse et funeste.

Lorsque ce prince infortuné fut fait prisonnier, Marguerite, enceinte, était assiégée à Damiette dont le gouvernement lui était confié. La place était attaquée par les Sarrazins; dans cette position extrême, Marguerite fait venir un vieux chevalier et lui fait jurer de lui accorder sa demande.

« Sire chevalier, lui dit la reine, je vous prie, sur la foi que vous m'avez donnée, de me couper la tête si la ville est prise par les Sarrazins. « J'y avais pensé ! » répondit noblement le vieillard.

Cette grandeur d'âme fut dignement récompensée. La place que Marguerite avait si énergiquement défendue fut échangée contre la personne du roi, qui dut ainsi la liberté à sa jeune et courageuse femme.

Pendant que ces événements se passaient en Syrie, la régence avait été exercée en France par la reine-mère avec la même vigueur et le même talent qu'elle avait déployés depuis si longtemps.

Malgré la calomnie qui accusait ses faiblesses pour le

cardinal-légat San Angelo, Blanche, répudiant toute considération personnelle, dénonça au pape les désordres du clergé devenu trop riche, trop nombreux, trop puissant; l'humilité chaste et la pauvreté sont l'apanage et l'honneur du prêtre; les richesses et la prépondérance temporelle l'énervent et le corrompent.

Cette voix autorisée fut entendue; Innocent III (Lotario Conti) exigea la punition des écoliers de l'Université, qui commettaient les plus grands désordres, enlevaient des femmes, volaient et assassinaient impunément; le souverain pontife ordonna également la réforme des monastères; il écrivit à l'abbé de Saint-Denis pour lui reprocher que des « prêtres de sa juridiction parcouraient les rues pendant la nuit, pénétraient dans des lieux mal habités, et forçaient même les portes des maisons particulières pour violenter les filles des bourgeois. »

La reine chassa les prostituées de Paris; mais elles se réfugièrent dans les villages voisins de cette grande ville, dont il était impossible d'arrêter les désordres par une mesure aussi incomplète.

Ces débauches étaient même autorisées par les exemples des classes élevées.

Il y avait des processions publiques auxquelles les reines assistaient, où les fidèles les plus dévots des deux sexes marchaient entièrement nus pour expier leurs péchés en exposant leurs corps aux intempéries.

Le luxe était aussi difficile à combattre que le libertinage. Des règlements sans efficacité furent faits pour interdire l'or et les pierreries sur les habits et les harnais des chevaux; et cependant, ce luxe de vêtements contrastait avec la grossièreté de la vie intérieure qui, à la cour, ainsi que dans les châteaux, révélait peu l'opulence, car une ordonnance royale attribue aux hôpitaux toute la paille qui jonchait les appartements royaux lorsque le souverain changeait de ré-

sidence; et Louis IX constituait pour douaire à la reine Marguerite de Provence, sa courageuse compagne, mère de onze enfants, une rente de deux cent dix-neuf livres sept sous six deniers.

Les palais des rois étaient si dépourvus de meubles, que, lorsque le prince arrivait dans un de ses palais, il exerçait le *droit de prise*, en faisant enlever chez les habitants les meubles nécessaires à son logement.

Si la reine Blanche fut impuissante à réformer tant d'excès et d'abus depuis longtemps enracinés, elle les diminua, et son administration habile et énergique eut une immense action sur les progrès de la civilisation.

Au milieu de ces importants travaux, la reine-régente apprit la défaite de Mansourah (1249), et la captivité du roi son fils. Plongée dans l'affliction, elle expédia pour la Syrie onze chariots chargés d'argent; elle se montra même disposée à céder la Normandie au roi d'Angleterre, qui mettait ce prix au secours que lui demandait la reine Blanche; mais les barons français résistèrent avec énergie et dignité à cette faiblesse maternelle.

Cette malheureuse croisade coûtait à la reine deux de ses fils, et à la France d'immenses sacrifices. La vigoureuse organisation de Blanche de Castille ne put résister à des épreuves si cruelles. Cette grande souveraine, qu'un puéril caprice avait donné à la France, termina sa glorieuse et utile carrière sous l'habit religieux et fut inhumée au monastère de Maubuisson, portée sur un trône d'or par les principaux seigneurs français.

Tel fut le prestige des grands souvenirs laissés par cette femme illustre, que plusieurs reines furent fières de prendre le surnom de Blanche, ainsi que plusieurs empereurs romains avaient voulu être appelés Auguste.

IX

La première femme de Philippe III, Isabelle d'Aragon, morte à Cosenza, en Calabre, à l'âge de vingt-quatre ans, eut, aux yeux de la France, l'unique mérite d'apporter en dot les comtés de Béziers et de Carcassonne; elle fut remplacée (1274) sur le trône par Marie de Brabant, que le roi choisit pour sa beauté et son esprit; cette princesse protégeait les savants, cultivait la poésie et par tous ces avantages elle inspira au roi une passion si vive qu'il l'admit dans les conseils de l'État.

Mais ces mérites étaient tristement compensés par les vices du cœur.

Le roi Philippe III avait un favori dont il fit son premier ministre. Esprit étroit, La Brosse conçut contre la reine une jalousie fondée sur la crainte qu'il avait de ne pouvoir balancer le crédit de sa souveraine.

Le prince héréditaire, né du premier mariage du roi, ayant été enlevé subitement, le ministre insinua que ce jeune prince avait été empoisonné par la reine et que ses frères devaient avoir le même sort, afin d'ouvrir par leur mort le chemin du trône aux enfants de Marie de Brabant.

Le malheureux monarque, inquiet et tourmenté, flottant entre ses incertitudes, résolut de consulter une célèbre

devineresse de Nivelle, pour connaître la vérité. Ici se révèle la ruse de la jeune reine, qui avait fait préférer, à toutes les sorcières alors connues, une femme de son pays, sujette du duc son père. La prophétesse répondit que le poison avait été donné par un homme qui approchait tous les jours du roi.

A ce crime supposé on joignit habilement quelques lettres qui servirent de base à un procès de conspiration dirigé contre La Brosse. Ce ministre, enfermé à Vincennes, fut condamné à être pendu.

Le peuple, irrité de ce jugement, murmura si haut que le roi menaça la reine de la faire brûler vive si elle ne prouvait son innocence; elle fut gardée dans une chambre du palais.

A cette nouvelle, son frère, le duc de Brabant, partit en hâte pour soutenir, en champ clos, l'honneur de sa sœur et pour prouver, les armes à la main, qu'elle n'avait pas empoisonné le prince royal. Le bras vainqueur du duc de Brabant fit proclamer l'innocence de la reine.

Marie de Brabant fut bientôt punie par un juge plus éclairé et plus juste. La mort du roi (1285) la fit descendre du trône et lui ravit une autorité à laquelle elle attachait trop de prix.

Malgré les désordres monstrueux qui existaient partout en France à cette époque, et que les reines Marguerite et Jeanne de Bourgogne encouragèrent par leurs exemples inouïs de libertinage, on put remarquer les progrès d'une douce civilisation dans les provinces du midi de la France.

Ce fut aussi le temps des amours poétiques de Pétrarque et de Laure de Noves. Pétrarque, né en Toscane, et voué d'abord à l'état ecclésiastique, était à la fois appelé par le pape Benoist XII (Jacques de Nouveau), et par le roi de France, pour recevoir les honneurs et les encouragements dus à son génie; mais il préféra résider à Avignon, où il s'é-

tait épris d'une passion très-vive pour la célèbre Laure, qui avait épousé Hugues de Sade.

On a recueilli quatre cent six pièces de poésie inspirées à Pétrarque par les attraits de Laure, sans qu'il en ait rien coûté, dit-on, à la réputation et à la vertu de cette femme aussi spirituelle que belle; elle appartenait à cette élégante cour d'amour qui faisait l'honneur et le charme du Comtat Venaissin.

Elle fut enlevée à Pétrarque et à la France par la peste en 1348.

La même célébrité avait entouré en Italie les amours poétiques de Dante Alighieri et de la jeune Beatrice dei Portinari.

Clémence Isaure eut, dans le Languedoc, une même influence par la création des jeux floraux; elle laissa à l'Académie qu'elle institua des biens considérables; chaque année on distribuait des prix de poésie, et l'éloge de la célèbre donatrice était prononcé.

A cette époque vivait Marguerite de Bourgogne, petite-fille de saint Louis, laquelle n'avait pas hérité des vertus ni surtout de la chasteté de son aïeul; femme du roi Louis X, elle se lia avec ses deux belles-sœurs Blanche et Jeanne de Bourgogne, pour s'abandonner au libertinage le plus effronté et le plus capricieux, avec deux jeunes gens sans grâces et sans attraits, tandis que leurs époux étaient princes et beaux.

Philippe et Gautier d'Aunay, tous deux écuyers du roi, furent surpris à l'abbaye de Maubuisson dans la chambre de la reine et de Blanche; ils furent écorchés vifs, puis décapités. Cependant ils avaient longtemps résisté aux poursuites des deux princesses, qui furent rasées et enfermées au Château-Gaillard d'Andelys, où la reine fut étranglée (1315); Blanche y languit dans une longue captivité.

La troisième de ces princesses, Jeanne de Bourgogne,

fille du Palatin Othon IV, avait mérité les mêmes sévérités que ses belles-sœurs ; mais le roi Philippe V fut plus indulgent pour elle ; après un an de captivité, il pardonna à sa coupable épouse.

Celle-ci, devenue plus libre par la mort de Philippe (1322), se souilla par une débauche effrénée et même par le crime; les tours de l'hôtel de Nesle, où elle s'était retirée depuis son veuvage, furent témoins des mêmes désordres qui avaient eu lieu à l'abbaye de Maubuisson.

La Seine coulait au pied de l'hôtel ; Jeanne faisait précipiter dans le fleuve les passants qu'elle avait attirés, devenus ses amants pour une nuit.

Un écolier, Jean Buridan, qui plus tard devint recteur de l'Université, raconta dans ses écrits comment il eut le bonheur d'échapper à ce cruel traitement.

En 1328, la branche des Valois fut élevée au trône par une nouvelle application de la tradition salique ; sage application de la coutume française, car un bien petit nombre de princesses, depuis le commencement de la monarchie, eût été digne de succéder directement à la couronne.

Jeanne de Bourbon, femme de Charles V, remarquable par ses vertus, vécut peu. Le roi l'appelait le *soleil du royaume*; elle participait aux conseils et elle siégea au parlement à côté du souverain (1369); elle habitait avec lui l'hôtel Saint-Paul, à Paris, nouvelle résidence des Valois, que Charles V avait fait bâtir pour être l'*hostel des grands esbattements*. Elle y menait une existence fort régulière; elle faisait sonner le couvrefeu le soir à neuf heures et pendant le repas «pour obvier à vagues paroles et pensées, elle avait un prudhomme au bout de la table, qui sans cesse disait gestes et mœurs d'anciens bons trépassés. »

Jeanne mérita d'être nommée régente à cause de sa haute sagesse; mais elle n'exerça pas cette dignité; elle mourut jeune (1377), mère du roi Charles VI et d'un autre

prince, Louis, qui fut la tige de la branche royale d'Orléans.

Les exemples si rares alors de sagesse et de vertu, que la reine Jeanne de Bourbon avait offerts à ses contemporains, étaient impuissants à corriger la dépravation universelle de cette époque, dépravation à laquelle cédaient toutes les classes de la société, même les membres du clergé et les religieuses, qui, dans beaucoup de monastères, vivaient sous le même toit que les moines ; abus toléré depuis le règne de Clotaire, malgré les bulles des Papes.

En vain, les rois firent des ordonnances somptuaires pour réformer le luxe, première cause du libertinage. Nulle demoiselle, si elle n'était châtelaine, ne devait acheter plus d'une robe chaque année. Nul ne devait avoir *au grand mangier* plus de deux mets sur sa table et un potage au lard.... Les rois ne pouvaient boire que du vin provenant de leurs vignes d'Orléans ; ce fut dans le palais des rois que ces règlements furent d'abord violés.

Les seigneurs accablaient leurs vassaux de redevances et fabriquaient de la fausse monnaie pour procurer à leurs femmes, à leurs filles et à leurs maîtresses, des étoffes précieuses, des fourrures, des colliers et des perles. Le prévôt de Paris avait quatre concubines ; les femmes honnêtes, voyant la tolérance et les faveurs brillantes qu'on accordait à la prostitution, ne purent résister à la contagion de pareils succès.

Une compagnie de *ribauds* était préposée à la porte du palais des rois, à Vincennes et à l'hôtel Saint-Paul ; les *prostituées royales* étaient autorisées à suivre la cour dans ses voyages.

Un prédicateur attaquant, avec des armes grossières, ces mœurs dissolues, s'écrie en chaire : « N'est-il pas vrai, mes damoiselles, qu'il se trouve parmi vous plus de femmes débauchées que de femmes honnêtes.... d'ailleurs vos pères les bourgeois de Paris ont coutume de faire gagner une dot

à leurs filles, à la sueur de leur corps; allez à tous les diables.

«Les magistrats vendent la justice, les avocats dépouillent leurs clients; on achète à la grande mesure, on vend à la petite; les maris trompent les femmes, les femmes trompent les maris... qu'ils aillent à tous les diables.»

Les troubadours, par leurs chants et par leur conduite, entretenaient le même libertinage dans les nombreux châteaux où résidaient les seigneurs et leur cour.

Un poète contemporain donne aux femmes des conseils qui peuvent faire apprécier toute leur valeur, à cette époque.

Il leur recommande de ne point aller à l'église montrant leurs bras, leurs épaules, leur poitrine, leurs jambes et *leur côté*; de ne point jurer, de ne pas s'enivrer, de rendre le salut aux pauvres gens, de perdre l'habitude de mentir et de voler; d'aller à l'offrande sans rire; de ne recevoir de cadeaux et de bijoux que d'un parent bien intentionné; de ne pas battre leurs serviteurs; de ne pas regarder dans la maison voisine; de s'essuyer la bouche avec la nappe et de ne pas trop salir leurs doigts en mangeant (l'usage des fourchettes ne s'établit que sous Henri III). Ces conseils nécessaires se terminent par la recommandation expresse de ne plus permettre aux hommes d'introduire leurs mains dans les robes trop ouvertes....

La morale n'était pas plus respectée dans les provinces de France les plus reculées. En Bretagne, des seigneurs répudiaient leurs femmes quand elles avaient la lèpre; puis ils en épousaient une autre, en sorte que quelques-uns avaient trois ou quatre femmes vivantes. De son côté la femme pouvait abandonner son mari pour cause de lèpre, d'impuissance et d'asthme aigu.

Telle était une époque que certains historiens célèbrent au détriment et en parallèle du dix-neuvième siècle.

Isabeau de Bavière fut-elle entraînée par le torrent ou bien avait-elle, en naissant, apporté ces instincts de crime

et de débauche qui firent de cette reine exécrable le fléau de la France indignée.

Alors Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, se vantait d'avoir autant d'enfants qu'il y avait de jours dans l'année ; il comptait vingt-quatre maîtresses.

Ce fut lui qui institua l'ordre de la Toison d'Or pour perpétuer le souvenir du culte qu'il avait voué à la couleur dorée de la chevelure des femmes. Cette institution est restée un ordre sérieux comme celui de la Jarretière, créé en l'honneur de la comtesse de Salisbury.

En parlant du duc de Bourgogne et de ses contemporains, un écrivain dit : « C'étaient tous soudards pris de vin et de débauches ; les orgies de nuit et jour occupaient tout leur temps dans l'intervalle des batailles. »

Les mœurs de cette époque autorisaient d'ailleurs tous les scandales et tous les crimes.

La comtesse Jeanne de Provence, héritière du royaume de Naples, fut reine à dix-huit ans (1343). Elle avait épousé son cousin André, roi de Hongrie, sot et laid, qu'elle fit étrangler à Aversa, deux ans après son union. Elle n'en était pas moins chère aux Provinçaux qui admiraient son esprit et sa beauté, et qui la réclamaient sans cesse, parce qu'elle entretenait dans le Midi de la France la gaieté et la galanterie. Elle se retira en effet dans cette contrée après avoir perdu son second mari, Louis de Tarente, son complice dans l'assassinat du premier ; elle se maria quatre fois ; les Provençaux, lui ayant avec raison reproché d'avoir vendu le territoire et la ville d'Avignon au pape Clément VI (Pierre Roger), moyennant 80,000 florins, elle retourna à Naples, où elle fut étouffée par ordre de Charles de Duvazzo, son parent, qu'elle avait voulu dépouiller de son héritage.

La présence des papes à Avignon ne put même contenir la licence dans cette contrée de mollesse et de sensualité ; les palais des cardinaux éblouissaient par le faste et la pro-

digalité; des milliers de femmes alimentaient la débauche dans le Comtat Venaissin et en Provence ; les jeunes filles, dès l'âge le plus tendre, étaient corrompues par l'or des vieillards; et les châtelaines qui, dans leurs donjons, menaient une existence sévère, s'en allaient chaque année, chevauchant et suivies de leurs pages, veneurs et écuyers, à la célèbre foire de Beaucaire, où fourmillaient les chevaliers, les troubadours et les ménestrels; et elles rapportaient dans leurs manoirs, désormais plus civilisés, de trop doux souvenirs et de dangereux enseignements.



X

Charles V, dans le but politique de préparer à son fils une alliance contre l'Angleterre, la persévérante ennemie de la France, avait désiré en mourant (1380) qu'on cherchât en Allemagne la fille d'un prince puissant pour la faire épouser à Charles VI : Isabeau de Bavière fut choisie ; elle était d'une beauté achevée, mais âgée seulement de quatorze ans (1385). Par ce choix malheureux, le sage et bienfaisant Charles V fit autant de mal à la France que sa paternelle administration avait soulagé de maux. Son histoire, dans laquelle les femmes ne jouent qu'un rôle restreint, a été écrite par Christine de Pisan, fille d'un astrologue italien que Charles V avait attiré en France (1368).

Christine de Pisan, comme Pic de la Mirandole, était le prodige de son époque ; sa vaste érudition, son esprit, ses poésies faisaient le charme de la cour et de la ville ; elle savait trois langues, avait étudié la philosophie de Platon et d'Aristote et elle traduisait les œuvres des Pères de l'Église.

Le couronnement de la jeune reine eut lieu à Paris au milieu des démonstrations de la joie universelle ; et cependant les Français n'étaient pas heureux. Sur le passage de la reine les rues étaient ornées de tapisseries et de fleurs ; à chaque carrefour on jouait des mystères et la passion de Jésus-Christ ;

les fontaines jetaient du vin et du lait, plusieurs belles filles, dans le léger costume de syrènes, chantaient des motets et des bergerettes, le peuple criait *Noël*; et pour éviter l'encombrement, des sergents, armés de leurs boulaies, frappaient au milieu de la foule afin d'ouvrir le passage au cortége. Sur le Pont-au-Change, un funambule, habillé en séraphin, descendit des tours de Notre-Dame sur la corde tendue et posa sur la tête de la reine une couronne de diamants.

Isabeau était assise sur un chariot couvert de toile, nouvelle découverte de cette époque ; jusqu'alors les reines et les princesses avaient voyagé à cheval ou en litière, et Catherine de Médicis eut la première un carrosse fermant avec des rideaux de cuir.

Isabeau était indigne de cet accueil empressé. Son goût immodéré pour le luxe ne tarda pas à se manifester, malgré la misère des populations.

Les femmes ne portaient que des chemises de serge, la reine en eut de toile; ce fut certainement la moindre de ses fautes; mais le roi, dont elle était aimée, encourageait par son indulgence ses prodigalités; elle l'éloignait des devoirs qu'impose la souveraineté, et le rendait esclave de sa coquetterie.

La reine de Sicile étant venue à Paris, Isabeau lui proposa de faire un pèlerinage de dévotion à Saint-Denis, et lui offrit à cette occasion (1389) des fêtes qui durèrent trois jours et qui finirent par une orgie. Les flambeaux ayant été éteints, l'assemblée, à la faveur de l'obscurité, se livra à la prostitution, et la reine, comme ses compagnes de plaisirs, s'abandonna à des hommes qu'elle ne connaissait pas.

La faiblesse d'esprit de Charles VI expliquait assez l'impunité qui secondait de pareils excès.

La reine choisit ouvertement pour amant son beau-frère

Louis, duc d'Orléans, homme vicieux et brutal, nommant grossièrement les femmes qu'il avait séduites et déshonorées.

Isabeau lui prostitua sa beauté, son esprit et ses talents, qui contribuèrent à la ruine d'un pays dont ces avantages pouvaient faire le bonheur et le charme. Ambitieuse et violente, elle excitait les Français à la révolte par ses intrigues et l'excès des impôts qu'elle fit décréter. En fomentant les divisions, elle étendit la puissance anglaise, et se fit exécrer du peuple, qui connaissait la source du mal, aimait le roi et le plaignait.

Charles VI était généreux ; le bonheur de la nation était l'objet de ses pensées, qui ne furent que des rêves, au moment où son esprit affaibli livra la France à la perfidie de la reine.

Isabeau alimenta la discorde qui divisait le roi et ses oncles ; elle témoigna à Valentine de Milan, duchesse d'Orléans, une haine prononcée ; celle-ci ne l'aimait pas davantage ; mais au moins, elle pouvait légitimement haïr son incestueuse rivale.

Le roi, chassant dans la forêt du Mans (1392), vit un fantôme qui lui fit de sinistres prédictions d'une voix terrible ; cette infâme supercherie fut attribuée au duc de Bourgogne, son oncle. Cet incident suffit pour déterminer la démence dont les symptômes s'étaient déjà manifestés.

Et cependant dans le palais de Charles le Sage, à l'hôtel Saint-Paul, ce n'étaient que fêtes, banquets, ballets, orgies. Les trésors amassés par le précédent monarque furent bientôt dévorés ; les divisions des trois oncles du roi, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, princes avides et corrompus, mirent le comble aux misères publiques. Le duc d'Orléans agissait pour la France contre l'Angleterre, il fut assassiné. Isabeau perdait à la fois son amant et son appui.

Le duc de Bourgogne, auteur du crime, triomphait. La reine fut obligée de quitter l'hôtel Barbette, théâtre de ses débauches, et de se retirer à Melun.

Peu de temps après, le duc de Bourgogne ayant abandonné imprudemment le poste qu'il avait conquis, la reine profita de cette négligence pour s'emparer de Paris alors fortifié ; elle y assembla un conseil dans lequel Juvénal des Ursins, avocat du roi, déclara que Charles VI avait fait choix de la reine son épouse pour gouverner la France pendant sa maladie ; cette décision, dictée par Isabeau, fut accueillie.

Son premier acte fut d'autoriser la duchesse d'Orléans, qu'elle détestait, à demander légalement justice de l'assassinat de son époux. Valentine de Milan fit d'inutiles efforts pour accomplir ce devoir, et mourut de douleur sans avoir réussi.

Tout était désordre en France ; la fourbe reine, au lieu de remédier au mal, par une inconstance inexplicable, se jette dans les bras sanglants du duc de Bourgogne, qui avouait ouvertement avoir assassiné le duc d'Orléans, l'amant de cette reine impie (1411).

L'Angleterre profite de la déplorable situation de la France et fait débarquer son armée sur les côtes. Elle s'étend d'abord en Normandie et en Picardie, puis elle se rapproche de Paris.

La justice divine frappa bientôt l'auteur de tant de maux. Isabeau perdit, en deux ans, ses trois fils aînés. Charles, qui survivait à ses frères, avait grandi dans la haine du duc de Bourgogne, qui ouvrait traîtreusement, en ce moment, la France aux Anglais. La reine, mère dénaturée, épousa la querelle du duc de Bourgogne contre son fils.

Isabeau s'était retirée dans la forteresse de Vincennes pour se soustraire à la légitime indignation des peuples. Elle y vivait au milieu d'une cour dissolue ; rien ne pouvait la corriger ; en vain le roi, dans un intervalle lucide,

avait fait saisir et étrangler Louis de Boisbourdon, qui, trop fier des faiblesses de la reine, avait osé railler son souverain ; en vain le Dauphin avait fait emprisonner le jeune Saligny, gentilhomme épris de la reine-mère, qui avait vingt ans de plus que lui.

La raison d'État devenant plus forte que des considérations filiales, le dauphin fit enfin arrêter sa mère, qui fut enfermée à l'abbaye de Marmoutiers. (1417).

Quoiqu'elle eût alors quarante-six ans, la passion que la reine inspirait au duc de Bourgogne était si vive, que ce prince attaqua l'abbaye à la tête de huit cents hommes et délivra sa maîtresse.

A quel triste emploi ce prince consacrait les forces vives de la France, tandis que les Anglais avaient envahi les plus belles provinces du royaume.

Le dauphin fut emprisonné. Alors la reine, libre de ses actes, fit égorger les membres du Parlement de Paris; cette malheureuse cité devint un théâtre de carnage; plus de trois mille habitants furent sacrifiés à la fureur du duc de Bourgogne et de sa royale maîtresse. A ces maux se joignaient la peste, la famine, la guerre civile et les plus déplorables symptômes de désorganisation sociale. Malgré ces affreux revers, la reine et ses demoiselles d'honneur *menaient un excessif estat.*

Enfin cette reine infâme osa conclure à Troyes (1420) le traité ignominieux qui donnait à Henri V d'Angleterre la couronne de France.

Le duc de Bourgogne eut trop tard honte de participer à de telles ignominies ; il allait redevenir Français, lorsqu'il fut assassiné au pont de Montereau par les partisans du dauphin.

La fille d'Isabeau, Catherine, devait épouser le monarque anglais et être reine de France au préjudice de son frère, que la reine voulait punir du meutre de son amant.

Mais Dieu ne permit pas le succès de pareilles infamies. Celle qui avait joint le faste et les débordements de Messaline aux crimes de Frédégonde mourut pauvrement à l'hôtel Saint-Paul ; et son cadavre, porté pendant la nuit sur une barque de pêcheur, fut soustrait à l'indignation publique.

A peu d'intervalle, le roi anglais et le roi de France moururent, et les tombes de Saint-Denis ne furent pas souillées par une inscription qui aurait constaté que Henri V avait pu être roi de France et d'Angleterre.

Ici apparaît dans toute sa majestueuse puissance la main de Dieu.

Une paysanne de Domremi, Jeanne d'Arc, dont le cœur saignait de tous les maux de la France, s'écrie qu'elle veut voir Charles VII, qu'elle demande une épée et des soldats, qu'elle espère chasser les Anglais de la France et faire couronner le prince à Reims.

Les sceptiques ont étudié cet événement merveilleux et en ont tiré des conclusions diverses ; voici les faits :

Malgré les conseils qui cherchèrent à dissuader Jeanne d'une entreprise en apparence aussi extravagante, la jeune fille alla trouver le capitaine Baudricourt (1429), et lui communiqua ses projets en présence de Bertrand de Poulangy et de Jean de Metz; ce dernier, ému de tant de persévérance et de courage, promit à Jeanne de la présenter au roi. Elle avait alors dix-huit ans; ses yeux étaient grands et bruns, son regard mélancolique et doux; elle avait les sourcils finement dessinés, le nez droit, la bouche petite, la peau blanche, les cheveux châtains et abondants, la taille élancée, la voix agréable, les pieds et les mains d'une délicatesse aristocratique; elle montait habilement à cheval. Elle prit le costume d'archer et quitta ses parents et l'humble village qu'elle ne devait jamais revoir. La petite escorte, composée de sept braves, traversa intrépidement les lignes anglaises et bourguignonnes, passa

des rivières à gué, fut exposée aux plus grands périls; et, après onze jours de marche audacieuse, arriva à Chinon, résidence du roi dépossédé de ses États et de sa puissance.

Ce prince, averti, se dissimula au milieu des seigneurs qui l'environnaient; Jeanne, qui ne l'avait jamais vu, s'avança vers lui et lui exposa ses projets. Le monarque craignit d'abord de compromettre ses dernières ressources en exécutant les plans téméraires d'une jeune fille inexpérimentée, et il convoqua son conseil.

Les capitaines et les évêques qui composaient cette assemblée virent, dans une si singulière proposition, une inspiration divine, et on résolut de confier à l'héroïne une armée, en lui adjoignant des chefs d'une valeur éprouvée, comme Dunois, La Hire et Xaintrailles.

Jeanne d'Arc résolut d'abord d'attaquer Orléans et s'avança avec les maréchaux de Retz et de Boussac.

Les Orléanais, assiégés et réduits aux dernières extrémités, étaient resserrés au corps de place, les Anglais occupant les fortins extérieurs et cernant la ville. Jeanne attaqua successivement toutes ces bastilles, en chassa les Anglais, fut légèrement blessée, et enfin délivra Orléans de la présence de l'ennemi (1429).

Dès lors, l'espérance parut renaître dans tous les cœurs; on admirait la beauté et la vaillance de cette jeune fille, qui déployait avec tant de dignité l'étendard de la France et qui chassait l'ennemi devant elle.

On chantait des cantiques sur son passage; on voulait toucher au moins son cheval; les femmes versaient des larmes d'orgueil et de joie; les hommes lui apportaient des couronnes. Jeanne, avec modestie, se prosternait dans les églises et remerciait Dieu de l'avoir guidée pour le salut de la France.

Après la victoire de Patay, l'ennemi fuyant de toutes

parts, Jeanne pria le roi de l'accompagner; et, de victoire en victoire, l'armée s'avança jusqu'à Troyes, occupée encore par une garnison anglo-bourguignonne; Jeanne d'Arc monta à l'assaut avec ses braves, et Troyes fut prise après trois jours de siége.

Reims capitula aussi, et Jeanne d'Arc vit s'accomplir ses vœux et ses promesses; la vieille basilique ouvrit ses portes devant la bannière de l'illustre guerrière, qui fit poser sur la tête de Charles VII la couronne de France (1429).

Jeanne croyait avoir accompli sa mission; elle demanda à revoir son village et l'humble toit paternel; mais les généraux, le roi même, s'opposèrent à ce désir; ils persuadèrent facilement à cette héroïne de s'associer à leurs efforts pour chasser les ennemis des villes qu'ils occupaient encore en France.

Jeanne marcha avec eux sur Paris à la tête d'une armée de douze mille hommes, et fut blessée à la butte des moulins de Saint-Roch en montant à l'assaut du rempart, le 8 septembre (1429). Son porte-étendard était mort à ses côtés. Couchée sur le sol au lieu dit la maison des Genets, aujourd'hui rue du Clos-Georgeau, elle voulait qu'on la laissât mourir au poste de l'honneur; les Anglais n'auraient pas possédé sa glorieuse dépouille.

Le jour de ses revers était venu; Jeanne avait annoncé qu'il lui *arriverait mal.* En effet, en défendant Compiègne assiégée par les Bourguignons, elle fut trahie et prise après avoir combattu presque seule dans une sortie, au pied d'une poterne, que le gouverneur de la ville fit fermer derrière elle (1430).

Les Bourguignons et Jean de Luxembourg la vendirent et la livrèrent aux Anglais en exécution d'un traité secret.

Pour échapper à cette honte, Jeanne s'élança du sommet de la tour de Beauvais; elle tomba évanouie, fut chargée de

fers et conduite à Rouen, ville occupée alors par les Anglais; l'héroïne était perdue pour la France.

Un procès aussi inique qu'absurde fut ourdi contre cette belle et noble femme; on lui reprocha d'avoir porté des habits d'homme et d'être sorcière.

Assurément, aux yeux des ennemis vaincus par cette femme sublime, il fallait qu'il y eut sorcellerie dans de pareils exploits.

Jeanne mourut saintement et courageusement comme elle avait vécu; elle fut brûlée vive par les Anglais, le 30 mai 1431, à peine âgée de vingt ans.

Charles VII, à sa honte, oublia, dans les bras de sa maîtresse, l'auguste héroïne qui l'avait sauvé; mais en France l'indignation fut universelle, et la cause de l'étranger fut perdue; la nation entière se souleva contre les bourreaux de Jeanne d'Arc.

L'existence de cette glorieuse Française, qui a jeté sur son pays un si grand éclat, est tellement légendaire et providentielle, que la postérité aura peine à y croire.

Dieu protége la France! jamais devise ne fut mieux vérifiée que ces mots solennels gravés sur nos monnaies; en effet est-il rien de plus providentiel que cette jeune Geneviève qui, par son attitude énergique, fait reculer Attila et ses trois cent mille guerriers? Est-il rien d'aussi miraculeux que l'existence de cette admirable et sainte Jeanne d'Arc, qui, parce que Dieu le veut, arme son bras, commande des armées et rend l'indépendance à sa patrie?

Voltaire, dont la plume spirituelle et élégante pouvait s'exercer sur mille autres sujets, se montra hostile à son pays en parodiant l'auguste personne de Jeanne d'Arc; car cette héroïne a la même valeur, aux yeux de la France reconnaissante, que Villars et Kellermann, qui délivrèrent leur patrie agonisante de l'invasion étrangère.

Pendant vingt-quatre ans, la mère de Jeanne d'Arc, Isa-

belle Romée, non contente de l'anoblissement conféré par Charles VII à sa famille, fit des voyages multipliés de Domremi à Paris, et de Paris à Orléans et à Rouen, pour obtenir la révision du procès inique qui avait ravi sa fille à la France.

Enfin, ce procès fut reconnu monstrueux, et cassé (1455) en l'église Notre-Dame de Paris.

La princesse Marie d'Orléans, qui joignait à l'amour des arts une vive passion pour la gloire de son pays, a transmis à la postérité les traits de Jeanne d'Arc, en sculptant elle-même une statue que l'on contemple avec respect et émotion au musée de Versailles.

Pendant l'année qui s'écoula entre la défaite de Jeanne à Compiègne et son supplice, le roi de France pouvait venir en aide à sa libératrice; c'était son premier devoir. Fut-il empêché par Agnès Sorel, sa maîtresse, qui, craignant peut-être dans Jeanne d'Arc une rivale dont la beauté et la gloire lui portaient ombrage, ou bien Charles VII était-il naturellement indolent et ingrat?

Toutefois, après la mort de Jeanne d'Arc, Agnès Sorel voulut à son tour participer à l'expulsion des Anglais qui occupaient encore plusieurs provinces de France.

Agnès Sorel, fille d'un gentilhomme de Touraine, naquit sur les bords de la Loire (1409). Son éducation fut si bien dirigée, que la duchesse d'Anjou voulut l'attacher à sa personne; elle était dans tout l'éclat de sa beauté; son esprit était aussi séduisant que l'élégance de ses formes lorsqu'elle vint à la cour de France (1431).

La duchesse d'Anjou venait demander au roi la liberté de son mari qui était alors prisonnier de guerre. Agnès, sa demoiselle d'honneur, l'accompagna. C'était alors un moyen fort en usage d'appuyer une demande par de tels arguments. Agnès plut beaucoup au roi, et sut si adroitement se concilier les bonnes grâces de la reine, femme de Charles VII,

que cette princesse, peu prévoyante de l'avenir, pria la duchesse d'Anjou de laisser entrer cette jeune fille à son service d'honneur.

La passion du roi fut d'abord un secret qui ne se trahit plus tard que par les bienfaits dont il combla la famille de sa maîtresse et par le luxe d'Agnès dans ses équipages et ses habillements; la première en France, Agnès Sorel porta des diamants.

Seulement elle mit à cacher sa défaite autant de soin qu'une autre aurait employé à la proclamer; et la reine, respectée par elle, ignora, pendant cinq ans la faveur dont jouissait Agnès auprès du roi.

Cependant, les Anglais avaient couvert la France de sang et de ruines; ils avaient fait des déserts de nos plus belles campagnes; les villageois se réfugiaient dans les villes où des cadavres délaissés répandaient la peste. On arrachait les portes et les lambris des maisons désertes pour faire du feu; les loups pénétrèrent dans Paris et y dévorèrent des femmes et des enfants (1432). La magnanime Jeanne d'Arc n'était plus en France pour combattre l'ennemi; le roi était sans puissance, il se contentait de son amour; le peuple mourait de faim.

Pleine de sagacité, Agnès reconnut qu'elle assumait sur elle les conséquences de la molle oisivité qu'elle faisait partager au roi dans les douces résidences de Loches et de Chinon; elle eut honte de cette léthargie et elle réussit à ranimer le courage et l'énergie de Charles VII.

Les capitaines les plus habiles se réunirent au roi; les Français firent d'héroïques efforts; la France fut délivrée (1437).

Les courtisans se montrèrent jaloux de l'influence de la *Dame de beauté* sur l'esprit du roi; les dames de la cour affectaient de plaindre la reine; mais la France reconnut par acclamation la source des nouveaux projets du souve-

rain, et toute la gloire des résolutions plus énergiques de Charles VII est demeurée à la favorite.

Le dauphin, qui succéda à son père sous le nom de Louis XI, dévoilait dès lors son caractère farouche et indocile; il ne pouvait supporter l'empire qu'Agnès exerçait sur l'esprit du roi; il lançait contre elle les sarcasmes les plus amers; enfin, un jour, dans la chaleur d'une discussion au château de Chinon, il osa donner un soufflet à la royale maîtresse.

Il fut exilé en Dauphiné.

Plus tard, voulant se venger de cet affront, Agnès dénonça au roi une conspiration du dauphin qui, dit-on, la fit empoisonner à Jumiéges (1449).

Le caractère connu du dauphin ne dément pas cette accusation qu'on ne put prouver; mais la France regretta en Agnès la seule favorite de ses rois qui ait été utile à la patrie.

Longtemps après, François I[er], juste appréciateur de la beauté et des belles actions, fit en l'honneur d'Agnès ce quatrain si gracieux :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close nonnain ou bien dévot ermite.

Une autre femme acquit par son courage une grande célébrité à cette époque.

Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, assiégeant Beauvais (1472), une ouvrière, Jeanne Lainé, se mit à la tête des défenseurs, et, armée d'une hachette, elle repoussa les assaillants, et fendit la tête de l'officier qui portait l'étendard ennemi, dont elle s'empara.

Le duc de Bourgogne ayant abandonné le siége, Louis XI, pour honorer Jeanne et celles qui l'avaient secondée, ac-

corda aux femmes de Beauvais le privilége de marcher devant les hommes à la procession commémorative de cette belle défense.

Plus tard, Kayr-ed-Din (Baberousse), ayant attaqué les côtes de la Provence, fut repoussé de Nice et de Monaco par Catarina Segurana, qui chassa les Barbaresques après leur avoir enlevé leur étendard. Une statue a été élevée à cette héroïne.

Au siége d'Arles (1536), pendant l'invasion de Charles-Quint en Provence, les Arlésiennes, si remarquables par leur beauté, défendirent vaillamment leur ville, excitant les hommes par leurs exemples et leurs discours.

Pendant l'invasion anglaise (1418), la veuve du sire de la Roche-Guyon se défendit dans son château, et refusa de prêter serment au roi d'Angleterre; elle fut dépouillée de sa seigneurie; Charles VII, pour la récompenser de sa courageuse loyauté, la nomma dame d'honneur de la reine. Elle fut l'aïeule de la marquise de Guercheville, qui sut si noblement résister aux poursuites trop tendres de Henri IV.

Telles furent les femmes qui, par leur courage et leur mérite, honorèrent la France à cette époque.



XI

Les femmes n'exercèrent aucune influence sur Louis XI, esprit astucieux et défiant, homme avare, superstitieux, cruel et inculte. Son patriotisme seul excusa ses défauts et ses crimes ; mais il devait inspirer du dégoût aux femmes dont il ne faisait cas que pour des plaisirs rares et capricieux.

Sa première femme, Marguerite d'Écosse, qui ne fut que dauphine, n'eut pas même la consolation de porter la couronne de France ; elle mourut à vingt ans, accablée de chagrins et de dégoûts.

La seconde femme de Louis XI, qui fut reine, Charlotte de Savoie, ne fut pas plus heureuse ; elle avait des agréments physiques et elle cultivait les arts. Louis XI, qui méprisait les femmes, exceptait cependant Charlotte de Savoie; mais elle ne put adoucir ce caractère sombre et rusé ; car il ne lui laissait aucune autorité et la tenait confinée et surveillée à Amboise, parce qu'il la soupçonnait d'être attachée à la Bourgogne dont le souverain, alors si puissant, était l'ennemi de la France ; toutefois il accueillit ses conseils lors de sa réconciliation avec le duc de Normandie (1467).

Louis XI eut plusieurs maîtresses, si on peut donner ce

nom aux femmes passagères, dont il payait les faveurs par des mariages qui ne lui coûtaient rien.

Du haut de ses donjons, le despote, appréciateur éclairé du vrai mérite, avait, en mourant, déféré la régence à sa fille, Anne de France, dame de Beaujeu, que sa beauté et ses talents faisaient admirer en tout lieu, quoiqu'elle fut, comme son père, astucieuse, ambitieuse et vindicative.

Seule, avec son mari faible et soumis, elle était admise au Plessis-lès-Tours, auprès du monarque ombrageux.

« Après la mort de Louis XI (1483), Anne, tutrice du jeune roi Charles VIII, eut deux rivaux à combattre : Louis, duc d'Orléans, héritier de la couronne, si le roi venait à mourir en bas âge, et le duc de Bourbon, son frère. Si ces deux princes eussent pu concilier leurs intérêts, la régente eût infailliblement succombé ; car la cour et le peuple étaient également fatigués du joug pesant de Louis XI, et tous redoutaient la trop grande ressemblance du caractère d'Anne et de celui de son père. »

Cette princesse sut diviser habilement Jean de Bourbon et le duc d'Orléans, qui, tous deux, prétendaient à la régence; chacun d'eux isolément préféra prendre le parti d'Anne que de céder à son rival.

Anne proposa à ces princes de soumettre la contestation sur la régence au jugement des États Généraux ; cette proposition fut acceptée.

Jusqu'à la réunion des États, elle ne cessa d'intriguer et de se concilier les esprits par tous les moyens de suggestion.

Le jeune roi Charles VIII se rendit aux États assemblés à Tours (1484); il déclara qu'il entendait se servir des conseils de sa sœur, qui fut nommée régente et prit avec vigueur les rênes de l'État.

On lui reproche cependant d'avoir offert la Provence au duc de Lorraine pour l'attirer en France et s'attacher cet habile général. Mais le roi, tout jeune qu'il était, déclara

hautement qu'il ne consentirait jamais à cette mutilation du royaume. Anne commit aussi une grande faute en restituant au roi d'Espagne le Roussillon et la Cerdagne, qu'il avait engagés à la France pour une somme encore due.

Toutefois, la régente réforma de nombreux abus, et une sage administration lui mérita la reconnaissance publique.

Le duc d'Orléans avait conservé un souvenir haineux contre celle qui lui avait ravi la régence qu'il croyait devoir lui appartenir. Dans une discussion en présence du roi lui-même, il osa prononcer une grossière injure contre la régente; celle-ci voulut le faire arrêter et assembla le conseil privé. Le duc d'Orléans prévint le péril par la fuite et se retira près du duc d'Alençon ; il fut rejoint par Dunois, par le duc de Bourbon et par d'autres seigneurs mécontents.

Le danger était imminent pour Anne ; elle lève des troupes (1485) et envoie deux armées, l'une en Guyenne, l'autre dans le Bourbonnais ; elle-même marche avec le roi contre le duc d'Orléans, qui fit d'abord une entière soumission.

Mais l'année suivante, ce prince irrité se révolta de nouveau, et demanda un appui au duc de Bretagne et à Dunois. Anne tint de nouveau tête à l'orage, et la victoire de Saint-Aubin lui livra son ennemi (1488). Le duc d'Orléans, après avoir combattu valeureusement, fut fait prisonnier et enfermé, par ordre de sa belle-sœur, dans la grosse tour de Bourges et dans une cage de fer.

Une femme ne pardonne pas à un homme ses dédains.

Charles VIII, âgé de dix-sept ans, ayant désiré gouverner lui-même (1490), la régente, pour couronner son administration, fit épouser à ce prince Anne, héritière de Bretagne, qui apporta en dot à la France cette belle et vaste province. La régente eut, comme un grand homme d'État, la gloire de réussir dans des projets sagement conçus et exécutés avec énergie.

Anne de Bretagne fut deux fois reine de France; elle épousa les rois Charles VIII et Louis XII; sa beauté et son riche apanage la firent rechercher par le prince héréditaire d'Angleterre, par le prince de Rohan et par Maximilien d'Autriche; mais le roi de France Charles VIII satisfaisait beaucoup mieux cette jeune princesse déjà ambitieuse. Elle épousa Charles VIII (1491), et la Bretagne fut acquise à la France.

Anne avait beaucoup d'élégance, quoiqu'elle boitât légèrement; elle savait plusieurs langues et elle composait des sonnets et des ballades.

La reine-duchesse obtint la confirmation des priviléges de la Bretagne qu'elle affectionnait, elle témoigna beaucoup de tendresse au roi, quoiqu'elle connût ses nombreuses infidélités; elle aimait et honorait en lui l'homme le plus sincère et le meilleur prince de son temps.

Malgré de tels éléments de bonheur, Anne n'était pas heureuse; elle perdit successivement ses quatre enfants et la couronne par la mort de Charles VIII (1498).

Ces revers pouvaient ébranler l'âme la plus forte. Anne, redoutant à cette première heure de deuil la présence et les regards du nouveau roi qu'elle aimait encore, se retira en Bretagne, dont elle s'était réservé la souveraineté; elle fut la première reine qui porta des vêtements noirs comme plus lugubres; les veuves de rois avaient jusqu'alors porté leur deuil en blanc.

Pendant l'expédition de Charles VIII en Italie, la reine-duchesse avait exercé la Régence, quoiqu'elle ne fut alors âgée que de dix-huit ans; elle avait gouverné avec une aptitude qu'elle utilisa au profit de la Bretagne, où elle promulgua des lois importantes.

Lorsqu'il arrivait à ses dames d'honneur de déplorer la position actuelle de la reine déchue, elle leur répondait qu'elle deviendrait encore reine de France si elle le voulait.

En effet, elle ne tarda pas à remonter sur le trône de France, dont elle était descendue avec tant de dignité.

Louis XII, étant duc d'Orléans, avait été contraint par Louis XI d'épouser la troisième fille de ce monarque, qui l'avait menacé de le faire jeter dans la Loire, cousu dans un sac, s'il refusait l'honneur qu'il lui voulait faire; puis il écrivit au comte de Dammartin : « Je me suis délibéré de faire épouser ma petite Jeanne par le duc d'Orléans..., ceux qui iront au contraire ne seront jamais assurés de leur vie en mon royaume. »

De pareils procédés sont persuasifs; ils entraînèrent en effet le duc d'Orléans, qui, dès qu'il fut roi sous le titre de Louis XII, s'occupa de sa séparation conjugale.

La vertueuse Jeanne de France, aimait son mari malgré ses infidélités. Stérile et difforme, elle ne refusa pas son consentement à cette demande après une enquête qui la fit rougir plus d'une fois; la rupture de son mariage, qui d'ailleurs n'avait été consommé que par suite des menaces de Louis XI, fut prononcée par le pape Alexandre VI (Borgia) à la sollicitation du cardinal d'Amboise (1499).

Dix jours après le divorce, Louis XII se hâta de demander la main d'Anne de Bretagne qu'il aimait depuis sa jeunesse, et la belle duchesse remonta sur le trône de France au milieu des acclamations unanimes.

Quelques voix s'élevèrent pour blâmer cette union irrégulière qui permettait à Louis XII de répudier une femme vertueuse pour épouser la veuve de son frère; en effet, Louis avait oublié trop promptement que l'épouse dévouée s'était enfermée avec lui volontairement à Bourges, et que son élargissement n'avait été que le fruit des incessantes supplications de Jeanne de France auprès du roi son frère; mais Louis était roi et roi justement aimé; ces plaintes isolées furent facilement étouffées.

Anne avait alors vingt-trois ans; elle était dans l'éclat de

sa beauté ; d'une blancheur éblouissante, elle s'aidait habilement de l'art de la toilette ; l'élévation de son caractère excusait l'ambition chez cette princesse très-digne de commander, mais vindicative et opiniâtre.

Le roi étant malade à Blois (1505), en femme politique et trop prévoyante, Anne avait fait charger plusieurs bateaux de richesses, de meubles précieux et d'étoffes magnifiques qu'elle voulait envoyer en Bretagne ; le maréchal de Gié (Pierre de Rohan), fit arrêter ce convoi et retint même la reine prête à partir. Le roi se rétablit ; mais la reine ne pardonna jamais au maréchal, qu'elle persécuta pendant toute sa vie pour s'être rendu coupable d'un acte courageux et patriotique qui fut applaudi; car Anne, retirée en Bretagne, eût réalisé son projet de marier sa fille Claude au prince Charles d'Autriche, qui fut plus tard Charles-Quint ; et cet ambitieux monarque aurait possédé la Bretagne, qui resta à la France par le mariage de Claude et de François 1er.

Anne de Bretagne donna à la cour un nouvel éclat. Les femmes des seigneurs, qui jusque-là naissaient, vivaient et mouraient dans leurs châteaux forts, commencèrent alors à venir auprès des rois ; elles y attirèrent une foule de jeunes gens français et étrangers. De cette époque date une révolution notable dans les mœurs, première atteinte à l'esprit de la féodalité. La reine-duchesse s'entoura d'un grand nombre de dames et de demoiselles auxquelles elle donnait des exemples de piété et de vie laborieuse ; surveillant leur conduite avec plus de vigilance que les reines qui lui ont succédé et qui l'avaient précédée sur le trône.

Les princes étrangers et les ambassadeurs étaient reçus par Anne de Bretagne dans des cours plénières avec une splendeur et une majesté qui grandissaient la France aux yeux de l'Europe ; et si l'autorité qu'elle affectait et son immédiate participation aux affaires de l'État avaient parfois porté ombrage à la puissance royale, Louis XII la justifiait

en disant qu'il faut être indulgent pour la femme qui aime son honneur et son mari.

Comme ce roi vénéré craignait d'augmenter les charges publiques qu'il s'efforçait même de réduire, c'était la reine qui, moins parcimonieuse, répandait avec discernement les libéralités de la couronne.

Elle joignait à ses bienfaits tous les revenus de la Bretagne. Après l'expédition infructueuse du Milanais, elle alla jusqu'à Lyon au-devant de l'armée, prodigua les secours, rendit aux officiers un nouvel attirail, les priant de continuer au roi leurs fidèles et précieux services; elle parvint aussi à équiper douze vaisseaux (1501).

Les dernières années du règne d'Anne de Bretagne furent moins brillantes; elle se mêla de polémique religieuse et blessa les soldats français par l'affectation qu'elle mit à s'entourer de sa garde bretonne; puis elle fit conclure (1513) avec le pape Jules II (Julien de la Rovère) un traité désavantageux, après les victoires de la Giaradda et de Ravenne qui avaient conduit l'armée française jusqu'aux portes de Rome.

Les suites d'un accouchement mal opéré ayant mis cette princesse au tombeau (1514), Louis XII parut profondément affligé; néanmoins, pour procurer la paix à la France, il consentit à contracter une alliance avec l'Angleterre en épousant la princesse Marie, sœur du roi Henri VIII.

Marie d'Angleterre avait seize ans, un caractère gai et vif; ambitieuse, elle épousait le roi de France, âgé de cinquante-huit ans, quoique son cœur ne fût par libre; elle aimait un jeune anglais, Charles Brandon, favori de Henri VIII, qui avait dirigé l'éducation et fait la fortune de son page; aussitôt qu'il avait reconnu la sincérité des sentiments de ces deux jeunes gens, ce monarque avait nommé Charles Brandon duc de Suffolk, pour le rapprocher davantage de la maison royale.

Ce fut dans cette circonstance que Marie fut accordée au roi de France, comme gage principal du traité de paix.

La jeune reine fut éblouie de la magnificence et des qualités chevaleresques de la cour de France; mais ses yeux, voilés par les larmes, furent toujours attachés sur le duc de Suffolk qu'elle avait amené avec elle comme ambassadeur près le roi Louis XII.

Quoique gendre du roi, le jeune comte d'Angoulême, qui fut François I[er], courtisait fort la femme de son beau-père, et celle-ci paraissait trop disposée à encourager les poursuites de ce nouvel amant. Heureusement pour ce prince, qui devait succéder au trône, si Louis XII mourait sans laisser d'enfants mâles, un vieux courtisan ouvrit les yeux du jeune prince en lui représentant que la reine, d'ailleurs éprise d'un étranger, l'attirait par des caresses intéressées, qu'il risquait de se donner un roi, et qu'un hasard malencontreux pouvait le faire rester comte d'Angoulême pendant toute sa vie. Le prince reconnut facilement l'utilité de cet avis et se jeta dans des liaisons moins périlleuses. En outre, il avertit l'ambassadeur, duc de Suffolk, que ses démarches étaient très-surveillées, que toute tentative pour se rapprocher de la reine le perdrait sans retour; que s'il témoignait pour cette princesse tout le respect qu'on exigeait de lui, la famille de Louis XII, après sa mort, lui promettait ses bons offices.

Le duc de Suffolk promit et fut fidèle à sa promesse.

Marie d'Angleterre, avec deux amants avertis et surveillés, fut forcée de se contenter d'un mari âgé et infirme; car elle était observée de très-près et le jour et la nuit; il s'agissait de la couronne de France.

Cette surveillance incessante, si pénible pour ceux qui l'exerçaient comme pour celle qui en était l'objet, dura peu.

Louis XII mourut promptement (1515). En vain Marie déclara sa grossesse; madame d'Angoulême, dont la saga-

cité ne pouvait être trompée, dévoila facilement l'imposture. François Ier, n'oubliant pas la parole donnée, devenu roi, fit célébrer le mariage secret de la jeune reine avec le duc de Suffolk.

Sous ce monarque, la comtesse d'Angoulême, sa mère, partagea l'autorité royale et fut admise dans les conseils. François Ier avait en elle une confiance sans bornes; et, à son départ pour l'expédition d'Italie (1515), il confia la régence à sa mère au préjudice de la reine Claude, dont le jeune âge expliquait cette préférence en apparence injurieuse.

Cependant Claude, qui n'avait que quinze ans, aidée d'un conseil de régence, n'eût pas commis des fautes plus graves que celles dont se rendit coupable la comtesse d'Angoulême, qui compromit la fortune de la France.

Son avidité et ses dépenses causèrent la perte du Milanais. Sous Louis XII, ce pays conquis était traité avec douceur et ménagement; les garnisons étaient payées régulièrement; mais bientôt l'argent manqua; les Suisses, ne recevant plus de solde, abandonnèrent les Français, qui, trop peu nombreux, furent obligés de délaisser leur belle conquête. Le surintendant des finances, Samblançay, avait eu la faiblesse de donner à la régente quatre cent mille écus destinés à l'armée. Lorsque François Ier voulut remonter à la source de ce désordre, la régente abandonna Samblançay dans le péril, et nia avoir reçu aucune somme du malheureux ministre, qui fut pendu comme prévaricateur (1527). La comtesse d'Angoulême eut l'infamie de laisser périr l'innocent pour voiler ses désordres ou sa cupidité.

Les prétentions à une beauté qui s'effaçait et que la régente prétendait conserver au delà des limites posées par la raison et le temps, eurent des suites bien plus funestes encore.

Agée de quarante-quatre ans, elle devint éprise du jeune

duc de Bourbon ; elle lui fit donner l'épée de connétable ; le jeune prince la reçut avec reconnaissance ; mais il ne témoigna, sous d'autres rapports, que des dédains à la régente.

Après avoir épuisé, sans succès, toutes les ressources d'une femme belle et puissante qui veut plaire, la régente dédaignée voulut se venger. Les biens du duc de Bourbon furent mis sous le séquestre, il fut destitué du commandement de l'armée ; le vainqueur d'Agnadel, désespéré, abandonna son roi, trahit sa patrie, et souilla son épée et son nom par une fatale résolution que nulle cause au monde ne peut excuser. Il se mit à la tête d'une armée ennemie au service de Charles-Quint (1525).

Le duc de Bourbon combattit à Pavie contre François Ier, qui fut fait prisonnier.

Pendant cette captivité, la régente s'efforça de réparer une partie des maux qu'elle avait causés ; elle négocia un traité secret avec l'Angleterre, qu'elle détacha de Charles-Quint ; elle mit dans ses intérêts les Vénitiens et le pape Clément VII (Jules de Médicis).

Dans ces circonstances difficiles les talents de la comtesse d'Angoulême brillèrent de tout leur éclat ; mais elle eût pu prévenir les maux qu'elle s'efforçait de réparer en n'inspirant pas au meilleur capitaine de l'Europe le projet désespéré de trahir son pays.

Elle mourut (1531) à Fontainebleau, atteinte par la peste qui désolait souvent l'Europe en ces temps malheureux.

François Ier, revenu en France, habita à Paris l'hôtel des Tournelles, assemblage immense et confus de tourelles, de maisons, de mâsures environnées de hautes murailles, véritable dédale où les mystères et les intrigues étaient impénétrables. Là, comme dans ses résidences de Fontainebleau et de Chambord, il se livra à tous les désordres dont la cour de France donnait l'exemple pernicieux. Un mal affreux, importé d'Amérique en Espagne par les vaisseaux de Christophe Co-

lomb, exerçait alors en Italie d'horribles ravages, attaquant dans la génération actuelle les générations à naître. Très-adonné aux femmes, François Ier devait nécessairement être atteint; il contracta à Lodi le germe de ce mal, qui devait plus tard le conduire au tombeau; la jeune reine et un grand nombre de dames de la cour reçurent du roi ce funeste présent. Toutes connaissaient le mal dont ce prince était affligé, et cependant elles ne savaient résister à la séduction qui environnait ce monarque galant et beau, ami des arts, et qui offrait des fêtes si gracieuses aux femmes toujours éprises du luxe et de l'éclat. Leur participation à ces fêtes avait fait succéder le ton léger et frivole à la gravité trop imposante des tournois. Leur goût pour le beau se façonna au contact des artistes et des hommes de lettres que François Ier attira par ses encouragements et ses libéralités. Telle fut en France l'action de l'époque appelée *la Renaissance*.

Une cour sans femmes serait un printemps sans roses, disait François Ier. Aussi les roses fleurirent dans ses palais; mais il prépara l'œuvre de démoralisation que sut si bien achever Catherine de Médicis. Il fit sortir les femmes de leurs châteaux, où jusqu'alors elles s'étaient, au milieu des pratiques religieuses, livrées aux soins intérieurs et à l'éducation de leurs enfants; il les attira facilement à la cour par la variété des plaisirs; elles se précipitèrent dans les intrigues et dans la galanterie; et l'influence qu'elles acquirent ne leur fit pas gagner en bonheur ce qu'elles avaient perdu en vertus.

Les belles duchesses d'Etampes et de Valentinois et la comtesse de Châteaubriand furent les objets enviés des tournois et des carrousels, ainsi que d'autres favorites qui, plus modestes, conservèrent le secret de leur défaite.

Anne de Heilly sut habilement éclipser toutes ces femmes pourtant si brillantes. On l'appelait la plus belle des sa-

vantes et la plus savante des belles. François Ier lui déclara sa passion en vers; la fille d'honneur de la régente résista peu.

Un gentilhomme ruiné, Jean Desbrosses, accepta la proposition qui lui fut faite d'épouser la maîtresse du prince (1527). Le duché d'Etampes, et le gouvernement de la Bretagne furent le prix de sa complaisante facilité (1526).

Heureuse et régnante, la duchesse d'Etampes recevait les hommages universels et participait aux affaires du gouvernement. Elle avait été assez habile pour se rendre agréable au connétable de Montmorenci, à l'amiral Chabot et au chancelier Duprat qui, placés au timon des affaires, avaient besoin de la favorite comme celle-ci avait besoin de leur appui.

Dans la position qu'elle avait conquise, elle n'oublia pas sa famille ; ses frères et ses sœurs furent comblés des bienfaits du roi et alliés aux premières maisons du royaume; les savants reconnurent ses libéralités par des éloges.

La rivalité qui existait entre elle et la maîtresse du Dauphin, Diane de Poitiers, troubla seule le bonheur envié de la duchesse d'Etampes.

Toutes deux belles et toutes deux ambitieuses, elles se haïssaient. L'une soupirait après la grandeur, l'autre en jouissait. La maîtresse du Dauphin était plus âgée que celle du roi; mais la beauté et l'esprit d'intrigue l'élevait presque au niveau de celle qu'elle aspirait à remplacer ; celle-ci affectait de lui faire sentir le double avantage de son âge et de sa position ; elle régnait jeune. Leur haine mutuelle éclatait en toute occasion, et la France faillit plusieurs fois souffrir de ces dissensions de cour.

La duchesse d'Etampes aimait à répéter qu'elle était née le jour où Diane s'était mariée ; celle-ci se vengeait par des intrigues sourdes; mais ses efforts furent infructueux; François Ier était subjugué.

Lors du voyage de Charles-Quint à Paris (1540), la du-

chesse d'Etampes donna une preuve de sa profonde sagacité ; elle déclara en plein conseil que Charles-Quint, suivant son usage, manquerait à ses engagements aussitôt qu'il pourrait le faire et qu'elle était d'avis de le retenir prisonnier. Le roi était trop loyal et trop généreux pour céder à de pareilles suggestions.

Sa jalousie contre Diane de Poitiers empêcha la duchesse d'Etampes de persévérer dans ses sentiments patriotiques. On lui reproche d'avoir conspiré pour entraver le succès d'une expédition du Dauphin contre les Espagnols devant Perpignan.

Plus tard (1544), le désir de nuire encore à Diane dans la personne du Dauphin et l'espoir de s'assurer un asile auprès de l'empereur après la mort de François Ier, poussèrent la perfide duchesse à vendre à Henri VIII et à Charles-Quint ligués les secrets de l'Etat pour la promesse astucieuse que lui firent ces souverains d'élever au trône le duc d'Orléans au détriment du Dauphin, son frère.

Ainsi la jalousie poussa cette favorite à trahir son pays, qu'elle avait servi jusqu'alors, et son prince qui l'avait comblée de bienfaits.

François Ier étant mort (1547), avec lui s'évanouit la brillante position de la duchesse, qui dut cacher dans une profonde retraite ses chagrins et peut-être ses remords.



XII

L'époque de François Ier fut désignée sous le nom de Renaissance. Cette appellation est juste en ce qui touche les arts et les lettres. Sous tous les autres rapports, il n'y eut qu'un progrès lent et peu sensible, suivant la marche ordinaire des sociétés qui s'élèvent à leur apogée jusqu'au jour où elles descendent progressivement de ce sommet à la décadence entière.

Les souverains sont toujours récompensés par les artistes et les gens de lettres de la protection qu'ils leur accordent; c'est un moyen facile et profitable de tromper la postérité et l'histoire.

Toutefois, si l'on reconnaît que les fautes de François Ier et de sa mère amenèrent la défection du connétable de Bourbon, la défaite de Pavie, la captivité du roi, la perte du Milanais, l'appauvrissement des finances, l'inique supplice de Samblançay; si l'on reconnaît que la conduite de François Ier fut un exemple pernicieux pour les populations, qu'il poussa la débauche jusqu'à corrompre une mère et ses trois filles, qu'il contribua à propager un mal dont les conséquences furent et seront séculaires, il est juste aussi de lui attribuer une part de gloire dans ce beau mouvement appelé *la Renaissance*.

Pendant son séjour en Italie, il avait connu et accueilli de grands artistes, Léonard de Vinci et Primatice, qui furent heureux de recevoir en France une royale hospitalité. Il acheta de nombreux manuscrits, des vases curieux, des antiquités, des tableaux et augmenta la bibliothèque de la tour du Louvre qui, d'abord composée de dix volumes, avait été accrue de neuf cents par les soins du valet de chambre bibliothécaire, Gilles Mallet.

Le goût se forma ; et les fêtes galantes offertes aux dames de la cour et aux étrangers illustres portèrent l'empreinte d'une civilisation plus avancée.

Sous la direction royale, Chambord fut érigé par Primatice; Benvenuto Cellini fut appelé à orner Fontainebleau, ainsi que Léonard de Vinci, Basso et André del Sarto.

Période brillante des arts, où apparurent les chefs-d'œuvre d'élèves qui n'avaient pas eu de maîtres, des découvertes sans précédents et des ouvrages parfaits sans modèles.

Clémence Isaure, riche héritière du Languedoc, fondait alors à Toulouse l'Académie et les prix des Jeux Floraux qui contribuèrent à répandre le goût de la poésie.

La vulgarisation de l'imprimerie se prêtait merveilleusement au mouvement des esprits; mais en mettant davantage en rapports la France et l'Italie, ces progrès divers augmentaient le luxe excessif, qui est un fléau pour les peuples parce qu'il détruit l'aisance, source de toutes les industries.

En vain, par des lois somptuaires (1543-1549), les souverains tentèrent d'arrêter et de réprimer le mal qu'ils avaient suscité par leurs exemples; ils ne purent maîtriser le débordement. Des étoffes précieuses couvertes d'or et de pierreries composaient les habillements des personnages opulents, les ornements intérieurs des maisons et même le harnachement des chevaux.

« Les femmes se vendaient pour fournir aux exigences de leur toilette ; les simples gentilshommes se montraient aussi superbement parés que s'ils étaient ducs ou barons; les roturiers et le populaire faisaient telle dépense en leurs habits qu'ils étaient contraints de survendre leurs marchandises. »

Telle fut la Renaissance embellie jusqu'à nos jours de couleurs trop poétiques.

A cette époque le langage devint plus élégant, mais non plus chaste. On n'oserait pas aujourd'hui lire à haute voix, au sein d'une famille, les œuvres de Rabelais et de Brantôme, qui parlaient alors l'ordinaire langage de la cour et de la ville.

« . . . . . . S'il n'y eust eu que les dames de la cour qui fussent desbauchées; mais elles donnaient tel exemple aux aultres de la France, qui se façonnaient sur leurs habits, leurs grâces, leurs danses et leur vie.

» François Ier institua sa belle cour fréquentée de princesses, riches dames et damoiselles dont il ne se fit faulte ; en même temps il prodigua dons et richesses à la duchesse d'Etampes, qui ne lui tint pas fidélité, comme c'est le naturel des dames qui font profession d'amour ; et toute femme d'amour, soit petite, soit grande, aime qu'on lui donne. »

François Ier avait créé Chambord dans un lieu aride et désert, tandis que les bords de la Loire lui offraient des sites plus riants; mais il était alors épris d'une châtelaine voisine, la comtesse de Thoury. C'est dans ce château qu'il passa ses dernières années, dans une solitude morose, médisant des femmes qu'il avait trop aimées; sombre et soucieux, malgré les soins de sa sœur, la Marguerite des Marguerites, qui avait quitté son petit château de Pau pour venir le consoler.

Diane de Poitiers monta, pour ainsi dire, sur le trône avec Henri II (1574) ; elle avait toujours la même beauté, qui avait résisté aux ravages du temps ; ses formes restèrent

magnifiques jusqu'à un âge très-avancé ; elle servit de modèle à Germain Pilon et à Jean Goujon, qui ont laissé au Louvre de nombreux bas-reliefs et statues représentant la superbe Diane ou nue ou en costume mythologique de chasseresse; elle avait encore à soixante ans assez de charmes pour que Catherine de Médicis, afin de lui nuire, s'entourât, sous les yeux du roi, des plus jolis visages de France et d'Italie ; son teint était d'une fraîcheur éblouissante ; peut-être dut-elle cet éclat à l'emploi de l'eau pure sans mélange de parfums ; peut-être au masque qu'elle portait habituellement pour préserver son visage des atteintes atmosphériques ; mode qui fut adoptée rapidement par toutes les femmes ; car c'était aussi un moyen de faciliter les intrigues à la cour débauchée des derniers Valois. Cette corruption s'étendit jusqu'aux arts. Plusieurs châteaux royaux étaient ornés de peintures et de sculptures qui outrageaient la morale la plus indulgente. Anne d'Autriche, lors de son avénement à la régence, fit détruire à Fontainebleau des objets d'art en grand nombre, représentant des scènes d'une révoltante lubricité, et quoiqu'ils fussent d'une valeur considérable sous le double rapport du travail et de la matière.

Les habitants des villes imitaient les mœurs de la cour ; la seule digue opposée alors à cette dépravation excessive était la religion; mais elle n'était ni bien enseignée, ni bien comprise ; des expiations et des dons enlevaient trop facilement les remords à la conscience calmée.

Les provinces éloignées des grandes villes avaient conservé leur ignorance et des mœurs grossières ; une lettre qu'écrivait alors Marie de Bourbon-Vendôme rend compte du misérable genre de vie auquel cette princesse était soumise, elle et ses neuf enfants s'occupant, dans son château, des plus infimes détails ; tous dévorés par une maladie dégoûtante qui avait envahi la famille et les serviteurs.

Alors les dames de la cour et les châtelaines n'avaient pas les mêmes délicatesses que celles de nos jours ; les soins de propreté, la première parure des femmes, leur étaient presque inconnus. Il y avait même dans les palais de longs corridors, des parties négligées et désertes qui témoignaient de l'incurie et de la malpropreté habituelles à cette époque.

D'un autre côté, une vie rude et grossière entretenait chez les femmes la force, la santé et l'énergie, avantages précieux devenus trop rares de nos jours, où les femmes des villes sont affaiblies par une vie molle, par les jouissances du luxe ; de là les affections du système nerveux, dont n'étaient jamais atteintes leurs vigoureuses ancêtres.

Aussi vit-on les reines de France mettre au jour et élever une nombreuse postérité : la reine Berthe eut six enfants ; Gerberge, neuf ; Bertrade, cinq ; Eléonore de Guyenne, onze ; Blanche de Castille, onze ; Marguerite de Provence, onze ; Jeanne de Bourgogne, cinq ; Bonne de Luxembourg, neuf ; Jeanne de Bourbon, neuf ; Isabeau de Bavière, douze ; Charlotte de Savoie, six ; Anne de Bretagne, huit ; Claude de France, sept ; Catherine de Médicis, dix ; Marie-Thérèse, six ; Marie Leczinska, dix.

Que de réflexions fait naître cette fécondité alors commune à toutes les classes de la population !

Diane de Poitiers était issue d'une famille non moins célèbre par la noblesse de son origine que par ses déréglements. Elle épousa, âgée de treize ans (1512), le grand sénéchal Louis de Brézé, petit-fils d'Agnès Sorel et de Charles VIII.

Son père, Jean de Poitiers, sire de Saint-Vallier, ayant participé à la révolte du connétable de Bourbon, fut condamné à mort. Pour le sauver (1524), Diane donna, dit-on, ses faveurs à François Ier ; mais cette assertion doit être combattue ; lorsque François Ier accorda la grâce de Saint-Vallier, sa fille était déjà mère de deux enfants.

Le dauphin, Henri de Valois, avait remarqué la beauté de la grande sénéchale, qui comprit sans peine les vœux d'un adolescent dont, par son âge, elle aurait pu être la mère; et le petit château d'Anet, sur les bords de l'Eure, abrita les tendres amours du jeune prince et de l'éblouissante favorite.

L'éclat de la nouvelle dauphine, Catherine de Médicis, n'altéra aucunement l'attachement de Henri pour Diane, dont le crédit ne fit que s'accroître jusqu'au jour où, élevé au trône par la mort de François Ier (1547), Henri II laissa Diane de Poitiers dispensatrice absolue des grâces et des faveurs.

Elle fut créée duchesse de Valentinois et demeura au Louvre; on voit encore dans les appartements et sur les riches parois de ce magnifique quadrilatère des H et des D enlacés, et des attributs de chasse sculptés par les habiles mains de Jean Goujon pour transmettre à la postérité les amours si prolongés et la puissance de Diane. Elle aimait et cultivait les arts; elle orna et enrichit son hôtel de Paris et ses châteaux d'Anet et de Chenonceaux avec la prodigalité ordinaire aux courtisanes : Cellini, Bullant, Lescot, Delorme, Cousin et Jean Goujon eurent part à ses largesses.

Les bienfaits du roi ne la rendirent pas plus fidèle; ses liaisons avec le cardinal de Lorraine furent funestes aux protestants, dont Henri, excité par sa maîtresse, fit brûler un grand nombre.

Elle avoua même sa passion au duc de Cossé-Brissac. Le roi, instruit de cette nouvelle infidélité, exila le duc de Brissac, et conserva une maîtresse de cinquante-deux ans, qu'il eût été juste et facile d'éloigner froidement.

Diane gouvernait à son gré; elle fit disgracier l'amiral d'Annebaut et le cardinal de Tournon, zélés serviteurs du roi, qui lui avaient déplu; elle fit rompre la trêve entre la France et l'Espagne, rupture à laquelle on peut attribuer

les malheurs qui signalèrent la fin du règne de Henri II et la perte de la bataille de Saint-Quentin (1557).

Mais, au milieu de tous ces actes imprudents, la duchesse de Valentinois fut toujours assez politique pour ménager la reine régnante, Catherine de Médicis, d'ailleurs plus ambitieuse que jalouse, et qui, dissimulant habilement, se montra bienveillante pour la favorite.

Henri II ayant été blessé mortellement dans un tournoi où il combattait paré des couleurs de sa maîtresse presque sexagénaire, la reine Catherine ordonna à Diane de se retirer dans son château d'Anet (1559).

Un officier étant venu pour lui interdire l'entrée de la chambre du roi, au château des Tournelles, que la cour habitait à Paris, Diane s'écria : Le roi est-il donc mort? — Il se meurt, madame. — Eh bien! je n'ai pas encore d'autre maître.

Déchue de ses grandeurs, la duchesse de Valentinois fut abandonnée de tous, excepté du connétable de Montmorenci. La reine voulait d'abord sévir contre sa rivale; mais le duc d'Aumale, l'un des Guises, à qui Diane avait eu le talent de faire épouser sa fille, empêcha par ses représentations cet affront à la mémoire de Henri II, et Diane fut traitée comme jadis elle avait traité la duchesse d'Etampes.

Henri II avait voulu légitimer les deux filles qu'il avait eues de ses liaisons avec Diane, les duchesses de Castro et d'Aumale; mais la favorite s'y opposa. — J'ai été, dit-elle fièrement, votre maîtresse parce que je vous aimais; mais je ne veux pas qu'un acte public constate mes faiblesses.

Catherine de Médicis rappela à la cour (1562) la duchesse de Valentinois, oubliant volontiers qu'elle avait possédé si longtemps le cœur du roi, et voulant utiliser les talents de la duchesse pour l'intrigue; celle-ci, touchée de la générosité de la reine, lui témoigna sa reconnaissance en secondant ses vues machiavéliques.

La France a dû à l'Italie cette reine non moins célèbre par ses crimes que par ses talents. Petite-nièce de Léon X (Giovanni dei Medici), elle était née à Florence (1519) au sein de l'illustre famille qui gouverna la Toscane avec tant de gloire. Elle était fille du dictateur Laurent II et de Madeleine de la Tour d'Auvergne.

Quelque fut l'éclat des femmes de la cour de France, Catherine y brillait encore par sa démarche majestueuse et la beauté de ses traits.

Elle réunissait les qualités et les défauts de sa race; elle aimait les richesses comme Cosme, et les prodiguait comme Pierre; elle était généreuse pour les artistes comme Laurent, et ambitieuse comme Pierre II.

Mais, adroite politique, tant qu'elle fut Dauphine, Catherine de Médicis pensa qu'elle devait paraître étrangère aux affaires dans une cour déjà partagée par deux femmes rivales, la duchesse d'Étampes et Diane de Poitiers, avec lesquelles elle sut habilement vivre en harmonie.

Ayant un mari aussi jeune qu'elle, elle affectait de rechercher les plaisirs de son âge; elle tirait de l'arc, montait à cheval et suivait les chasses royales; par ces délassements, elle trompait l'attention générale; cependant elle voyait tout, étudiait la politique et traçait ses plans de longue main.

Cette conduite calculée fut bientôt récompensée; car le Dauphin François, étant mort empoisonné, Henri de Valois devint prince héréditaire (1536).

Catherine n'avait pas d'enfants, Henri voulut la répudier; toutefois, avant d'accomplir un acte aussi grave, il consulta le roi son père, qui, touché des complaisances assidues de sa belle-fille, défendit sa cause avec succès. Elle trouva même un appui dans la maîtresse de son mari, Diane de Poitiers, qui, flattée des bontés de la Dauphine pour elle et craignant d'autres procédés de la part d'une nouvelle

épouse, employa toute son influence à conserver les droits de Catherine ; les mêmes motifs lui avaient concilié la bienveillance de la duchesse d'Etampes, maîtresse du roi son beau-père.

Ainsi, par de muets sacrifices et par sa persévérance, Catherine avait élevé la base du pouvoir despotique qu'elle exerça si longtemps ; et cette reine rusée, qui corrompit tout, jusqu'à ses enfants, voulut introduire dans le gouvernement de la France le chancelier de l'Hospital, dont les vertus austères et la probité formaient un éclatant contraste avec la dépravation de la souveraine et de sa cour.

Tant que Henri II avait vécu, Catherine ne laissait voir en elle qu'une reine vulgaire, fermant les yeux sur les relations de son mari avec sa maîtresse plus âgée que lui de dix-neuf ans.

Catholique assez tiède, à une époque où la foi était si vivace dans tous les cœurs, Catherine n'assista aux cérémonies religieuses avec un empressement marqué que lorsqu'elle eut fait venir d'Italie les meilleurs maîtres de chapelle ; et cependant, par un prétendu zèle pour l'Église, elle devait conseiller et diriger les massacres de la Saint-Barthélemy.

La fille des Médicis aimait réellement les arts ; c'est elle qui fit bâtir le palais des Tuileries. Jusque-là les souverains, tant au vieux palais de la Cité qu'au château des Tournelles, à l'hôtel Saint-Paul et au Louvre, n'avaient possédé que des résidences incommodes, confuse agglomération de constructions diverses, de tourelles, souterrains, corridors obscurs, vastes salles souvent privées de lumière, véritables dédales où l'intrigue était ignorée, la débauche facile et le crime impuni.

Les résidences qui avaient protégé les orgies d'Isabeau de Bavière, les amours d'Agnès Sorel et qui avaient résonné du

bruit des brillantes fêtes de François Ier, ne suffisaient plus à la puissance future de Catherine de Médicis.

Elle acheta de vastes terrains aux *tuileries* et *escorcheries* Saint-Honoré, qu'elle réunit à la maison que François Ier y avait acquise sur les bords de la Seine, pour satisfaire aux désirs de sa mère, Louise de Savoie.

C'est de sa demeure au vieux Louvre que Catherine dirigeait elle-même les constructions du nouveau palais que les rois et les empereurs ont habité après elle.

L'imposture ne fait jamais défaut à la crédulité superstitieuse : Catherine abandonna bientôt les Tuileries (1564), parce que Ruggieri et d'autres astrologues, qu'elle avait amenés d'Italie, lui avaient prédit qu'elle mourrait en Saint-Germain ; or, comme le lieu où se fabriquait la tuile était situé sur la juridiction de Saint-Germain-l'Auxerrois, elle fit élever, sur le territoire de Saint-Eustache, l'hôtel de Soissons, et y rattacha une colonne observatoire qui existe encore de nos jours ; cette colonne recèle un escalier par lequel la reine montait, avec ses devins, pour consulter les astres et la sphère armillaire, et chercher dans leurs diverses positions la perspective d'un bonheur que les criminels ne trouvent jamais.

Catherine de Médicis acheva d'introduire en France le luxe italien, favorisé d'abord par François Ier. Jusqu'alors un chariot à quatre roues, attelé de bœufs et jonché de paille ou d'herbe fraîche, suivant la saison, couvert d'une toile soutenue par des cerceaux, avait suffi à transporter les souveraines et leurs dames d'honneur; toutefois le dos des bœufs était couvert de draperies blasonnées.

La reine Catherine, la première, eut un carrosse.

Le luxe, non-seulement satisfaisait ses instincts personnels, mais encore c'était pour elle un moyen de gouvernement, les fêtes et l'éclat ayant sur les Français une puissante action.

Henri II, quoiqu'il eut deviné le caractère altier et farouche de son épouse, lui confia néanmoins la régence lors de l'expédition d'Allemagne (1552). Elle s'acquitta de cette mission avec l'unanime approbation; il fallait d'abord qu'elle se rendît les esprit favorables, afin de devenir maîtresse absolue et entrer avec plus de sécurité dans la carrière de l'intrigue et du crime.

Henri II laissa Catherine veuve après vingt-six ans d'une union pendant laquelle, après neuf ans de stérilité, elle avait eu dix enfants.

Nommée régente par le roi mourant, et dépositaire de l'autorité suprême, Catherine leva le masque et développa le caractère de la plus profonde politique qui fût jamais. L'État était déchiré par les factions des Guises, des Montmorenci et des princes du sang; elle les divisa sans cesse, d'abord s'attachant aux plus forts qu'elle renversait ensuite par ses intrigues, conservant ainsi par la division ce trône si environné de charmes pour elle. C'est par ces moyens qu'elle fut trois fois régente sous François II, sous Charles IX mineur, et sous Henri III, avant son retour de Pologne.

Catherine, toute-puissante, ménagea la duchesse de Valentinois, qui n'avait cessé d'être sa rivale pendant tout le cours de son mariage.

C'était un moyen certain de conquérir les nombreux partisans que cette favorite s'était créés pendant sa longue prospérité. Elle s'environna aussi des conseils du cardinal de Lorraine, de l'évêque de Valence, Montluc, de l'archevêque de Bourges, Samblançay, et surtout de ceux de l'intègre et vertueux chancelier de l'Hospital, dont l'autorité dura trop peu pour le bonheur de son pays.

Catherine ne montra pas la même habileté à l'égard des protestants, qui attaquèrent son pouvoir en publiant des mémoires par lesquels ils exposaient que la reine-mère prenait part induement aux affaires du gouvernement; la

conjuration d'Amboise acheva de leur attirer la haine irréconciliable de cette reine altière, quoiqu'elle fût fort indifférente en matière de religion, et qu'elle affectionnât même le protestantisme. Plusieurs fois elle avait favorisé le mécontentement des protestants, lorsqu'elle les croyait nécessaires à ses projets; mais ils avaient eu l'imprudence de l'offenser en lui contestant la régence, et Catherine ne pardonnait pas.

Le nombre des conjurés qu'elle fit périr fut considérable. Catherine fit assister à leur supplice le roi, ses jeunes frères, Marie Stuart et les dames de la cour. Placée aux croisées du château d'Amboise, cette cour inhumaine vit pendre une foule de gentilshommes qui surent mourir avec courage.

Pendant le règne très-court de son fils aîné, François II (1559), la reine vit chanceler son autorité, ce prince ayant épousé la célèbre Marie Stuart, nièce des Guises, que l'amour du roi pour sa jeune épouse rendait tout-puissants.

François II meurt (1560), Charles IX lui succède; une nouvelle minorité pouvait donner lieu à une nouvelle régence; et comme le prince de Condé et le roi de Navarre, par suite de la conjuration d'Amboise, étaient enfermés et condamnés à perdre la vie, Catherine écoutant les conseils du chancelier de l'Hospital, mit pour prix à son pardon, la régence qu'elle désirait avoir à l'exclusion des princes; ceux-ci, pour sauver leur vie et leur liberté, accordèrent tout.

Cependant, rendu à la liberté, le roi de Navarre leva de nouveau l'étendard de la révolte (1562), et entraîna à sa suite tous les protestants.

La reine, inquiète, quitta Paris et se rendit à Melun; elle s'était d'ailleurs ménagé plusieurs autres retraites en faisant conférer au sire de Matignon le gouvernement de la Normandie, et en donnant au duc de Savoie une fille de France et plusieurs places dont le traité de Cateau-Cambrésis l'avait privé.

Mais ces ressources ne lui furent pas nécessaires ; car la fortune se déclara pour elle. Le roi de Navarre fut tué au siége de Rouen, et sa mort affaiblit tellement son parti, que Catherine crut devoir promettre une amnistie aux protestants, quoique le ressentiment fût dans son cœur. La bataille de Dreux, où périt le célèbre maréchal de Saint-André, acheva de ruiner les espérances des Réformés.

Pour jouir paisiblement de sa puissance, la reine-mère ne connaissait plus qu'un obstacle, c'était le duc de Guise ; il fut assassiné devant Orléans par Poltrot (1563). Catherine, en apprenant cette nouvelle, qui la laissait souveraine absolue, versa des larmes qui ne trompèrent personne. Dès lors elle put éloigner des affaires le vertueux, chancelier de l'Hospital, dont la probité la gênait ; peu scrupuleuse sur le choix des moyens, elle put faire briller ses talents pour le gouvernement ; elle continua à diviser ceux qu'elle croyait lui être peu attachés, et, en affaiblissant l'État, elle assurait sa tranquillité ; en outre, elle comblait de faveurs ses partisans, dont chaque jour elle augmentait le nombre.

Quoique âgée de quarante-trois ans, elle avait conservé une grande beauté, dont elle usait comme moyen politique.

Elle cherchait à attirer près d'elle les seigneurs de la cour par les divertissements variés qu'elle inventait. Elle leur donnait des fêtes embellies par l'essaim de ses demoiselles d'honneur, dont le nombre excédait quelquefois deux cents, et dont la beauté était un des moyens puissants dont Catherine se servait avec le plus de succès. Les appareils de guerre et de ballets l'accompagnaient dans ses expéditions. C'est ainsi qu'elle corrompit la cour et ses propres enfants, sans excepter Marguerite de Valois.

Cependant, attentive à la marche des affaires, elle travaillait beaucoup ; élevée à l'école d'Alexandre VI et des Borgia, elle méditait Machiavel ; elle correspondait sans cesse elle-

même en Italien et en Français, et s'efforçait de relever l'éclat de son diadème par la protection calculée qu'elle accordait aux artistes.

Catherine joignait à ses défauts de grandes qualités; douée d'une intrépidité rare, elle avait assisté au siége de Rouen (1562), encourageant les soldats au milieu des balles et des boulets; plus tard, elle surprit le Havre occupé par les Anglais, et fit, avec la reine Elisabeth, une négociation à la suite de laquelle cette princesse altière dut évacuer les côtes de Normandie, que les protestants lui avaient cédées pendant la guerre civile. A cette époque toute l'Europe était gouvernée par des femmes : l'Angleterre par Elisabeth; l'Écosse par Marie Stuart; le Portugal par l'Infante, fille d'Éléonore; la Navarre par la reine Jeanne; les Pays-Bas par la fille naturelle de Charles-Quint; l'Espagne par Isabelle de France, épouse de Philippe II; et la France par Catherine de Médicis.

Voulant priver le prince de Condé qu'elle n'aimait pas de la lieutenance générale du royaume qu'elle lui avait promise, la reine-mère préféra partager le gouvernement avec son fils Charles IX (1565), âgé de quatorze ans, dont elle fit déclarer la majorité par le Parlement. Alors le prince de Condé, irrité, se révolta de nouveau et faillit enlever le roi et la reine à Meaux (1566). Le connétable de Montmorenci marcha à sa rencontre; la défaite des protestants à Saint-Denis affermit l'autorité de la reine-mère, et lui fournit les moyens d'assouvir ses projets de vengeance.

En conséquence, elle résolut à Bayonne, de concert avec les envoyés du pape et la reine d'Espagne, Isabelle assistée du duc d'Albe, de tenter la destruction des protestants. Pendant ses fréquentes entrevues, elle conduisait avec elle le jeune prince de Navarre, dont elle affectionnait beaucoup l'esprit et la gentillesse. Ce prince qui devait, toute sa vie, veiller aux destinées de la France, quoique âgé alors seule-

ment de treize ans, comprit toute la portée de ces complots ; il en informa sa mère, qui avertit le prince de Condé et l'amiral Coligny. Cet enfant était Henri IV ; les massacres furent ajournés.

Sans doute Catherine pensa que l'exécution de ses projets sanguinaires serait plus facile à Paris, où on pourrait réunir le plus grand nombre de protestants ; car depuis cette époque elle ne cessa de les attirer dans cette ville par un accueil empressé ou de brillantes promesses. Cependant quelques chefs protestants, Condé et Coligny, moins crédules, alimentaient encore la guerre civile ; alors la reine se rend en personne à l'armée, avec son jeune fils, Henri, duc d'Anjou, à peine âgé de seize ans.

La journée de Saint-Denis (1567), qui vit mourir le connétable de Montmorenci, si redoutable à Catherine ; les batailles de Jarnac, où Condé fut tué, et de Montcontour (1569), où Catherine eut la satisfaction de voir son fils Henri se montrer le premier capitaine de l'Europe, écrasèrent les protestants sans abattre leurs espérances, et sans que la vue sanglante des champs de batailles fît naître à l'affreuse Catherine d'autres idées que celle d'un plus complet massacre.

Dès lors, il était bien difficile d'attirer les protestants à Paris ; il eût fallu leur inspirer une entière confiance ; la reine-mère se chargea de ce rôle difficile. Inspirée par le cardinal de Lorraine, secondée par son fils Charles IX, elle déploya les ressources de son immense talent dans l'art des séductions et des perfidies.

Elle mande près d'elle la reine de Navarre et l'amiral Coligny (1571), tous deux ont la prudence de refuser ; alors elle envoie auprès de la reine de Navarre Biron, chargé de proposer à cette princesse le mariage de son jeune fils Henri, prince de Béarn, avec Marguerite de Valois, sœur du roi de France. Après avoir hésité longtemps, ces démarches paraissant franchement cordiales aux protestants, ils cèdent

aux avis de leurs amis, et se rendent à Blois, où la reine-mère et son fils leur font un accueil empressé.

La cour se rendit à Paris pour les dispositions et les fêtes du mariage. Cependant la reine de Navarre, Jeanne d'Albert, à la vue d'une maison royale si corrompue, voulait fuir ; elle meurt empoisonnée par le parfumeur de Catherine ! En lisant l'histoire de cette reine, l'imagination est épouvantée de cette quantité de chefs illustres, de princes et de princesses tombés si à propos pour servir les desseins et la fortune de l'ambitieuse fille des Médicis.

Cet événement aurait dû éveiller la sollicitude des protestants, que mille autres indices sourds avertissaient assez ; mais la reine, en apparence de si bonne foi, disposait avec tant de calme des fêtes et des ballets ! C'est ainsi que les anciens, au son des instruments et au milieu des danses populaires, conduisaient au sacrifice la victime parée de fleurs.

Ici s'offre à la mémoire la plus sanglante page des annales françaises.

Dans la nuit du 24 août (1572), fête de saint Barthélemy, la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois donna le signal du massacre ; les portes de Paris étaient fermées et gardées.

La reine avait passé la nuit auprès de son fils pour entraîner son irrésolution. Enfin, le chef des protestants, Coligny, étant tombé sous les premiers coups des assassins, son corps, mutilé, fut jeté par les fenêtres. Rien ne fut épargné : les rues et les places étaient couvertes des cadavres mêlés de femmes, d'enfants, de vieillards et d'hommes nus, égorgés dans leur lit et précipités du haut des maisons. Le sang coulait dans les ruisseaux et rougissait les bords de la rivière.

Les gentilshommes du roi de Navarre furent tués dans le Louvre, où les assassins couraient çà et là le fer à la main. Charles IX lui-même, placé sur le balcon méridional du

Louvre, faisait feu sur les protestants qui cherchaient à passer la Seine à la nage. Le carnage dura sept jours; enfin, lorsqu'il n'y eût plus à tuer, la reine sortit de son palais pour contempler ce spectacle, l'œuvre de ses longues méditations. Elle y conduisit avec elle ses enfants, et se promena pendant plusieurs heures au milieu des cadavres sanglants et défigurés, accompagnée de ses demoiselles d'honneur.

Des ordres furent envoyés dans les provinces pour satisfaire la soif de sang de la reine Catherine. Ils furent malheureusement mis à exécution dans beaucoup de lieux de France, où périrent plus de soixante-dix mille habitants; mais l'histoire a conservé et transmis à la vénération publique les noms des gouverneurs qui rejetèrent avec horreur cette indigne mission : les sires de Tendes, de Charny, de Saint-Héran, Tanneguy le Veneur, de Gordes, de Mandelot et d'Orthès, dont le noble refus avait bien ses dangers.

Un Italien, ayant coupé la tête de Coligny, l'offrit à Catherine, qui, après l'avoir examinée attentivement, fit embaumer ce triste trophée et l'envoya à Rome au pape Grégoire XIII (Ugo Buoncompagno).

Depuis cette époque, la reine-mère mit le comble à ses forfaits par sa déparvation. Elle infecta la France de tous les vices de l'Italie; moins coupable peut-être que la reine Brunehaut, qui s'offrit à ses petits-fils parée pour l'inceste, mais non moins ambitieuse, elle favorisa les déréglements de ses fils, pour leur ôter l'énergie qu'exige l'autorité souveraine. Elle leur montrait des combats d'animaux; elle les faisait aussi assister aux supplices et aux tortures des condamnés, et leur donnait, après ces spectacles, des repas, où ses filles d'honneur, couronnées de fleurs et indécemment vêtues, servaient les jeunes princes à table.

Ce fut au milieu de ces fêtes que, repentant de ses crimes

et redoutant la colère de Dieu vengeur, Charles IX mourut à l'âge de vingt-quatre ans, au milieu d'un épanchement de sang, repoussant avec horreur sa mère, dont la vue le jetait dans des mouvements convulsifs.

Catherine perdit ce prince sans chagrin; elle préférait son second fils, le duc d'Anjou, à Charles IX, parce que celui-ci avait voulu secouer le joug de sa mère; quelques chroniques disent même que Louis XIII répétait souvent que Charles IX avait été empoisonné par ordre de Catherine. Quoiqu'il en fût, celle-ci vit avec joie se prolonger son autorité jusqu'à ce que Henri III, qui avait été élu roi de Pologne (1573), fût venu prendre les rênes du gouvernement de la France (1574). Mais ce jeune prince n'était plus le vainqueur de Jarnac et de Montcontour; il était devenu indolent, et son ambitieuse mère secondait de toutes ses forces cette disposition.

Le nouveau roi venait d'épouser Louise de Lorraine (1575), parente du duc de Guise, qui espérait avoir quelque influence auprès de la jeune reine. Catherine découvrit ce dessein et mit la division parmi les époux. Alors les protestants indignés se révoltèrent encore; la reine-mère fit arrêter leurs chefs, le roi de Navarre et les maréchaux de Montmorenci et de Cossé; mais le roi leur rendit la liberté (1576) et leur accorda des places de sûreté pour leurs coreligionnaires. Catherine se consola en faisant excommunier le roi de Navarre par Sixte-Quint (Félice Peretti) (1585).

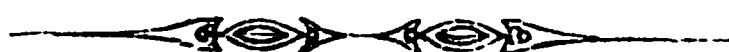
Elle fit tous ses efforts pour donner une couronne étrangère à son dernier fils, le duc d'Alençon, parce que les astrologues lui avaient prédit que ses quatre fils régneraient successivement; or elle aimait encore assez Henri III pour craindre que sa mort seule pût donner la couronne au duc d'Alençon; ce qui la détermina à envoyer au sultan Selim M. de Noailles, afin d'obtenir de lui la régence d'Alger, à laquelle on aurait joint l'île de Sardaigne pour com-

poser un royaume au dernier des fils de Catherine. Cette princesse ambitieuse voulut aussi réunir une armée navale pour soutenir ses prétentions sur la couronne du Portugal (1580) ; mais elle èchoua.

Enfin, Catherine réussit à mettre en France le plus affreux désordre, au point que la Ligue, récemment formée (1585), accrut sa puissance, et que le duc de Guise, bravant le roi, se mit à la tête de cette révolte, qui plongea la nation dans un abîme de maux auxquels Henri-le-Grand put seul mettre un terme.

Tel était le funeste présent que l'Italie avait fait à la France.

Le roi, qui, après la journée des Barricades (1588), battu par la Ligue, avait été obligé de quitter Paris, ouvrit enfin les yeux sur la cause de tant de malheurs ; il éloigna sa mère de ses conseils, et lui fit même d'amers reproches. Les remords, ou plutôt la colère qu'elle éprouva, causèrent à Catherine une fièvre violente, dont elle mourut à Blois (1589), âgée de soixante-dix ans, emportant avec elle la juste exécration des peuples.



XIII

Jusqu'à Catherine de Médicis, qui amena d'Italie les éléments d'une cour fastueuse et attrayante par les jouissances de toute espèce, les rois de France n'étaient que des seigneurs plus puissants que ceux qui relevaient de la grosse tour du Louvre. Mais les grands vassaux étaient souverains dans leurs châteaux fortifiés sur leurs terres et sur leurs serfs. Si quelques-uns exerçaient ce pouvoir avec douceur et justice un plus grand nombre pesait sur le peuple par la rigueur, le caprice et la tyrannie.

Presque tous étaient ignorants et intempérants; un grand nombre se montrait rapace; aussi les communications étaient difficiles sans une escorte; les voyageurs et les marchands, se rendant aux foires en caravanes, étaient souvent attaqués, pillés et mis à rançon par les suzerains dont les châteaux étaient situés sur leur passage. Les châtelains tenaient presque tous à conserver un droit monstrueux créé par la féodalité. Jules Sandeau cite une charte dans laquelle il est dit : « Une pièce de terre est concédée à perpétuité à Réné et à ses descendants, à condition que la fille mineure sera tenue de payer redevance au seigneur *sous honnête couverture* en cabinet secret, moyennant quoi ledit seigneur

sera tenu de la marier et doter, la délivrant de servage, elle et sa postérité. »

Dans ces redoutables castels, l'aumônier seul possédait quelques connaissances ; il savait lire et écrire, et il expliquait les saintes Écritures ; il devisait pendant les longues soirées, entretenant en la grande salle tous les habitants du château, de miracles, de légendes, des œuvres du démon et des sorciers ; le vrai savoir était réfugié dans les monastères et dans quelques grandes villes.

Autour d'un vaste foyer en hiver et sur les préaux en été, les femmes filaient ou tissaient des tapisseries.

Puis le couvrefeu sonnait, et chacun se livrait au sommeil, en attendant le retour d'une journée pareille à celle qui l'avait précédée, à moins qu'un siége, un mariage ou une chevauchée vinssent interrompre cette monotone existence.

Catherine de Médicis fit sortir de leurs retraites ces farouches seigneurs et les fières chatelaines, avides de jouir des fêtes et des séductions que cette reine trop habile offrait à la noblesse pour la corrompre et se former, ainsi qu'à ses fils, une cour plus facile à dominer.

C'est dans cette atmosphère viciée que vécurent les trois reines, belles-filles de Catherine, Marie Stuart, Elisabeth d'Autriche, et Louise de Lorraine, ainsi que la belle et spirituelle Marguerite de Valois, non moins débauchée que ses comtemporaines.

Le seizième siècle fut une des époques les plus brillantes pour les femmes françaises. L'enthousiasme pour une galanterie mystique et sérieuse était tombé ; la chevalerie, qui professait un culte respectueux et sévère pour les femmes, avait cessé d'être à la mort de Henri II ; ce n'était plus qu'une institution représentée désormais par des signes d'honneur.

Des mœurs plus faciles, l'intrigue et les rivalités affaiblirent les sentiments exaltés et poétiques en augmentant

les jouissances matérielles; les femmes descendirent spontanément d'un trône que la chevalerie avait placé pour elles dans des sphères plus élevées que leurs vœux.

Les désordres furent grands sous les derniers Valois. La jeune reine Marie Stuart, qui aimait si passionnément la France, fut la plus coupable entre toutes, et son sang versé à Fotheringay par la cruelle Elisabeth n'a pu effacer la trace de ses crimes.

Agée de six ans et déjà reine d'Écosse, Marie Stuart fut amenée en France (1548) par le comte de Brézé, qui l'enleva à la politique et aux projets de l'Angleterre, pour la faire épouser au Dauphin de France.

Ses talents et sa beauté se développèrent à la cour de Catherine de Médicis, qui, jalouse de l'ascendant conquis par cette jeune princesse, disait : « Notre petite reinette écossaise n'a qu'à sourire pour faire tourner toutes ces têtes françaises. »

Douée d'une vive, trop vive imagination, Marie savait six langues. Agée de quatorze ans, elle prononça au Louvre un discours latin dans lequel elle soutenait qu'il convient aux femmes de cultiver les lettres; ce qui prouve que dès lors cette opinion était combattue.

Son mariage fut célébré à Notre-Dame de Paris; les Écossais envoyèrent le sceptre et la couronne à l'époux de leur reine, et François II fut roi d'Écosse avant d'être roi de France.

La reine Dauphine prit le titre de reine d'Angleterre à la mort de Henri VIII, dont elle était la nièce, et à l'exclusion de la fameuse Élisabeth, fille d'Anne de Boleyn, et regardée comme illégitime.

Le règne de François II fut très-court; et à sa mort (1560) Marie Stuart qui, à quinze ans, portait les couronnes de France, d'Angleterre et d'Écosse, descendit du trône et ne conserva que des titres; car l'autorité qu'Elisabeth avait

acquise en Angleterre par ses rares talents et son habile administration, rendait presque ridicules toutes prétentions à la supplanter.

Aussi Marie, ardente pour les plaisirs, voulait rester en France; mais la politique inquiète de Catherine de Médicis, sa belle-mère, s'opposa à l'exécution de ce projet. Catherine craignait que, si son fils, Charles IX, épousait Marie dont il était épris, cette jeune reine conquît une trop grande autorité; elle résolut de l'éloigner et Elisabeth d'Autriche fut appelée à être reine de France.

Marie Stuart fut donc forcée de retourner en Ecosse. Frappée d'un triste pressentiment, elle adressa de mélancoliques adieux à cette terre hospitalière où avait été élevée son enfance et où elle laissait son cœur; elle aimait le connétable de Montmorenci.

Mais le connétable était marié; s'il eût été libre alors, recevant avec la main de Marie la couronne d'Ecosse, il eût gouverné plus sagement ce royaume; Marie ne se fût pas couverte de sang et de déshonneur, et la farouche Elisabeth d'Angleterre n'eût pas fait rouler sur le billot la belle tête de sa rivale.

Tant qu'elle avait vécu en France, la conduite de Marie avait paru exempte de reproches; le reste de sa vie et ses crimes n'appartiennent heureusement pas à notre histoire.

La vertu vint habiter le palais souillé des Valois, lorsque Elisabeth d'Autriche fut accordée à Charles IX (1570). Elevée par des parents vertueux comme elle, Elisabeth se trouva isolée au milieu d'une cour corrompue où s'agitaient tant d'intrigues et d'actes odieux.

Aimant le roi son époux, malgré ses infidélités, elle souffrit avec résignation la présence à sa cour de Marie Touchet, qui captiva l'esprit du roi jusqu'à sa mort. En effet, cette jeune fille était toute charmante et rien n'était plus vrai que l'heureuse anagramme de son nom : *ie charme tout.*

Charles IX et sa mère respectaient trop les vertus de la reine Elisabeth, pour lui laisser connaître les projets de massacre qui furent si affreusement réalisés le 24 août 1572.

En apprenant ces forfaits, Elisabeth se jeta à genoux implorant la miséricorde divine pour le meurtrier qu'elle aimait ; et lorsque Charles IX, frappé par le dieu vengeur (1574), expiait si jeune ses crimes par une effroyable maladie, la reine, en prières, s'efforçait de détourner la colère céleste.

Henri III succéda à son frère ; ce monarque était d'une inconstance devenue proverbiale ; d'abord enthousiaste d'une femme qui lui plaisait, peu après il ne la regardait plus, souvent même avant d'avoir satisfait sa passion. Il témoigna cependant un attachement plus vif et plus constant pour Marie de Gonzague, de Clèves, qu'il quitta en pleurant lors de son élection au trône de Pologne. Devenu roi de France par la mort de Charles IX, il écrivit à cette princesse qu'elle serait bientôt reine de France ; cette imprudente promesse causa, dit-on, l'empoisonnement de la jeune Marie de Gonzague.

Après de nombreuses hésitations sur son choix, Henri III finit par épouser Louise de Lorraine-Vaudemont (1575).

La reine-mère, Catherine de Médicis, préférait ce choix à tout autre, parce qu'elle espérait conserver, sous le règne de cette princesse, peu énergique, une domination qu'une reine plus adroite ou plus ambitieuse lui eût enlevée.

Henri III s'étant rendu à Reims pour y recevoir sa jeune fiancée, remarqua au milieu des personnages invités à assister au sacre, Marie d'Elbeuf, cousine de la future reine. Très-coquette, cette jeune fille chercha si habilement à captiver le cœur du roi et poussa l'intrigue si loin, que, sans le puissant génie de Catherine de Médicis, elle aurait réussi à poser sur sa tête la couronne de France ; mais la reine-

mère ne voulait voir sur le trône qu'une esclave et non une rivale.

Comme elle aimait réellement Henri III, Louise se plaignit de ses assiduités auprès de Renée de Chateauneuf, et bien davantage encore de sa passion pour ses mignons. Mais Henri n'était plus le vainqueur de Jarnac et de Montcontour, ni le prince porté par un peuple lointain au trône des Jagellons ; il était dégénéré et devenu étranger aux affaires de l'État. La cour de Catherine l'avait efféminé ; il s'occupait d'élever des petits chiens et de frivolités indignes d'un souverain ; il se couvrait les mains et le visage de pâtes préparées, portait des colliers et des pendants d'oreilles ; les femmes ne recevaient pas ses seuls ni même ses premiers hommages. Il répondit aux plaintes légitimes de la reine par une froide indifférence, que l'épouse, justement indignée, finit par partager.

Elle était parente des Guises, que le roi considérait avec raison comme ses ennemis, et dont il se délivra en les faisant assassiner. Louise les protégeait comme défenseurs de la religion catholique et chefs de la ligue opposée au protestantisme.

Mais lorsque Henri III périt frappé par le poignard d'un moine à Saint-Cloud (1589), cette catastrophe fit naître dans le cœur de Louise de Lorraine une énergie qu'elle n'avait jamais connue ; elle détesta la Ligue et les principes fallacieux qu'elle fomentait sous le voile de la religion. Convaincue que ses parents étaient les assassins du roi, elle sollicita sans relâche leur punition, et, lorsque Henri IV eut affermi son autorité, elle éleva de nouveau la voix pour venger l'époux qu'elle avait tant aimé.

La reine Louise mourut après avoir réconcilié son frère, le duc de Mercœur, dernier chef de la Ligue, avec le roi ; mais elle ne vécut pas assez pour voir transférer dans les sépultures royales de Saint-Denis le cercueil de son époux

délaissé obscurément dans une chapelle de Compiègne.

Ainsi finit dans le sang la descendance de Catherine de Médicis et des derniers Valois.

Il était temps que la nation respirât sous un bon roi; Henri IV allait apparaître pour la gloire de la France, le repos et le bonheur des peuples. Avant de retracer ses faiblesses, il importe d'étudier cette mystique conspiration connue sous le nom de *Ligue*, qui immola sans pitié deux rois de France à ses vues secrètes et à son ambition.

Sous le prétexte de servir les intérêts de la religion que, suivant les Guises, le roi de France ne protégeait pas assez contre le protestantisme naissant, la maison de Lorraine, devenue très-puissante, ambitionnait le trône de France.

Les Guises encouragèrent et excitèrent sur plusieurs points du royaume le fanatisme religieux, qui engendra des excès, des crimes et des pratiques ridicules. On institua alors les processions de flagellants, où des hommes, des femmes, des prêtres même, marchaient nus, se frappant de verges pour honorer la religion.

Dans le même temps, Catherine de Médicis, « la royne mère fit son banquet à Chenonceaulx, qui lui revenait à plus de cent mille livres. En ce beau banquet les plus belles et honnestes de la cour, à moitié nues, furent employées à faire le service. » La religion vraie était offensée alors par les exemples de ceux qui se constituaient si haut ses défenseurs.

Les monastères et les abbayes étaient souillés par les désordres que l'opulence et les jouissances du luxe y engendraient. Religieux et religieuses oubliaient qu'ils étaient les disciples d'un divin maître qui vécut chaste, sobre, pauvre, et qui n'eut pas même une maison lui appartenant.

Toutefois, il est juste de rappeler que c'est aux religieux des premiers monastères, jadis simples, savants et vertueux,

que la France dut le défrichement de ses forêts et les principes d'une civilisation qui devint si développée ; d'ailleurs leurs successeurs ont cruellement expié plus tard sur l'échafaud l'excès de leur luxe et de leurs richesses; et les imposantes ruines de leurs antiques cloîtres, qui ne sont plus que des objets de curiosité pour le voyageur, attestent assez la punition venue de Dieu et la vengeance des peuples.

Il convient d'ajouter à ces causes délétères les pernicieux exemples des cours de Naples et de Madrid où les galions rentrant aux deux Péninsules versaient incessamment les trésors arrachés au Nouveau-Monde.

Malgré cette dépravation à laquelle les Légats du pape s'efforçaient en vain de remédier, les Guises, se couvrant du masque de la religion, formèrent la *Sainte Ligue,* dont le cardinal de Lorraine était l'âme, et son frère le chef. Voyant la maison de Valois affaiblie, épuisée, près de s'éteindre, le prélat avait conçu le projet audacieux de s'élever au trône sous le nom de Charles X. Il était secondé dans ses desseins par le pape Grégoire XIII, par le roi d'Espagne et le duc de Savoie.

Le duc de Guise, frère du cardinal et habile général, était le bras de la Ligue, qui puisait beaucoup de force dans les intrigues de la duchesse de Montpensier, femme aussi belle que courageuse, et qui prit une trop grande part aux dissensions de son pays. Elle détestait Henri III, auquel elle avait cherché à plaire et qui l'avait accueillie par des railleries ; outrage impardonnable qui appelle le sang. Aussi les chroniques disent que, pour entraîner les irrésolutions du jeune moine Jacques Clément, l'assassin de Henri III, elle employa les derniers moyens de séduction dont peut disposer une princesse jeune et belle.

Catherine de Médicis, elle-même, au lieu de faciliter à ses fils la punition des rebelles, fomenta la sédition par ses

conseils et ses secours, et aiguisa ainsi les poignards dont son fils et son gendre devaient être frappés.

La Ligue se fortifia de la faiblesse aveugle de Henri III, qui ordonna (1588) néanmoins à la fougueuse duchesse de Montpensier de quitter Paris; celle-ci refusa d'obéir; non-seulement son refus demeura impuni, mais elle affecta de montrer à sa ceinture des ciseaux destinés à tonsurer Henri III, voulant montrer ainsi que ce monarque, indigne de la royauté, devait être par elle relégué dans un cloître.

La journée des Barricades, où la duchesse de Montpensier combattit valeureusement, força le roi vaincu à se retirer à Blois; mais il résolut de se venger. Il convoqua les Etats généraux, et les deux Guises, se croyant assez puissants pour y assister sans danger, furent assassinés par ordre de Henri III. Le glorieux Balafré avait été averti du péril auquel il était exposé en se fiant au roi. Charlotte de Sauves, sa maîtresse, l'avait supplié en pleurant de quitter Blois, pour le prémunir contre le coup perfide qui se tramait; mais il avait repoussé ses avis, pensant que le roi *n'oserait* : et cependant le roi osa.

Par cette vengeance, la Ligue fut affaiblie, mais non éteinte; car Charles de Lorraine, duc de Mayenne, s'en déclara le chef.

En ce nouveau péril, Henri III eut recours au bras vigoureux de son beau-frère, Henri de Béarn, qui avait échappé aux fureurs de sa belle-mère, Catherine de Médicis, et aux massacres de la Saint-Barthélemy.

Diane d'Angoulême, fille naturelle de Henri II et de Diane de Poitiers, fut chargée de traiter cette importante négociation. Par son habileté elle ménagea une entrevue au Plessis-lès-Tours entre Henri III et Henri-le-Grand.

L'intrépide Béarnais résolut de ramener d'abord Henri III à Paris, siége du gouvernement, et il établit son quartier-

général à Saint-Cloud. C'est en ce lieu que Henri III fut frappé mortellement par le moine novice Jacques Clément, et la joie féroce que montra, au succès de ce crime, la duchesse de Montpensier, suffirait pour justifier l'opinion des historiens sur le genre de récompense qu'elle avait offert au meurtrier.



XIV

Pour punir les Valois des persécutions qu'ils lui avaient fait éprouver, Henri de Béarn pouvait refuser son appui à Henri III malheureux; oubliant ses griefs, le généreux prince avait rassemblé une petite armée et assiégeait Paris, pour y rétablir le roi exilé par la Ligue (1589).

C'est pendant qu'il formait le blocus des remparts de la capitale qu'il apprit l'assassinat de Henri III. Ce monarque ne laissant pas d'enfants mâles, Henri devenait roi légitime de France, sous le nom de Henri IV; mais il lui fallait conquérir une partie de son royaume sur la Ligue, et cette tâche n'était pas au-dessus de ses forces.

Henri IV était protestant; il avait donc à vaincre le zèle fanatique des Ligueurs, une coalition armée, la répugnance alors si forte des catholiques sincères et modérés, mais ennemis de la Réforme. Il n'avait que peu d'hommes et pas d'argent; mais il avait son génie, sa grande bravoure, la protection du Dieu des armées et l'instinct public qui se soulevait pour lui; car à son approche on pressentait un libérateur au bras fort et au cœur droit.

Henri sut aussi s'entourer de sages conseillers et de généraux habiles, comme le connétable de Montmorenci, les maréchaux d'Ornano et de Lesdiguières.

Les femmes, dont il fut trop idolâtre, se montrèrent presque toutes, même les deux reines, indignes de sa tendresse; sa faiblesse pour ses maîtresses fut excessive, et toutes en abusèrent.

Le grand homme, lui-même, reconnaissait ses fautes avec franchise, et il écrivait : « Je confesse mon penchant pour les femmes; mais j'espère qu'il me sera pardonné, si on me tient compte du grand attachement que j'ai pour mes peuples. »

Henri apportait à la France le royaume de Navarre; mais ce riche apanage et son dévouement ne suffisaient pas; ses habiles conseillers et les chefs de l'armée qui le chérissaient lui représentèrent qu'il fallait abjurer le protestantisme. Henri IV accueillit ce conseil, et la joie fut unanime en France.

Dans son petit royaume de Navarre, Henri avait eu de nombreuses et fugitives liaisons qui n'eurent aucune influence sur son caractère ni sur son règne; il n'en fut pas ainsi lorsqu'il eut été attiré à la cour par les intrigues de Catherine de Médicis, qui conçut d'abord le dessein de faire épouser sa fille Marguerite à Henri pour ensuite l'envelopper dans les massacres de la Saint-Barthélemy; mais elle se contenta de le faire emprisonner, ainsi que le prince de Condé, protestant comme Henri. La mort de ces princes, aimés du peuple, aurait pu mettre en péril un trône si environné d'attraits pour la reine-mère.

Soit que Henri IV fût naturellement peu capable de rester fidèle à la foi conjugale, soit qu'il eût reconnu dès les premiers temps de son union le penchant excessif de Maguerite de Valois à la galanterie, il y avait incompatibilité entre les deux époux.

La fille de Catherine de Médicis ne pouvait être et ne fut pas une femme vulgaire. Elle était douée merveilleusement des dons de la nature : brillante par sa beauté, son esprit

et l'élégance voluptueuse de sa démarche, elle se fit remarquer aussi par son instinct précoce pour le libertinage; à douze ans elle préludait à une vie de débauche; le jeune d'Entragues, le duc de Guise, le vicomte de Turenne et le duc de Mayenne partagèrent ses premières faveurs. Les mémoires du temps racontent amplement ses désordres. Henri III, qui avait trop aimé cette sœur licencieuse, la confina à l'hôtel de Sens, ne voulant plus que ses excès fussent publics à la cour du Louvre, la plus corrompue cependant qui fut jamais.

Tallemant des Réaux dit que cette princesse, pour conserver un souvenir vivace de ses passagères affections, portait un grand vertugadin dans les poches duquel elle déposait le cœur de ses amants trépassés; car elle était soigneuse, sitôt qu'ils mouraient, de faire embaumer leur cœur. Et cependant cette sœur de Henri III, comme son frère, paraissait, à l'église et dans les nombreuses processions auxquelles elle assistait, un modèle de piété!

Charles IX disait que le jupon de sa sœur Marguerite avait été le filet dont il s'était servi pour envelopper les protestants. Ceux-ci, en effet, ne pouvant soupçonner des intentions criminelles au monarque qui appelait à sa cour le prince de Béarn, protestant, pour lui faire épouser sa sœur, tombèrent dans ce piége habilement tendu. Séduits aussi par l'annonce de fêtes brillantes et par un double gage de réconcilation, les plus illustres protestants se rendirent à Paris avec leurs familles.

Toutefois, il est vrai que Marguerite, résistant aux conseils de sa mère, sauva, pendant la nuit de la Saint-Barthélemy, la vie du roi son époux et celle du prince de Condé.

La France doit à cette énergique résistance le règne si beau et si paternel de Henri IV.

Ce prince oublia peut-être trop vite le service rendu,

lorsqu'il condamna à une si longue réclusion la femme adultère à laquelle il devait la vie. Lui-même, sous un seul rapport, mais sous le rapport de la débauche, n'avait-il pas besoin d'indulgence.

Sans doute la raison d'État excuse la sévérité du roi Henri, d'ailleurs si bon, si magnanime; car Marguerite pouvait donner à la France un roi fils d'étranger.

Ainsi fut justifié ce sage avis de la reine-mère de Navarre à son fils Henri de Béarn en lui parlant de la princesse Marguerite : « Elle est belle et bien avisée, mais élevée en la plus maudite et corrompue compagnie qui fut jamais. »

Cette mère si prévoyante, venue à Paris pour le mariage de son fils, faisait ombrage à Catherine de Médicis; elle était trop prudente et trop vertueuse ; elle fut empoisonnée.

Le roi de Navarre et le duc d'Alençon avaient juré de venger la mort de Coligni et des autres victimes de la Saint-Barthélemy. La conspiration fut découverte (1576). Marguerite rédigea en faveur de son époux un mémoire de défense qu'on admire encore; mais ce qui diminue le mérite de cet acte courageux, c'est que son amant, le capitaine de la Mole, était au nombre des conspirateurs. Il fut décapité, ainsi que le chevalier de Coconas, dont la duchesse de Nevers, Henriette de Clèves, était la maîtresse dévouée. La reine et la princesse allèrent, à la faveur de la nuit, chercher les têtes de ces deux gentilshommes et les déposèrent au monastère de Saint-Martin-des-Champs.

La reine-mère se vengea de son gendre en secondant les intrigues de sa fille avec le brave Bussy d'Amboise, et se vengea de sa fille en livrant à Henri la baronne de Sauves, la Circé de la cour, laquelle par sa coquetterie et ses habiles manœuvres, satisfaisait et trompait à la fois Henri III, le roi de Navarre et le duc de Guise (le Balafré), qui passa avec elle la dernière nuit de sa vie, à Blois.

Pendant le séjour de Henri en Béarn, où il était allé organiser des moyens de défense, Marguerite, qui était restée à la cour du Louvre, devint enceinte, et se livra à de tels désordres que Henri III, son frère, la renvoya en Béarn; elle y fut fort mal accueillie par le roi de Navarre, qui lui reprocha la naissance d'un fils illégitime. Des écrivains, amis du merveilleux, prétendent que ce fils, devenu plus tard confesseur de la marquise de Verneuil, fut un des agents de la conspiration qui immola le grand roi.

En amenant à Henri III fugitif le secours de son armée, le Béarnais servait sa propre cause; car le roi ayant été assassiné, ce prince courageux devait, par droit de naissance, succéder au trône; mais trois obstacles puissants s'opposaient à son avénement.

Henri IV, naturellement généreux et bon, éprouvait une grande répugnance à enlever d'assaut sa capitale, qu'il préférait soumettre par les négociations; et plus d'une fois il laissa introduire des vivres dans cette ville assiégée et affamée, qui comptait déjà deux cent mille habitants.

En outre la Ligue, qui avait lutté victorieusement contre Henri III catholique, avait une grande force morale contre Henri IV protestant.

Enfin, campé autour de Paris, comme Annibal à Capoue, le roi se livrait à tous les plaisirs dans les monastères de Longchamps et de Montmartre, dont il séduisit les abbesses, qui lui offraient des fêtes multipliées, lui faisant ainsi oublier les devoirs de général en chef d'une armée difficile à discipliner en présence de pareils exemples.

Pendant ces lenteurs, l'armée espagnole avançait en France, et Henri IV allait bientôt avoir à combattre deux ennemis.

Des conseillers, amis du Béarnais, l'excitaient à abjurer le protestantisme pour rendre plus facile la conquête du royaume. Henri était ébranlé; durant ces incertitudes, son

armée, mal payée, se réduisit à sept mille hommes; plusieurs chefs et beaucoup de soldats ayant, par scrupule de conscience, abandonné les drapeaux d'un prince, sans doute intrépide, mais incertain sur le choix d'une croyance religieuse; car alors la foi était vivace dans tous les cœurs.

Ce fut avec cette petite armée que le héros osa marcher au-devant de l'ennemi fort de trente mille hommes, qu'il vainquit à la journée d'Arques. Six mois après, la brillante victoire d'Ivri ruina le parti du duc de Mayenne, qui se soumit au roi vainqueur (1590).

La Ligue était abattue; mais les Espagnols alimentaient la guerre civile qui ensanglantait nos provinces.

Affligé de ces dissensions et afin d'en rapprocher le terme, Henri abjura la religion protestante et désarma ainsi les partis hostiles; alors les Parisiens ouvrirent leurs portes autant à l'intrépide soldat qu'au roi légitime.

De fougueux ligueurs et des ambitieux suscitèrent encore des difficultés au roi dont la sincérité religieuse était suspecte aux mécontents; l'attentat de Jean Châtel, qui blessa légèrement ce prince (1594), fit bannir les Jésuites dont il était l'élève.

Marguerite, fille des rois, était devenue reine de France par l'avénement de Henri IV. Le front ceint d'un double diadème, mais prisonnière au château d'Usson et souillée par la honte de sa vie, elle demanda à reparaître à la cour. Le roi, d'ailleurs épris de Gabrielle d'Estrées, ne consentit à rendre la liberté à l'épouse coupable que si elle consentait à renoncer au rang suprême. Marguerite, qui haïssait la favorite, préféra la captivité du château d'Usson à l'élévation de sa rivale.

Cette reine, très-belle encore à trente-cinq ans, qui, dès son plus jeune âge, s'était livrée à la débauche, séduisit le commandant de la forteresse imprenable où elle était enfermée. Vivement épris de la beauté de sa captive, le mar-

quis de Canillac lui déclara sa passion; Marguerite ménagea si habilement ses faveurs qu'elle devint bientôt maîtresse du fort, dont elle chassa le trop galant gouverneur.

On la laissa paisiblement dans cette position singulière qu'elle occupa vingt ans, se livrant, pour tromper ses ennuis, à tous les genres de désordres.

Plus d'une fois, des mécontentements éclatèrent dans la petite garnison, en proie à de nombreuses privations. C'est dans cette crise que Marguerite développa toute l'énergie d'un caractère viril; pour faire taire les mutins, elle fut obligée d'engager ses objets précieux, et, au milieu de cette lutte contre toutes les infortunes, cette princesse n'eut pas même la consolation de penser que le mérite de tant de privations en pourrait faire oublier le motif.

Aussitôt après la mort tragique de Gabrielle d'Estrées (1599), Marguerite, lasse de sa captivité, signa son consentement à la rupture de son mariage avec Henri IV. Clément VIII (Aldobrandini) prononça le divorce, parce que les époux étaient parents au degré prohibé; il eût fallu reconnaître cet empêchement au mariage vingt-sept ans plus tôt; mais alors Henri IV eut péri dans les massacres de 1572, et cette faute fut un bienfait pour la France.

Pendant la captivité de la reine, Gabrielle d'Estrées avait été l'objet de toute la tendresse du roi, dont elle avait eu plusieurs enfants. Cependant elle ne l'aimait pas; car, lorsque cet intrépide vainqueur de la Ligue compromettait sa vie et le sort de son armée en traversant seul les lignes ennemies, pour aller voir sa maîtresse trop aimée sous un déguisement au château de Rouvres, cette jeune fille lui témoignait ouvertement son éloignement; en effet, elle aimait alors le grand écuyer duc de Bellegarde qui, s'il n'était pas roi, avait plus de charmes aux yeux de Gabrielle, laquelle, depuis l'âge de treize ans, avait plusieurs fois renouvelé ses amants.

C'était pour cette femme, dont la beauté fut si célèbre, que Henri délaissa trop souvent son armée à laquelle il était si nécessaire, ce qui permit au duc de Parme, après sa défaite, de traverser la Seine, lorsqu'il eût été facile de rendre cette retraite impossible.

Henri se consola d'abord des rigueurs de Gabrielle avec Catherine de Verdun et Marie de Beauvilliers, les jeunes abbesses de Longchamps et de Montmartre; mais il les congédia après la reddition de Paris, où Gabrielle vint s'établir malgré l'opposition du marquis d'Estrées, son père, homme d'honneur, inquiet sur les séductions qui environnaient sa fille.

La marquise d'Estrées se montra moins scrupuleuse, et Bellegarde fit le sacrifice de sa maîtresse à son souverain.

Celui qui, dans sa principauté de Béarn, avait eu tant de liaisons avec ses sujettes, fut à peu près fidèle à la splendide beauté de Gabrielle.

Le marquis d'Estrées, pour couvrir les nombreuses intrigues de sa fille, exigea qu'elle fût mariée; Henri IV dut céder, et, à certaines conditions qui ne figurèrent pas au contrat, Gabrielle épousa le Seigneur de Liancourt.

Henri IV conduisit la favorite au siége de Saint-Quentin qui dura longtemps; et, après la prise de la ville, le marquis de Sourdis, oncle de Gabrielle, fut nommé gouverneur.

Mademoiselle d'Estrées devint enceinte. En apprenant cet événement, le roi eût témoigné une joie plus complète, s'il n'eût, avec raison, conservé des soupçons contre le duc de Bellegarde; mais son aveuglement était tel, que la favorite, comblée de nouveaux bienfaits, afficha une scandaleuse prodigalité. Au baptême de son fils César, duc de Vendôme (1594), elle portait une robe surchargée de pierreries, et un mouchoir du prix de dix-neuf cents écus. Les femmes de la cour et de la ville imitaient ce pernicieux exemple.

Après avoir conseillé à Henri IV d'abjurer le protestan-

tisme dans l'intérêt de la Couronne dont elle partageait la puissance et l'éclat, Gabrielle voulut être entourée d'hommages. Elle fit légitimer son fils, et, sans la résistance obstinée de la reine Marguerite au divorce, Henri IV, couvert de gloire, eût posé sur le front de la favorite le double diadème de France et de Navarre.

Déjà elle avait fait casser, pour cause d'impuissance, son mariage avec le marquis de Liancourt, qui avait eu quatorze enfants d'une première union.

Gabrielle affectait le faste d'une reine ; elle siégeait auprès du roi dans les conseils ; elle accompagna Henri IV à l'assemblée des États de Rouen ; ce fut dans son domaine de Montceaux que fut discuté le choix d'un surintendant des finances, affaire très-grave et qui pouvait alors être d'une si grande influence sur les destinées de la France.

Gabrielle mérita la reconnaissance de son pays en faisant nommer à ce poste le vertueux Sully, si connu par son aspérité à l'égard des maîtresses du roi et de la favorite elle-même.

Ce fut dans son hôtel que le roi fut frappé (1595) par Jean Châtel, dont la main heureusement mal assurée ne fit au héros qu'une blessure légère.

Pour répondre au désir de Gabrielle, Henri fit rebâtir le château de Saint-Germain.

Gabrielle fut nommée duchesse de Beaufort, et son père élevé au poste de grand maître de l'artillerie.

L'un des plus puissants ennemis de Henri IV, le duc de Mercœur, chef de la Ligue en Bretagne, n'avait pas encore fait sa soumission ; il voulut la négocier par l'entremise de la duchesse de Beaufort, et lui offrit, pour prix de ce service, la main de sa fille unique, la plus brillante héritière de France, pour César, duc de Vendôme. La négociation réussit, et les fiançailles du jeune prince furent célébrées par le cardinal de Joyeuse.

Tant de grandeurs et d'ambitieux projets devaient sombrer en quelques heures. Gabrielle avait beaucoup d'ennemis; et, pendant un voyage de Henri IV, la belle favorite fut empoisonnée, dit-on, chez le financier italien Zamet, et son visage devint un objet affreux de répulsion (1599).

Mais ce soupçon d'empoisonnement, si souvent répété, n'est nullement établi; un accouchement malheureux pouvait entraîner tous ces désordres physiques.



XV

Aussitôt après la mort si rapide de Gabrielle d'Estrées, la reine Marguerite ayant consenti au divorce, des négociations furent entamées par Sully pour le mariage du roi avec Marie de Médicis, fille du grand-duc de Toscane, alors âgée de vingt-six ans; Henri IV avait atteint sa quarante-septième année; mais le bonheur intérieur est la dernière considération dans les alliances souveraines formées pour des causes politiques.

Marie de Médicis, d'abord très-bien accueillie des Français, se montra peu digne de cet enthousiasme.

Elle eut le bonheur de donner le jour à un prince (1601). Il y avait cinquante-huit ans que la France n'avait vu naître un Dauphin; les manifestations de la joie publique furent éclatantes.

Car Henri IV, objet de la vénération de l'Europe, avait donné le repos et la prospérité à la France, et préparait dans son génie un projet de pacification universelle, faisant le sacrifice de ses habitudes guerrières, lui le plus intrépide soldat de son temps. Il conçut le dessein de partager l'Europe en quinze dominations bien limitées, et il était digne d'être le chef de cette vaste confédération.

Ce grand homme ne put trouver, dans sa vie inté-

rieure, cette paix qu'il donnait au monde. Son goût immodéré pour les femmes fut un prétexte offert à la reine Marie pour s'abandonner à son humeur hautaine, qu'un amour véritable qu'elle n'éprouvait pas et une conduite irréprochable auraient seuls pu faire excuser.

Le comte de Caylus accuse cette reine, d'avoir, malgré sa froideur apparente, eu des faiblesses pour Concini, dont elle procura la scandaleuse élévation, et pour Richelieu, qui, plus tard, devint l'arbitre des destinées de l'Europe.

Moins indulgente pour le roi que pour elle-même, Marie menaça plusieurs fois la vie de ses rivales. Elle se répandait surtout en invectives contre la marquise de Verneuil, la plus influente et la plus aimée des maîtresses du roi. En effet, cette favorite, lors du mariage de Henri IV à Lyon, avait signifié son opposition, sous le prétexte qu'elle n'était devenue mère qu'après une promesse de mariage.

Cette allégation était vraie.

Fille de Marie Touchet, ancienne maîtresse de Charles IX, Catherine Henriette d'Entraigues avait l'esprit fin et cultivé; elle était d'un extérieur très-séduisant; elle avait moins de beauté que Gabrielle d'Estrées, mais une coquetterie plus adroite qui faisait valoir ses moindres attraits. Elle avait une érudition alors très-rare; mais elle était méchante et vindicative.

Henriette plut facilement au roi et sut employer avec art les refus simulés, les complaisances adroites et toutes ces ruses qui captivent si vite un homme déjà avancé en âge.

Il lui fut facile d'écarter, comme légers obstacles, les passagères liaisons du roi, dont les faiblesses furent trop nombreuses pour être comptées.

Les principales entre ses maîtresses furent Françoise de Montmorenci-Fosseux et la belle comtesse de Guiche, dont les attraits retinrent Henri qui négligea pour elle un avantage que lui offrait sa victoire de Coutras (1587). L'il-

lustre vainqueur avait quitté son armée et la poursuite de l'ennemi pour aller déposer aux pieds de la belle comtesse les drapeaux pris aux Ligueurs; plus tard cette dame reconnaissante engagea ses domaines et vendit ses diamants pour armer à ses frais un corps de deux mille quatre cents Basques qu'elle envoya au roi, qui avait le plus grand besoin de ce secours.

Charlotte des Essarts, qui épousa le maréchal de Lhospital, la duchesse de Villars, sœur de Gabrielle, les comtesses de Limoux et de Moret furent aussi maîtresses de Henri.

Au milieu de ces faciles succès, on aime à admirer la noble conduite de la comtesse de Guercheville qui, poursuivie par les assiduités et les présents de Henri IV, persista dans ses refus. Le bon roi employa alors ses ordinaires arguments; il offrit à cette dame de l'épouser : « Sire, lui répondit-elle, je ne suis pas d'assez bonne maison pour être votre femme; et je ne veux pas être votre maîtresse. — Puisque vous êtes si fort dame d'honneur, vous serez celle de la reine. » En effet, nommée première dame d'honneur, madame de Guercheville fut envoyée à Marseille pour recevoir Marie de Médicis.

Ce fut cette dame qui présenta à la cour le simple abbé de Richelieu, dont la brillante étoile était alors invisible pour tous.

Henri IV avait eu la faiblesse de signer une promesse de mariage et le don de cent mille écus en faveur de Henriette d'Entraigues (1599).

Sully, voulant donner à son royal ami une leçon d'économie, fit étaler dans le cabinet et sous les yeux du roi, cette somme en or et en argent. Henri fut contraint, à ce spectacle, d'avouer que c'était payer les faveurs d'une maîtresse à un prix élevé. Quant à la promesse de mariage, le courageux Sully osa la déchirer en présence du souverain. Jamais Henriette d'Entraigues, devenue marquise de Ver-

neuil, ne pardonna à Sully cet acte courageux, et pendant toute sa vie elle persécuta ce vertueux ministre.

Heureusement Henri avait, pour le prémunir contre les suite de ses faiblesses, Sully, le chancelier de Lhospital et Duplessis-Mornay, qu'il appelait hautement ses amis et qui étaient dignes de ce titre glorieux.

La conduite arrogante et impunie de la marquise de Verneuil aigrissait l'humeur de la reine, qui appuyait ses droits légitimes de toute la violence de son caractère. Aussi, dans le cours de ces discordes intérieures, le roi voulut plusieurs fois renvoyer à Florence Marie de Médicis ; mais de sages conseils empêchèrent la réalisation de cette menace.

La folâtre amabilité de la marquise de Verneuil plaisait plus à Henri que la froide beauté de la reine. Toutefois, il y eut entre elles un rapprochement momentané ; la reine qui, malgré la répugnance du roi, voulait faire nommer dame d'atours sa confidente, Leonora Galigaï, fit demander à la marquise assistance à cet égard, lui promettant ses bonnes grâces à ce prix ; Leonora fut nommée dame d'atours, et la marquise de Verneuil reçut un appartement au Louvre.

Cette réciprocité de services ne pouvait allier d'une manière durable des éléments aussi incompatibles. Marie était reine et ne pouvait souffrir qu'une rivale l'offensât sans cesse avec impunité. Leonora s'efforçait de calmer sa maîtresse et de maintenir le roi dans un état mixte. La reine et la marquise de Verneuil devinrent enceintes à la même époque ; nouveau ressentiment d'une part; nouvelles railleries de l'autre. La reine mit au jour (1601) un prince qui fut Louis XIII ; vingt jours après, la marquise de Verneuil accoucha de Henri de Bourbon, duc de Verneuil, qui fut légitimé.

Cependant, la reine irritée parvint à prouver si clairement au roi les infidélités de la favorite, que Henri, fatigué de sa trop longue constance, et révolté d'une ingratitude qui

semblait s'accroître avec les bienfaits, ordonna à la marquise de Verneuil de se retirer à Cambrai.

Mécontente et douée du génie de l'intrigue, la marquise de Verneuil put, loin de la Cour, proclamer hautement la promesse de mariage qu'elle avait arrachée une seconde fois à la faiblesse de Henri IV (1602); elle voulait faire annuler à Rome le mariage de Marie de Médicis, et substituer son fils aux droits du Dauphin; elle s'allia, pour cette fin, avec les ennemis de la France. L'ambassadeur d'Espagne, Baltazar de Zuniga, devint le chef du complot, et seconda les vues ambitieuses de la favorite déchue; en échange, celle-ci promettait d'aider l'Espagne à rétablir en France la foi catholique minée par le protestantisme. En simulant habilement la dévotion, la marquise de Verneuil mit dans son parti le Souverain Pontife et le duc de Savoie; elle entraîna, en outre, son frère, le comte d'Auvergne, le prince de Condé, le duc de Bouillon, et le maréchal de Biron, qui paya de sa vie sa coupable participation au complot.

Excepté le malheureux Biron, à qui le roi n'avait demandé qu'un aveu en expiation de sa faute, tous les conjurés furent traités avec clémence; l'ingrate maîtresse, condamnée par le Parlement à être enfermée pendant toute sa vie dans un monastère près de Tours, eut son hôtel de Paris pour prison. Non-seulement elle obtint des lettres de grâce, mais le roi avait contracté une telle habitude de la voir que, le jour où il fut assassiné, il s'était promené avec elle dans le jardin des Tuileries.

Des historiens ont émis l'opinion que, pour des causes diverses, cette indigne favorite et la reine Marie de Médicis avaient été complices de l'assassin du roi.

Depuis longtemps, Marie désirait recevoir à Saint-Denis l'onction royale. Henri, qui cherchait à réduire les charges du peuple, avait refusé d'abord de consentir à cette solennité; mais, naturellement bon, il céda aux vœux de la reine

La cérémonie eut lieu ; ce fut pendant les fêtes célébrées en cette circonstance, que le roi fut assassiné par Ravaillac, le 14 mai 1610.

Henri allait visiter à l'arsenal le duc de Sully. Dans son carrosse, alors arrêté rue de la Ferronnerie par un embarras de voitures, étaient la reine, et à côté d'elle ou à cheval aux portières deux maréchaux de France et quatre gentilshommes de la Cour ; aucun d'eux ne sut ou ne put détourner le second coup de poignard porté par l'assassin, monté sur une des roues de la voiture.

Quelques avertissements auraient dû éveiller la sollicitude de la reine, qui n'apprécia pas l'étendue de sa perte. Henri-le-Grand, le héros de cette époque, ne fut point pleuré à la cour comme il le fut sous le toit le plus pauvre.

L'autopsie démontra que le corps de Henri IV était aussi sain que sa forte tête ; et, sans le poignard de Ravaillac, la France eût pu jouir longtemps des bienfaits d'un règne réparateur.

Deux heures après le crime, Marie de Médicis avait pris toutes les mesures nécessaires pour s'assurer la régence.

La procédure instruite sur ce crime ayant été supprimée, il est impossible d'en connaître les causes premières et les agents principaux, qui ne furent ni poursuivis, ni même recherchés. Seul, l'assassin fut tiré à quatre chevaux.

Peu avant le sacre de la reine, le roi avait dirigé une forte armée contre les Pays-Bas pour appuyer sa revendication sur les duchés de Clèves et de Juliers. L'opinion publique était partagée au sujet de cette expédition ; les uns affirmaient que le roi, violemment épris de la jeune princesse de Condé, Charlotte de Montmorenci, voulait la faire enlever à Bruxelles, où son mari jaloux, non sans raison, l'avait conduite précipitamment ; d'autres, peut-être plus clairvoyants, pensaient que cette armée était destinée à assurer le triomphe

du protestantisme et à donner la main aux réformés de l'Allemagne.

Les conjectures diverses sur les motifs du crime n'ont pu devenir des preuves, et la mort de Henri IV prévint peut-être une guerre entreprise pour conquérir une maîtresse.

Quoi qu'il en fût, le duc d'Epernon, colonel-général des Gardes Françaises, qui n'aimait pas Henri IV, fit cerner le lieu des séances du Parlement, et Marie de Médicis fut proclamée régente.

Le vertueux Sully et le duc de Villeroy, d'abord ridiculisés pour leurs habitudes et leurs antiques costumes, furent bientôt disgraciés ; les économies du roi, gardées à la Bastille, furent dissipées, et tous les avantages de son administration paternelle perdus pour la nation.

Henri, prévoyant les maux qui peseraient sur la France, lorsqu'il ne tiendrait plus les rênes de l'État, avait donné à la future régente des conseils dont la sagesse et la source auraient dû faire des lois pour Marie de Médicis ; les ministres du roi furent remplacés ; le jésuite Cotton, le nonce du Pape, l'ambassadeur d'Espagne, le duc d'Epernon et le chancelier de Sillery, devinrent les conseillers intimes de la reine. On projeta l'union de la France et de l'Espagne, la rupture des anciennes alliances, la révocation de l'Édit de Nantes, et l'anéantissement de la religion réformée ; l'état fut déchiré par les dissensions religieuses.

Dans l'intérieur du palais, Léonora Galigaï, nourrice et confidente de sa maîtresse, faisait élever à la dignité de maréchal de France son époux, Concini, marquis d'Ancre, qui n'avait jamais porté l'épée et dont le pouvoir capricieux était excessif.

Le Parlement fit des remontrances (1615) sur l'augmentation des pensions, les charges du trésor et les dépenses de la maison royale ; il ne fut pas écouté.

Enfin le jeune roi Louis XIII, fatigué de l'obscur et intolé-

rable despotisme que faisait peser sur lui le maréchal d'Ancre, fit punir l'audacieux étranger qui lui disputait le pouvoir. Ce favori de la reine-mère fut tué dans les galeries du Louvre par le capitaine des gardes (1617).

A cette nouvelle, Marie prévit la chute de son autorité; elle versa sur cette perte des larmes qu'elle devait plutôt à la mémoire de son époux et délaissa son amie, la veuve de Concini, qui, accusée d'avoir employée la magie pour séduire l'esprit de la reine, fut condamnée à être brûlée vive.

Quel châtiment eût donc mérité cette reine qui avait accablé le peuple d'impôts, avait voulu placer la France sous le joug espagnol, et dont la conduite coupable confirmait la voix publique qui l'accusait de n'avoir pas été étrangère à la mort du grand roi.

Elle fut exilée à Blois; en vain elle demanda à s'expliquer; Louis XIII, se rappelant avec amertume que sa mère avait tenté de mettre la désunion entre sa jeune épouse et lui, refusa de l'entendre.

Marie avait conservé un ami puissant; le duc d'Epernon facilita son évasion et l'aida à réunir quelques troupes qu'elle dirigea contre le roi son fils; il y eut un engagement au Pont-de-Cé, et la reine-mère succomba dans sa criminelle entreprise.

Singulière destinée des deux femmes du grand roi qui toutes deux prirent les armes contre la France; mais l'une était Française, l'autre Italienne.

Toutefois le roi rappela sa mère auprès de lui, et elle put ressaisir une partie de cette autorité dont elle était si jalouse.

Marie de Médicis avait protégé Richelieu dans ses débuts et quand elle l'avait cru utile à ses desseins; elle lui avait fait donner le chapeau de cardinal et l'avait aidé à s'élever au poste de premier ministre; mais voyant chaque jour grandir le colosse, elle eut peur de son ouvrage; elle voulut perdre l'ambitieux; celui-ci la prévint et la reine fut seule

victime dans la *journée des dupes.* Le cardinal intrigua si habilement auprès du roi, que la reine-mère, qui croyait avoir obtenu la disgrâce de Richelieu, fut disgraciée elle-même.

Elle fut détenue au château de Compiègne; (1631), mais elle put facilement s'échapper et se réfugia dans les Pays-Bas.

Marie de Médicis ne devait plus revoir son fils ni cette ville de Paris qu'elle avait embellie et ornée.

Les ambitieux, susceptibles de ressentiment, oublient facilement les services rendus. Richelieu triomphait, les biens de la reine-mère furent confisqués; elle fut obligée de congédier ses plus fidèles serviteurs; et pendant un hiver très-rude, qui fut le dernier de son existence (1642), la veuve de Henri-le-Grand, manquant de bois, dans le chétif logement qu'elle occupait à Cologne, était forcée de garder le lit.

Louis XIII, naturellement bon, n'eût pas laissé sa mère mourir dans l'exil et l'indigence sans les insinuations perfides du vindicatif cardinal, et la fin misérable de Marie de Médicis, même coupable d'avoir excité les ennemis de la France, est une tache ineffaçable pour la mémoire de Louis XIII et de ses sœurs couronnées, la duchesse régnante de Savoie et les reines d'Espagne et d'Angleterre.

Digne fille des Médicis, Marie protégeait les arts et les lettres; elle encouragea Philippe de Champagne et le poëte Malherbe; elle fit bâtir à Paris la magnifique résidence du Luxembourg, qui lui rappelait le palais Pitti de sa belle patrie; elle chargea Rubens d'exécuter les tableaux allégoriques qui ornent les galeries du Louvre. On doit aussi à la reine Marie l'aqueduc d'Arcueil et plusieurs autres ouvrages d'utilité publique. Mais elle donna l'exemple d'un luxe dangereux.

Henri IV, quoiqu'il fût d'une simplicité de goûts et d'habitudes souvent poussée à l'excès, ne put réformer le faste

également introduit par la reine et par les favorites dans tous les rangs de la population ; mais les finances de l'Etat étaient si bien administrées que les conséquences du mal parurent moins nuisibles à cette époque. D'ailleurs le roi avait créé en France la fabrication de la soie et des étoffes précieuses, et la nation cessa, dès lors, d'être tributaire des pays étrangers.

Le luxe de la table s'accrut dans la même proportion.

Le maréchal de Bassompierre, lors de la cérémonie du baptême d'un des fils du roi, fit faire un habillement de drap d'or surchargé de perles qui coûta quatorze mille écus; son épée valait cinq mille livres; son feutre couvert de perles fines avait coûté six cents écus; pour excuser ce scandale, il prétendit avoir gagné cet argent au jeu.

Le duc d'Epernon portait une épée garnie de dix-huit cents diamants.

Plusieurs femmes de cette époque brillaient par des avantages plus solides que la seule parure.

Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, a composé des contes spirituels devenus célèbres. La princesse de Clèves, Marie de Gonzague, savait plusieurs langues; Catherine de Clermont répondit en latin aux ambassadeurs de Pologne chargés d'offrir la couronne au duc d'Anjou ; les mémoires de Marguerite de Valois sont pleins de grâce et d'intérêt; l'esprit français se mêlait au sang italien chez Valentine de Milan.

Ce vaste savoir, qui avait été admiré dans Marie Stuart et dans Christine de Suède, contribua peu à leur bonne renommée et moins encore à leur bonheur.

Ces femmes fondèrent des monastères pour expier leurs fautes.

La duchesse de Longueville et sa sœur, pour édifier le couvent de la Ville-l'Évêque appelèrent dix religieuses de l'abbaye de Montmartre; elles auraient pu puiser à une



source plus pure ; car ce monastère, pendant le siége de Paris, fut un lieu de débauche ; et, lorsque la nouvelle abbesse voulut réformer cette vie déréglée, ses religieuses l'empoisonnèrent.

La marquise de Verneuil fonda les Annonciades (1621), et Anne d'Autriche édifia le Val-de-Grâce pour remercier Dieu de sa grossesse survenue après vingt-deux années de stérilité.

La prospérité dont Henri IV et Sully avaient doté la France y avait introduit les conséquences du bien-être chez une nation vive, légère et spirituelle ; ces conséquences furent le luxe des fêtes, de la table et des ajustements, les débauches bruyantes, l'habitude de contracter des dettes, fait grave toujours traité avec trop d'indulgence ; désobéissance aux lois et aux règlements ; ignorance, superstition ; folle manie des duels pour des causes futiles ; jeu excessif ; insolence envers les inférieurs ; fanfaronnades de bonnes fortunes, tort impardonnable à des hommes d'honneur qui, le plus souvent, n'ont d'autre moyen, que la discrétion et les égards, de payer la faiblesse d'une femme, lorsque cette femme n'est pas une prostituée.

Telle fut l'époque de Henri-le-Grand dont la glorieuse mémoire est encore chère au peuple. C'est en lisant les mémoires du plus illustre de tous les ministres, du sage et sévère ami de ce monarque, que la postérité peut admirer la bravoure, la générosité, la franchise de ce grand homme, dont l'existence fut incessamment agitée par des femmes si indignes de lui.

La France doit associer à ce précieux souvenir, Sully, Duplessis-Mornay et l'Hospital, qui, par leur énergique loyauté, paralysèrent l'action délétère et funeste des deux reines et de toutes les favorites qui auraient pu ternir ce règne si éclatant, sans la persévérante vigilance de ces grands citoyens.

Au commencement du dix-septième siècle, et comme pou

contrebalancer par une volonté providentielle les déplorables influences des femmes vicieuses de cette époque, apparut un apôtre de l'humanité, saint Vincent de Paul, canonisé pendant sa vie par l'universelle admiration.

Ce héros s'occupa d'abord des prisonniers, qui étaient alors abandonnés dans la plus sale misère et dans l'infamie; puis il se consacra aux malades pauvres et surtout aux enfants délaissés.

On le voyait recueillant dans ses bras des petits enfants que la misère et la honte déposaient dans les rues et sur les carrefours; puis il convoquait en assemblées les grandes et riches dames, leur montrait ce touchant spectacle en leur adressant de douces paroles; et ces femmes émues se dépoullaient de leur or, de leurs bijoux, de leurs plus belles parures entre les mains du saint, qui parvint ainsi à réaliser des prodiges d'humanité.

Voilà beaucoup de petits orphelins et voilà beaucoup d'or; alors l'apôtre, embarrassé, appelle à son aide des femmes de charité; sa voix inspirée est entendue, et la sublime institution des sœurs de Saint-Vincent de Paul est fondée. De toutes parts accourent des filles d'illustre naissance, des filles d'artisans, des veuves de tout état; toutes sont sœurs et revêtent un même costume qui sera pendant les siècles futurs l'objet de la vénération publique.

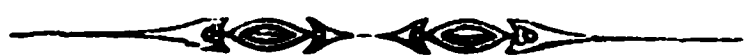
Mais ce rôle de soigner des petits enfants est trop facile et trop naturel pour des femmes prêtes à tous les sacrifices et ambitieuses des gloires célestes; ces saintes, renonçant aux joies de la maternité et aux jouissances trompeuses de l'amour-propre, vont diviser leurs efforts; les unes, dans des hôpitaux alors infects, se mêleront aux épidémies; d'autres, montant sur des vaisseaux, iront au loin affronter l'esclavage et le martyre, tandis que plusieurs, agenouillées sur les champs de bataille, prodigueront aux mourants les soins et les dernières consolations.

D'autres, à ce glorieux exemple, sous des couleurs diverses, se consacrent aussi à l'infortune, vivent et meurent saintement. Presque toutes succombent jeunes, victimes des maladies contagieuses ou de phthisie, résultat inévitable des privations, du dévouement, des souvenirs déchirants ou d'amères déceptions. Une mort enviée éclaircit rapidement cette auguste phalange, incessamment renouvelée par les miracles de la foi.

« Ces saintes filles, dit Marchangy, dont le dévouement sublime serait inexplicable sans la religion, pratiquent avec un courage que la terre ne peut donner des vertus qu'elle ne peut comprendre... dans cette veille perpétuelle où on n'entend que des plaintes, où l'on ne voit que des traits livides et des agonies, il faut qu'au milieu des extases de la prière, elles aient vu bien avant dans le ciel. »

Honneur à l'illustre apôtre qui a créé cette céleste association; honneur à cette croyance, vieille de dix-neuf siècles, qui inspire de tels sacrifices et un si grand courage.

En ce temps-là Dieu fit de grands dons à la France : Henri IV, Sully et saint Vincent-de-Paul.



XVI

Le caractère d'Anne d'Autriche, fille du roi d'Espagne, Philippe III, ne sympathisait pas avec la froideur innée chez Louis XIII. Aussi, dès les premiers temps de son mariage (1615), le roi défendit qu'aucun homme, hors sa présence, entrât dans l'appartement de la reine; ce n'était que différer, en l'aggravant, le danger que redoutait le monarque soupçonneux. On reprochait à Louis un excès de chasteté, défaut très-rare chez les princes français; mais il n'appartenait pas à la reine de ridiculiser son époux; elle n'avait que seize ans, et son jeune âge excuse ce tort que partagèrent les femmes de la cour et les demoiselles d'honneur, qui cessaient leurs causeries légères aussitôt que le roi paraissait, se composant alors un visage sévère.

Anne avait beaucoup d'attraits, auxquels son beau-frère Gaston, duc d'Orléans, ne fut pas insensible. Elle était coquette; et Richelieu signala avec habileté au roi les assiduités du maréchal de Montmorenci et du duc de Buckingham, afin de tenir les époux dans une séparation continuelle dont il espérait profiter, étant épris de sa souveraine.

Louis XIII accusa la reine en plein conseil de manquer à ses devoirs. Les mémoires contemporains reprochèrent à cette princesse d'avoir, étant privée de toutes relations avec

son époux, créé la mode des cerceaux qui, placés sous les vêtements des femmes, dissimulaient leur état.

La captivité de l'Homme au Masque de Fer corrobora les soupçons d'ailleurs justifiés par l'attachement que la reine témoigna trop ouvertement au jeune duc de Buckingham, ambassadeur d'Angleterre, brillant et généreux jusqu'à la prodigalité, et qui ne s'efforça même pas de cacher ses sentiments sous un voile politique, quoiqu'il fût venu en France pour épouser, au nom du roi son maître, la fille de Henri-le-Grand, sœur de Louis XIII.

Le cardinal de Richelieu avait osé élever ses vœux jusqu'à la reine; il fut par elle repoussé et raillé; elle le fit même danser dans ses appartements particuliers; le cardinal se vengea en éclairant le monarque sur les infidélités de la reine et sur les relations secrètes et hostiles à la France qu'elle entretenait avec l'Espagne. Celle-ci s'unit contre le prélat avec la reine-mère, Marie de Médicis. Richelieu, plus habile, triompha; d'ailleurs il tenait les fils d'une conspiration ayant pour but de l'enfermer ou de le tuer , de démembrer la France et d'assurer le trône à Gaston, le roi mort ou relégué dans un monastère.

Richelieu dénonça publiquement ces manœuvres criminelles. Deux confidentes de la reine furent exilées; et le malheureux Henri de Talleyrand, prince de Chalais, abandonné par le duc d'Orléans au moment du péril, paya de sa tête son imprudente participation au complot.

Cette sollicitude de Richelieu contre les Anglais et les Espagnols était juste et nationale; elle valut au cardinal la haine de la souveraine.

Voici ce qu'était Richelieu, dont Anne d'Autriche eut l'imprudence de se faire un ennemi.

Cet homme, qui usurpa sous un roi faible une si grande puissance, n'avait de religieux que l'habit; sous ce rapport, au moins, il n'était pas hypocrite. Chez lui la raison d'État

dominait la foi, l'humanité, le respect de soi-même et la morale ; il était sans vertus et sans mœurs; mais il travailla pour la gloire et la grandeur de la France.

Homme politique, il employa tous les moyens pour miner le vieux système féodal, pour amoindrir les grands vassaux au profit de la royauté et affaiblir la maison d'Autriche, qui étreignait la France de toutes parts.

Homme du monde, il séduisit à son caprice les femmes de la cour, qui craignirent de décliner ce dangereux honneur; une seule osa repousser ses galanteries; elle osa même, une fois, le ridiculiser en présence de témoins cachés; cette femme était reine et belle; elle fut cruellement punie, traversée dans tous ses desseins et dénoncée comme épouse infidèle.

En même temps la grosse artillerie de ce prélat guerrier parcourait la France détruisant les donjons des anciens châtelains, qui, perdant leur noble indépendance, acceptèrent des charges de cour et vinrent bâtir à Paris de somptueux hôtels qui remplacèrent bien mal désormais leurs fortes et antiques demeures.

« En abandonnant, dit Marchangy, leurs manoirs héréditaires, les seigneurs abandonnèrent à la fois les souvenirs paternels, les tombes de leurs ancêtres, les hameaux où l'on priait pour eux. Au lieu de ces habitudes simples et patriarcales, au lieu des sincères hommages et des bénédictions du pauvre, ils vinrent à la cour essuyer les hauteurs d'un favori ou les sarcasmes d'une concubine; par degrés, ils contractèrent dans le commerce des capitales et des cours l'esprit d'intrigue, l'égoïsme, le bel air, l'art des impertinences, la grâce du scandale et le bon ton des dettes.

« Leurs revenus ne pouvant suffire à la magnificence de leurs vêtements, de leurs équipages, de leurs goûts, ils vendirent leurs patrimoines aux financiers et aux marchands. Plus d'un manoir, conquis jadis par vingt combats, fut

perdu d'un coup de dé ; plus d'un fief qui, autrefois, avait été le siége d'une suzeraineté, fut démembré par lambeaux pour subvenir aux dépenses d'une petite maison et aux friponneries d'un intendant. »

Dans cette lutte inégale contre Richelieu tout-puissant, Anne d'Autriche aurait succombé si la mort ne l'eût délivrée de ce glorieux tyran.

La reine, qui avait méconnu ce vaste génie, laissa tomber l'autorité entre les mains indignes du cardinal Mazarin, qu'elle aimait, et qui ruina l'œuvre de son habile prédécesseur.

Cette reine avait conçu pour Louis XIII un éloignement facile à comprendre, quand on étudie le caractère de ce prince si timide auprès des femmes et devenu si faible. Louis XIII, qui avait jadis combattu très-vaillamment en Italie et au siége de la Rochelle, avait fini par perdre tout ressort et toute énergie; il n'avait avec les femmes, même avec *ses amies*, que des conversations métaphysiques et profondément fastidieuses. On se rappelle que ce prince voulut employer des pinces à dragées pour retirer du sein de mademoiselle de Hautefort un billet adressé à la reine, et que la demoiselle d'honneur avait enseveli dans cette retraite inaccessible pour Louis XIII.

Ce n'est qu'après vingt années d'une stérilité, au moins traditionnelle, que la reine Anne mit au monde Louis XIV (1638).

Cette naissance fut entourée de mystère. On dit que mademoiselle de Lafayette, dont Louis XIII aimait la douce société et le langage spirituel, cédant aux supplications de la reine, aurait, soit pour pallier une grossesse illégitime, soit dans le but patriotique d'assurer la succession régulière au trône, ménagé un rapprochement momentané entre les époux, en prêchant au faible Louis XIII le pardon des injures, les devoirs qu'imposent la religion catholique et la raison d'État.

Mais les contemporains n'oublièrent pas que la reine avait conspiré pour détrôner le roi et faire déclarer nul son mariage avec un monarque impuissant; puis, que Gaston devait épouser la reine, sa belle-sœur et sa maîtresse.

Aussi Louis XIII, à son lit de mort, après avoir écouté la justification de la reine par Chavigny, répondit à ce ministre : « Dans l'état où je suis je dois lui pardonner; mais je ne puis la croire. »

Ici se place un épisode très-dramatique dont le mystère n'est pas encore éclairé de nos jours.

Un jeune homme, dont les traits étaient sans cesse cachés aux regards scrutateurs par un masque de velours, fut conduit prisonnier d'abord au château de Pignerol, puis à l'île Sainte-Marguerite et enfin transféré à la Bastille de Paris, où il mourut sous le nom supposé de *Marchiali*. Son visage fut tailladé et rendu méconnaissable. Le gouverneur de la Bastille avait ordre de le tuer s'il se faisait connaître; les ministres venaient le visiter, lui parlaient debout et la tête découverte, le qualifiant de prince. Ses vêtements et son linge furent brûlés après sa mort, les murs de sa cellule sondés, son argenterie brisée et fondue.

L'opinion publique fut égarée au sujet ce personnage, qu'on disait être le duc de Beaufort, ou le comte de Vermandois, ou le surintendant Fouquet, ou le duc de Montmouth. Mais les précautions minutieuses prises pour cacher l'état et le nom du prisonnier contribuèrent beaucoup à laisser croire que la sécurité de l'État, ou au moins celle de Louis XIV, pouvait dépendre de la révélation de ce secret important.

Tous furent convaincus que c'était par égard pour la mémoire de sa mère et pour la paisible conservation de sa couronne que Louis XIV, qui n'était pas cruel, avait ainsi traité son frère, né avant lui pendant les vingt-deux années de la stérilité supposée d'Anne d'Autriche, dont la conduite,

d'ailleurs, expliquait suffisamment ce profond mystère et un crime conseillé par une politique sans pitié.

Sans doute Louis XIII manquait d'énergie; mais il eût été trop crédule s'il eût fermé l'oreille aux insinuations des courtisans indiscrets ou vindicatifs. Conservant jusqu'à la fin contre Anne d'Autriche les sentiments d'inimitié et d'aversion qu'il lui avait témoignés pendant toute sa vie, il ne lui conféra la régence qu'à regret en limitant ses pouvoirs dans les bornes les plus étroites. Mais la reine, aussitôt que le roi, qu'elle ne pleura pas, eut fermé les yeux, convoqua le Parlement et se fit déclarer régente sans restriction (1642).

Son premier acte fut de rappeler de l'exil madame de Chrevreuse; c'était un affront à la mémoire de Louis XIII, qui avait exilé les deux confidentes de la reine, mesdames de Chevreuse et de Fargis.

Bientôt elle fréquenta les théâtres, cachée derrière une de ses dames d'honneur. Ce fut pour plaire à son goût passionné pour les spectacles que Mazarin fit venir une troupe italienne à Paris.

Elle quitta le Louvre, qui lui semblait froid et sévère, et vint s'établir avec ses deux fils (1643) au Palais-Cardinal, que Richelieu avait légué à son souverain. Voulant entourer le trône d'un prestige plus éblouissant, elle régla toutes les cérémonies de la cour, à laquelle elle imposa l'étiquette la plus minutieuse. Ce cérémonial, qui augmentait les charges des peuples, et que son fils Louis XIV exagéra encore plus tard, suscita beaucoup de mécontents contre Anne d'Autriche.

Sous cette régence, la France, livrée à une reine espagnole et à un cardinal italien, fut en proie à l'anarchie. Mazarin avait succédé à Richelieu; celui-ci avait le caractère du lion, le prélat italien celui du renard.

Mazarin conquit sur l'esprit d'Anne d'Autriche une im-

morale influence. Richelieu avait laissé beaucoup d'ennemis dans la noblesse de France ; Mazarin recueillit cet héritage. De lourdes charges ayant été imposées au peuple, le Parlement fit des remontrances, déclarant qu'il n'enregistrerait plus les édits créant de nouveaux impôts (1648).

Mazarin, blessé dans ses conceptions cupides, fait arrêter les deux conseillers au Parlement les plus opposants et en envoie d'autres en exil. Le peuple s'émeut, prend les armes et élève des barricades.

La régente envoie des troupes en force insuffisante et qui sont obligées de se replier.

Le Coadjuteur de Paris, devenu plus tard le fameux cardinal de Retz, se rend auprès de la régente, lui expose les griefs du peuple et s'efforce de la calmer. « C'est se rendre coupable de rébellion, que de vouloir l'expliquer et la défendre, » dit-elle. Au moment du danger il y avait au moins du courage dans cette réponse pleine d'orgueil castillan.

Le Coadjuteur, heureux de faire mouvoir une grande population et de traiter avec les têtes couronnées, fut chargé de déclarer au peuple que, s'il déposait les armes, les conseillers emprisonnés seraient rendus à la liberté.

Peu confiant dans cette promesse le peuple s'irrita davantage ; le maréchal de la Meilleraie, commandant les troupes du roi, dirigea plusieurs charges de cavalerie, qui furent repoussées.

Enfin, la reine fut contrainte de céder à une impérieuse nécessité ; les conseillers furent remis en liberté et portés en triomphe par les Frondeurs victorieux.

Plusieurs princes et seigneurs se rangèrent du parti du Parlement ; le prince de Conti, les ducs de Longueville, de Beaufort et d'Elbœuf, et le maréchal la Mothe-Houdancourt formaient une opposition si puissante que la reine, ne se croyant plus en sûreté dans son palais, se retira avec le roi mineur à Saint-Germain-en-Laye, où elle réunit son armée,

décidée à opérer le blocus de Paris. Seule des dames de la cour, la duchesse de Longueville refusa de partir. Idole des Parisiens, la *belle aux yeux de turquoise* se retira à l'hôtel-de-ville, où elle voulut faire ses couches. Puis elle se mit à la tête de la Fronde.

Alors le Parlement condamna le cardinal Mazarin à l'exil, et le mit hors la loi; il fut forcé de fuir.

L'armée royale marcha sur Paris.

Mazarin agissait de loin; il fit arrêter le prince de Condé, le duc de Longueville et le prince de Conti.

La guerre civile désola le royaume; la Guyenne subit des pertes énormes. Turenne et la duchesse de Longueville s'emparèrent de Stenay.

Exilé, le cardinal Mazarin avait conservé sur l'esprit de la reine une trop grande influence; il dirigeait de loin les affaires publiques, et des courriers s'échangeaient incessamment entre eux.

Enfin, il rentra en France, quoique sa tête fût mise à prix; il était protégé par une petite armée levée à ses frais et commandée par le maréchal d'Hocquincourt.

La guerre civile étendait ses fléaux; l'armée du prince de Condé occupait les environs de Paris, faisant face à l'armée royale commandée par Turenne; les campagnes étaient désolées par les maraudeurs des deux partis; le meurtre, l'incendie et le pillage étaient encouragés par l'impunité. Les villageois de la Brie conservent encore le souvenir transmis des maux affreux dont les accabla l'armée du duc de Lorraine venue au secours des Frondeurs.

Ainsi un Français, le prince de Condé, non pour satisfaire son ambition, mais seulement des caprices politiques et des ressentiments personnels, appela les bandes de l'Espagne et du duc de Lorraine au cœur de son pays, qui fut dévasté.

Un combat acharné eut lieu dans le faubourg Saint-Antoine à Paris (1652). Mademoiselle, fille du duc d'Orléans,

qui intriguait ardemment pour le prince de Condé, fit tirer le canon de la Bastille contre l'armée royale; le cardinal Mazarin s'écria : « Voilà des boulets qui ont tué son mari. » En effet, Mademoiselle aspirait à épouser son souverain.

Le prince de Condé fut, pendant quelques temps, maître de Paris.

Étrange anomalie que présente cette funeste époque; des femmes et des cardinaux dirigent des armées et prennent part aux guerres civiles.

Enfin, après tant de désordres, de malheurs et de crimes, le roi et sa mère rentrèrent à Paris (1652) au milieu de quarante mille indigents, formant alors une partie importante de la population de cette malheureuse cité.

Peu après, le cardinal Mazarin ressaisit le pouvoir, le conserva longtemps encore, et mourut dans son lit, au milieu des courtisans (1661), aussi paisiblement qu'eussent pu le faire ou Sully ou Colbert.

Alors, seulement alors, Louis XIV commença à gouverner, et l'autorité d'Anne d'Autriche s'éteignit avec celui qu'elle avait trop associé à ses destinées.

Elle avait réussi, malgré les intrigues de Mazarin, à faire éloigner de la cour Hortense Mancini, nièce de ce prélat, qui espérait la faire épouser au roi, dont elle était ardemment aimée. Anne d'Autriche dit alors à l'ambiteux cardinal avec son énergie accoutumée : « Si le roi faisait un tel mariage, je m'unirais à la France contre mon fils et contre vous. » Aussi cette reine voulut-elle clore glorieusement son règne en négociant l'aillance de son fils avec sa nièce, l'infante Marie-Thérèse.

La France était fatiguée de la guerre si longue avec l'Espagne; la jeune princesse apportait le rameau d'olivier et les bases du traité des Pyrénées (1660).

Le rôle d'Anne d'Autriche était fini; son esprit, naguère si inquiet, allait se reposer dans des pensées religieuses, et

la perspective d'un autre avenir. Néanmoins, elle continua à donner des avis au roi son fils; elle s'efforça surtout de calmer ses passions et de consoler la jeune reine, si affligée des continuelles infidélités de Louis XIV.

La triste et languissante fin de cette reine si altière lui laissa voir tout le néant des grandeurs humaines, jadis l'objet de ses ambitieuses et incessantes aspirations; car tandis qu'elle expirait dans une lente agonie (1666), la cour ne put interrompre ses plaisirs; et Louis XIV célébrait bruyamment au Palais-Royal le mariage de mademoiselle d'Artigny, l'amie de mademoiselle de la Vallière, et y dansait dans un ballet composé par Benserade.

Fille, femme, mère et sœur de rois, Anne avait toute la dignité qui convient à ce rang élevé; elle encouragea les lettres et les arts; mais elle fit beaucoup de mal en désirant le bien. Fière et polie, elle devait être citée comme un modèle de la plus exquise galanterie; mais son attachement aveugle pour Mazarin, ses intrigues politiques, son dédain affecté pour le monarque qu'elle avait consenti à épouser, sa conspiration avec l'Espagne, la guerre civile que ses fautes avaient allumée en France et le drame du Masque de Fer, ne permettent pas à la postérité de ratifier le jugement de Louis XIV, qui aimait à répéter que sa mère devait être comptée parmi les plus grands rois.



XVII

Anne d'Autriche ne témoigna pas assez de reconnaissance à mademoiselle de La Fayette, qui fut un modèle de vertu peut-être unique dans l'histoire.

Désintéressée et sensible à l'affection que lui témoignait Louis XIII, cette amie pure désirait seulement le voir heureux dans sa famille, plus puissant au dedans et plus respecté au dehors.

Elle eut une grande influence sur les destinées de la France et sur la transmission pacifique de la couronne, en opérant un rapprochement difficile entre Louis XIII et la reine; nulle autre qu'elle n'aurait pu obtenir un résultat si considérable; et, s'il est vrai qu'elle ait possédé le secret de la mystérieuse existence de l'homme au masque de fer, sa discrétion magnanime ne peut être comparée qu'à l'ingratitude d'Anne d'Autriche.

Mademoiselle de La Fayette excita Louis XIII à secouer le joug de Richelieu, afin qu'il régnât par lui-même; le prélat vindicatif suscita à cette femme généreuse d'incessantes tracasseries; mademoiselle de La Fayette, fatiguée, résolut de se retirer au couvent de la Visitation (1638).

Le roi allait la voir et lui écrivait souvent; quoiqu'elle eût renoncé au monde, elle donnait encore à Louis XIII des

conseils sur le gouvernement. Cette intimité, même dans la retraite, inquiéta Richelieu, qui craignit de voir amoindrir son autorité sous un roi devenu plus habile ; il supprima ou altéra les lettres échangées entre le roi et son amie, et finit par rompre une liaison qui lui portait ombrage.

Elle fut remplacée par mademoiselle de Hautefort, petite-fille d'une dame d'honneur de la reine-mère, dont la charge donnait au roi le moyen de voir chaque jour cette demoiselle, qui témoigna habilement tant d'égards à la reine, qu'elle sut conquérir sa confiance et ses bonnes grâces.

Mademoiselle de Hautefort voulut lutter aussi contre le cardinal de Richelieu, qui l'exila de la cour ; il la rappela ensuite et lui offrit le titre de duchesse ; mais celle-ci, qui détestait le cardinal, rejeta ses offres.

Indigne d'une amitié qu'elle aurait dû mieux apprécier, la reine accueillit fort mal les conseils que mademoiselle de Hautefort lui donna sur son attachement pour Mazarin et la puissance qu'elle lui laissait usurper. Cette amie sincère fut éloignée par la reine, qui ne lui pardonna pas.

Mais elle fut récompensée de sa conduite noble et généreuse par le maréchal de Schomberg, qui fut heureux d'épouser une femme si belle et si vertueuse (1646).

Dix ans plus tard, Louis XIV la pria d'accepter le titre de dame d'honneur de la reine « afin de rendre à la cour la dignité et la grandeur qu'on commençait à n'y plus voir. »

A l'exemple d'Anne d'Autriche, les femmes de cette époque prirent une part active aux mouvements politiques. La duchesse de Chevreuse, confidente de la reine, avait un grand ascendant sur son esprit. Amie dévouée, elle souffrit les persécutions et l'exil jusqu'à la mort de Louis XIII, qui ne pouvait supporter cette intimité avec la souveraine.

Quoique douée d'un esprit vif et d'une beauté rare, avantages qui auraient dû, avec sa naissance illustre, suffire à ses désirs, la duchesse de Chevreuse avait soif d'in-

trigues et d'agitation politique; elle s'efforça de faire manquer le mariage projeté entre le duc d'Orléans, Gaston, et mademoiselle de Montpensier, la plus belle et la plus riche héritière de France; elle fit observer à la reine qu'il lui serait pénible de voir le prince son beau-frère avoir des enfants, tandis qu'elle, la reine, n'en avait pas pour succéder au trône; et elle lui fit entrevoir que si Louis XIII mourait prochainement, elle pourrait épouser Gaston en empêchant actuellement son mariage.

Madame de Chevreuse s'était jetée dans le parti du duc de Beaufort espérant renverser Mazarin; revenue de l'exil, aussitôt qu'elle découvrit la fortune naissante de Colbert, elle rechercha son alliance, et maria son petit-fils descendant des maisons de Rohan et de Lorraine à la fille d'un homme jusqu'alors obscur qu'elle aurait dédaigné quelques années auparavant.

Anne de Bourbon, duchesse de Longueville, sœur des princes de Condé et de Conti, belle et d'un caractère impétueux, détestait Mazarin; elle avait conquis à sa cause le maréchal d'Albret, Turenne, Coligny, et le duc de Lorraine qui se jeta dans la guerre civile (1652). Elle s'allia au cardinal de Retz pour exciter à la révolte les ducs de Bouillon et de Longueville; puis cette reine de la mode, cette belle aventurière, se fit Carmélite.

La jeune princesse de Condé appelait les Espagnols à seconder cette conspiration, pendant que mademoiselle de Montpensier, fille du duc d'Orléans, fière et romanesque, combattait pour arrêter l'armée royale.

C'en était fait de la monarchie, si le Parlement de Paris, malgré ses remontrances dédaignées et son mécontentement, n'eut pas secondé la reine de toute sa popularité et blâmé publiquement les princes de fomenter la guerre civile.

Toutes les dames de la cour se réunissaient pour lire des

libelles publiés sur les actes des princes et sur ceux de Mazarin ; elles discutaient les affaires publiques tout en se livrant aux divertissements les plus légers; elles se montraient à la fois frivoles, dévotes, politiques et licencieuses.

Leurs séductions déjouaient la ruse de Mazarin, qui se plaignait en ces termes : « Elles veulent tout voir et tout savoir, et trois entre elles, les duchesses de Longueville et de Bouillon et la princesse de Condé, mettent en France plus de confusion qu'il n'y en eut jamais dans Babel. »

Après la Fronde, la France se pacifia; mais quelques places importantes étaient entre les mains des factieux. Charlevoy commandait à Brisach; la maréchale de Guébriant résolut de s'emparer de cette forteresse; elle savait que les femmes avaient un grand ascendant sur Charlevoy, homme d'honneur et intrépide soldat. La maréchale se fit accompagner par une jeune fille d'un extérieur séduisant, et elle tenta de négocier avec Charlevoy la reddition de la place; celui-ci rejeta avec mépris les offres d'argent; mais il ne put résister aux agaceries de la jeune fille, qui lui indiqua un rendez-vous hors de la ville. Le malheureux officier, à peine arrivé au lieu désigné, fut fait prisonnier.

Les femmes n'usaient pas seulement de leur influence pour servir des conspirations, mais aussi pour convertir les protestants, connus alors sous le nom de Huguenots; madame de Sévigné raconte qu'une dame de la cour, ayant admis dans son lit le comte de Fiesque, lui dit : « Vous n'êtes pas assez dévôt à la Vierge; cela me fait une peine étrange. » Quel rapport pouvait-il y avoir entre la Vierge Marie et les légères amours de la cour?

Loin de se laisser séduire par de pareils exemples, Louis XIII avait pour le contact des femmes une répugnance invincible; près d'elles il était d'une continence connue; il n'eut que des amies et point de maîtresses; il fuyait surtout la présence de la reine, qu'il considérait

comme infidèle épouse et comme ennemie de la France; ce ne fut que pour satisfaire le désir que tout homme éprouve de communiquer ses pensées et de faire partager ses impressions, qu'il entretint des relations de simple amitié avec mesdemoiselles de La Fayette et de Hautefort.

La reine ne se montra jamais jalouse d'une intimité qui, d'ailleurs, la laissait plus libre elle-même.

Toutefois l'histoire impartiale dira que sous le règne d'Anne d'Autriche la civilisation fit un grand pas; les arts et les lettres furent cultivés; les femmes prirent une grande part à ce mouvement, comme aussi elles avaient voulu se mêler aux agitations politiques.

Une pléiade de beaux esprits se réunissait à l'hôtel de Rambouillet (1653); et quoique l'afféterie et la prétention ne fussent pas exclues de ces brillantes réunions, le langage s'épurait et on finit par renoncer aux fadeurs des bergeries du Lignon et à la carte du Tendre, tracée par l'élégante main de Madeleine de Scuderi.

Dans cette société, comme dans les romans, comme dans les chansons, tantôt on exaltait la femme dominant toutes les grandeurs humaines et dispensant avec grâce et finesse les douces jouissances d'une vie élégante et aristocratique; tantôt on poursuivait de railleries leurs caprices, leurs faiblesses, leur frivolité, leur despotisme; les contes, les petits vers, les sonnets attaquaient le prestige qui s'attache à la femme triomphante. Mais adulée par d'ardents admirateurs ou critiquée par des dépits irrités, cette puissance était incontestable et s'affirmait avec éclat, ne risquant pas de périr par le dédain, l'abandon ou l'indifférence.

Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, avait voulu réunir dans son hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre, à Paris, non-seulement les princes et les sommités de la noblesse, mais aussi les gens d'esprit et les illustrations littéraires. Elle-même animait par sa gaieté et la

vivacité de ses réparties les beaux salons bâtis sur ses plans.

Sans doute on y voyait briller de belles précieuses; on y entendait parfois un langage prétentieux; mais aussi on préconisait la fine galanterie, le respect dû aux femmes, l'honneur sacré pour les hommes, l'enthousiasme pour les grandes choses, le mépris de l'argent, une foi vivace dans les destinées de la France et l'amour de la gloire du pays.

Dans cet hôtel de Rambouillet, cour plénière de la littérature, brillaient la duchesse de Montausier, Julie d'Angennes, madame de La Fayette, auteur de *la Princesse de Clèves*, mademoiselle de Scudéri, la princesse de Montpensier, la duchesse de Longueville, et la marquise de la Sablière, célèbre par son amitié pour La Fontaine.

Madame de Sévigné attaqua avec vigueur le ton précieux qui régnait à l'hôtel de Rambouillet, et dont ses lettres, si admirées, ne sont pas exemptes. Le ridicule, arme si puissante, prépara le triomphe d'une plus saine littérature. Molière acheva de détruire les minauderies du langage.

La maîtresse du cardinal de Richelieu, Marion de Lorme, Ninon de Lenclos, et la célèbre actrice Champmeslé, dans leurs cercles élégants de la place Royale, contribuèrent beaucoup à cette régénération par leur conversation spirituelle et brillante. Ninon, la reine de la jeunesse, ne fut pas tellement absorbée par les plaisirs, qu'elle n'eût le temps de composer un recueil de lettres philosophiques très-admirées de nos jours.

Ninon de Lenclos, née à Paris en 1620, fille d'un gentilhomme de la Touraine et de mademoiselle Abra de Raconis, se livra à l'étude dès l'âge le plus tendre; elle se fit épicurienne. Douée d'une beauté dont l'éclat fut célèbre pendant plus d'un demi siècle, elle joua un très-grand rôle; sa grâce et sa douce bienveillance lui concilièrent beaucoup d'amis.

Quoique ses mœurs fussent très-libres, elle se plaça bien

au-dessus des courtisanes vulgaires par son brillant esprit et un rare désintéressement dû à l'ordre qu'elle apportait à la direction de son patrimoine ; légère en amour, elle était constante en amitié ; trop franche épicurienne, elle considérait comme perdu le temps qui n'était pas consacré aux voluptés ou aux entretiens légers ; sa vie calme fut la cause première de l'incroyable durée d'une beauté que le temps respecte communément si peu ; sa bienveillance, autant admirée que ses attraits, lui concilia un cercle brillant d'amis dont les années ne diminuèrent pas le nombre.

Tous aspiraient à être admis à ses gracieuses réunions ; on y voyait le duc de Châtillon, le baron de Miossens, le duc de la Rochefoucault, Saint-Pavin, Boisrobert, Villarceaux, Dangeau, Gourville, et l'illustre duc d'Enghien, le héros de cette époque.

Scarron et Saint-Evremond consultaient Ninon sur leurs compositions ; Molière déclamait devant elle ses comédies, Fontenelle ses dialogues, et La Rochefoucault lui lisait ses Maximes.

Elle parlait élégamment les langues italienne et espagnole ; et le marquis de la Fare répétait que la maison de Ninon était à Paris la seule où l'on pouvait passer les journées entières sans jeu et sans ennui.

Au nombre des femmes les plus brillantes qu'on rencontrait chez Ninon, on admirait aussi les duchesses de Mazarin et d'Olonne, mesdames de La Fayette et de Sévigné, et la charmante comtesse de la Suze qui aurait été en France la plus gracieuse des femmes, si Ninon n'eût pas existé. Elle encouragea les essais du jeune Arouet de Voltaire et, pressentant l'avenir, elle lui légua sa bibliothèque.

La future épouse de Louis XIV, madame Scarron, était heureuse d'être admirée dans ce cercle brillant, où elle faisait étinceler son esprit.

Ninon compta parmi ses amants heureux le duc de la

Châtre, qu'elle aimait ardemment, et qui, rejoignant l'armée, exigea d'elle ce fameux *billet de fidélité* qui fit rire la cour et la ville, Ninon elle-même et son cercle; le grand Condé, qui resta son ami pendant toute sa vie; le marquis de Villarceaux, que madame Scarron réussit à lui enlever, et le marquis de Sévigné, dont elle avait vingt-cinq ans auparavant séduit le père.

Les maréchaux d'Estrées et de Choiseul, le chevalier d'Effiat et le comte de Fiesque eurent part à ses faiblesses.

Christine, reine de Suède, femme d'un vaste savoir et qui parlait huit langues, aimait Ninon avec enthousiasme; elle voulut la voir lors de son passage en France (1656), et sa conversation lui parut si pleine de charmes qu'elle désira l'emmener à Rome, où elle se retirait; mais Ninon se trouvait trop heureuse à Paris pour quitter cette résidence. Il y avait d'ailleurs très-peu d'analogie entre ces deux caractères : Ninon était douce et bienveillante; Christine ardente et vindicative, et affectant des manières bizarres et souvent blessantes, elle était licencieuse dans son attitude et dans son langage ; defaut que n'avait pas Ninon.

Dans les organisations privilégiées, la conscience remplace souvent la foi religieuse; mais Christine manquait de ces deux garanties. Accueillie dans le palais du roi de France, elle osa faire assassiner, à Fontainebleau, son grand écuyer Monaldeschi pour cause d'infidélités (1657), et elle se montra calme et impassible pendant cette sanglante exécution.

Par ce crime, elle avait violé le droit international et les lois sacrées de l'hospitalité. Richelieu, qui ne laissait pas outrager la France, eût fait arrêter et peut-être décapiter cette reine, à qui Mazarin ordonna seulement de quitter le royaume; Christine lui répondit par une lettre injurieuse; mais elle partit et se retira auprès du pape Alexandre VII (Fabio Chigi).

Grâce à la douceur de son caractère et à une existence

paisible, Ninon conserva la beauté de ses formes par delà les limites ordinaires de l'âge. Dieu lui donna un second printemps et à ce second printemps il accorda quelques fleurs.

Le poète Chaulieu, le baron de Banier, Ange Gedoyn et Chateauneuf furent les derniers amants de Ninon.

Chacun connaît le singulier épisode par lequel elle termina sa carrière de spirituelle et aimable galanterie à l'âge *précis* de quatre-vingts ans.

Une courtisane célèbre, Marion Delorme, tenait aussi à Paris une petite cour; elle se mêla aux agitations de la Fronde, s'associa au parti des princes et se prononça assez vivement contre Mazarin pour être obligée de fuir en Angleterre après le triomphe du cardinal. Sa maison était fréquentée par Desbarreaux, Cinq-Mars, le cardinal de Richelieu et le beau Buckingham; ces deux derniers surtout contribuaient à alimenter la fastueuse élégance de Marion Delorme, dont l'esprit, les désordres, le luxe et le goût pour les intrigues politiques caractérisent parfaitement les mœurs de cette époque.



XVIII

Anne d'Autriche, Ninon de Lenclos et Marion Delorme eurent, au milieu du dix-septième siècle, une immense influence, parce que, liées intimement aux cardinaux Richelieu et Mazarin, elles firent réagir la galanterie sur la politique, et pesant avec empire sur les deux chefs du gouvernement, elles purent ainsi modifier les mœurs de leur époque, et seconder, par leur élégance et leur esprit, ces hommes illustres et puissants dans leurs vastes projets et leurs vues ambitieuses.

Pendant la régence d'Anne d'Autriche, la France était en anarchie; mais les vaudevilles et les jeux de l'esprit se mêlaient aux combats; la galanterie avait créé un langage mystique et romanesque; et pendant les épisodes de la guerre civile on dissertait sur la délicatesse et les sacrifices de l'amour; le langage n'en était pas plus chaste; on ne pourrait lire et encore moins redire sans répugnance les couplets répétés par les plus jolies bouches dans les cercles brillants du palais de Luxembourg et de l'hôtel de Longueville. On n'avait pas oublié ces chansons plus tard à Versailles et sur les pelouses de Marly; mais on les murmurait tout bas; car le grand roi commandait la décence extérieure.

Alors on plaisantait de tout. Madame de Sévigné parle en

riant de crimes et de supplices, et rappelle sans respect la mort de son père ; mais elle s'attendrit, en style ampoulé et admiré par tradition, sur les taches de rousseur de sa fille.

Les œuvres littéraires du cardinal de Richelieu témoignent de cette recherche prétentieuse ; mais ce prélat était trop redouté et trop adulé pour qu'aucune critique rectifiât son langage.

Les femmes favorisèrent beaucoup cette tendance, afin de participer plus activement aux agitations politiques pour lesquelles, à aucune époque de l'histoire, elles ne se montrèrent plus ardentes.

La duchesse de Montbazon dirigeait le duc de Beaufort ; la duchesse de Châtillon faisait agir à son gré le duc de Nemours et le prince de Condé ; Ninon de Lenclos et Marion Delorme exerçaient un grand empire, non-seulement sur le cardinal de Richelieu, mais sur tous les seigneurs de la cour ; Mazarin dominait la reine-régente, quoiqu'elle fût altière et impérieuse ; et la princesse Palatine, aussi romanesque que politique, subjuguait tous ceux à qui elle voulait plaire par l'ascendant de son esprit.

Les femmes portaient des écharpes distinctives de leur parti, encourageaient les soldats et leurs chefs et parfois combattaient courageusement.

Anne d'Autriche avait importé à la cour les mœurs de son pays ; c'était la fierté castillane unie à la coquetterie. Ces deux éléments engendrèrent de grands maux sous le faible Louis XIII et pendant la minorité de Louis XIV.

Depuis François Ier et Catherine de Médicis, le mouvement imprimé aux arts et à la civilisation avait fait peu de progrès. Si la vie était, à Paris et à Saint-Germain, devenue plus élégante, ailleurs en France elle était encore grossière ; dans les châteaux il y avait peu de vitres, de cheminées et d'ornements autres que des tapisseries, des panoplies et des dressoirs ; on y voyait des lits tellement vastes qu'une fa-

mille entière pouvait les occuper. Le châtelain y reposait à côté de sa femme, de ses enfants, des amis qu'il avait conviés à cet honneur, et des pages qui s'étendaient au pied de cette couche hospitalière. L'amiral Bonnivet partageait souvent le lit de François Ier; Louis XIII admettait à la fois à dormir près de lui la connétable de Luynes et le mari de cette dame, qui n'en avait nul souci.

L'usage était alors que le prêtre dût bénir la couche des nouveaux mariés; trop souvent, pour le peuple en ce temps-là très-pauvre, cette bénédiction ne s'appliquait qu'à un recoin obscur garni d'un peu de paille.

Au lieu de travailler à l'amélioration du sort des populations souffrantes, la cour se livrait aux intrigues galantes et aux agitations stériles de la guerre civile.

Un auteur contemporain reproche aux femmes d'aller au Cours-la-Reine dans des chars brillants de dorures, pour voir et pour être vues; ceci est une faiblesse de toutes les époques et signalée chez toutes les nations; mais l'auteur peu poli ajoute : « Elles ne viennent là que pour *beste vendre;* elles portent sur le sein un dizain de perles ou de diamants, qu'elles nomment leur *assassin*; et un petit livre de prières dit le *bijou*; mais elles n'ont pour toute dévotion que des figures et discours déshonnêtes.... Il est des marchands qui, pour attirer les acheteurs, leurs laissent la liberté de parler à leurs femmes et de leur dire des choses lascives... Comme aussi plusieurs enfants de famille, serviteurs et servantes qui ne sont remplis que de désobéissance, de saletés, de jurements, de voleries et de plusieurs autres malices, hantant tripots et tavernes, avec épées, bâtons, poignards. »

Ce tableau est fort triste ; il démontre que la corruption, descendue de la cour, avait pénétré les classes moyennes qui, jusqu'à cette époque, s'étaient distinguées par la régularité des mœurs, la simplicité des manières, la naïveté des croyances.

En vain des édits (1633) tentèrent d'arrêter l'invasion du luxe ; ils ne furent pas obéis ; le vice et le luxe sont si séduisants et si contagieux !

La flatterie, les intrigues, l'ambition avaient envahi cette race de preux dont la rudesse des âges chevaleresques avait conservé la haute dignité à l'ombre du manoir féodal. Richelieu ôta aux châtelains l'indépendance et la liberté en leur offrant l'appât des cours. Les vieux châteaux, désormais inhabités, s'écroulèrent lentement dans leurs fossés comblés ; les grandes terres, que ne soutenaient plus la fidélité des vassaux et les vertus hospitalières, furent dépecées et vendues pour satisfaire le luxe effréné de quelques beautés mercenaires. Les châtelaines s'associèrent à ce mouvement; fatiguées de l'existence monotone de leurs donjons, elles se jetèrent avec ardeur au milieu des plaisirs que leur offraient la cour et un ministre habile politique et peu clairvoyant sur l'avenir. Les braves et loyaux gentilshommes avaient quitté leurs manoirs sévères pour rechercher sous des habits dorés des dignités et de vains honneurs ; et, afin que les regrets ne les pussent ramener un jour vers ces demeures redoutables, Richelieu envoya son artillerie démolir ce que le temps avait trop respecté. Puis, pour fortifier la royauté contre la puissance féodale, l'ambitieux prélat, achevant l'œuvre de Louis XI, fit monter sur l'échafaud ou força à l'exil Vendôme, Montmorenci, Chalais, La Valette, Cinq-Mars, et une foule d'autres suzerains qui portaient ombrage à l'autorité royale et à la sienne.

Toutefois Louis XI et Richelieu étaient de grands hommes, et l'histoire, qui constate leurs crimes politiques, proclame aussi leur génie et leur patriotisme.

Pour faire mieux ressortir les modifications que la chute du régime féodal avait introduites dans les usages de la vie matérielle, écoutons le récit d'une fête donnée au roi Louis XIII à l'Hôtel-de-Ville de Paris, le 24 février 1626.

« Le roy ayant averti les eschevins de Paris qu'il voulait danser un ballet en l'Hostel-de-Ville et honorer ladite ville de cette action, les eschevins mandèrent les plus belles dames bourgeoises et de condition relevée pour y assister et recevoir Sa Majesté le plus superbement que faire se pourra.

« Les eschevins ont envoyé quérir l'espicier et le menuisier de la ville pour préparer quantité de confitures et faire les chandeliers de bois... et mandé la veuve Croisier, cuisinière, pour préparer les festins de poisson au lieu de chair; ce qu'elle aurait promis; car il s'agissait de recevoir le roy de France

« Sur les trois heures de relevée, sont venues deux compagnies des gardes, le tambour sonnant...

« Les seigneurs et dames estant placés sur les théâtres et eschafauds, l'on a allumé tous les flambeaux, et lors toutes les belles dames out été reconnues qui estaient pleines de perles et de diamants et parées à l'avantage.

« Sur le minuit on a dressé les collations et confitures pour le roy, plus trois grandes tables pour mettre le festin de poisson, lequel toutefois l'on n'a pas fait cuire que quand l'on a veu comment arrivaient les masques.

« Toute la nuit, les vingt violons ont sonné et joué de leurs violons en la grande salle.

« Sa Majesté a été conduite par le gouverneur et les eschevins dans le cabinet du greffier où elle a pris sa chemise et son habit de masque.... et les autres princes et seigneurs dans les autres chambres en toutes lesquelles il y avait feu, pain et vin...

« Le festin, qui estait de très-beau poisson, a esté admiré par le roy, lequel estant tout debout a mangé fort longtemps...

« Sa Majesté s'est approchée de la table aux confitures qui estait couverte de deux grandes nappes blanches, lesquelles

nappes ayant été levées, Sa Majesté se recula en arrière, admirant le grand nombre de confitures, aurait dit tout haut : « Que voilà qui est beau, » et tout aussitost les princes et seigneurs se sont jetés sur ladite collation qui a été prise, ravie et dissipée et la moitié renversée à terre, à quoy Sa Majesté aurait pris un singulier plaisir.

« Le roy aurait dit à Messieurs de la ville qu'il estait très-content d'eux et qu'il les en remerciait et qu'il n'avait jamais veu *un plus bel ordre*, ni mangé de plus grand appétit... et est entré dans son carrosse pour aller au Louvre, marchant devant lui les compagnies des gardes, le tambour sonnant. »

Ce tableau de la vie publique et privée sous le règne de Louis XIII et pendant les premières années de son successeur, est pâle et incomplet ; les mœurs de ce temps ne sont pas décrites ici ; nous sommes du nombre des historiens timides qui n'osent tout dépeindre et tout raconter ; le lecteur qui sera désireux de connaître les plus minutieux détails sur cette époque licencieuse, pourra consulter les chroniques du temps, les mémoires de La Porte, de Motteville, de Chavagnac, de Bussy-Rabutin, et l'*Histoire de Paris*, par Dulaure. On a peine à croire ce qu'on y lit.



XIX

A la mort de Mazarin (1661), Louis XIV comprit et surtout s'efforça de faire comprendre qu'il n'avait plus de maître. Il n'y eut désormais en France qu'un seul pouvoir, une seule volonté. Le Parlement cessa d'être un corps politique pour devenir une réunion de magistrats.

« L'État, c'est moi, » disait Louis XIV; il pouvait ajouter : « L'autorité, c'est moi; la beauté, c'est moi; la fortune de la France, c'est moi. » Il prit un soleil pour emblème et il raisonna juste; car il était le centre et la lumière; tout se concentrait autour de lui et pour lui; ses fautes même furent divinisées.

Dieu lui donna de grands ministres, de grands généraux qui le représentèrent sur les champs de bataille, de grands poètes qui le célébrèrent, d'habiles historiens, des orateurs éloquents et jusqu'à des architectes prodigieux pour illustrer un règne trop long, qui cependant dut à son éclat le nom de siècle de Louis XIV.

Les femmes jouèrent un rôle trop important sous ce règne; la dernière des favorites, surtout, par ses fautes politiques et son fanatisme religieux, parvint à saper les bases solides d'un trône antique qui, avant la fin du même siècle, devait s'écrouler au milieu d'une tempête.

Louis XIV professait pour les femmes une sorte de culte ; celles mêmes qui lui étaient le plus indifférentes étaient traitées par lui avec grandeur et respect ; il mit de la dignité dans ses plaisirs. Très-enclin à la volupté, il exigeait des courtisans la décence extérieure.

Jeune encore, il sut vaincre sa passion pour Maria Mancini, qu'il sacrifia à la raison d'État, et il sut mettre un frein à son amour pour sa belle-sœur, Henriette d'Angleterre ; cette belle reine fugitive, fille et mère de rois.

Il fut marié par la politique de la reine-mère imposant sa volonté à Mazarin qui avait conçu en secret d'autres projets pour l'élévation de sa famille (1659). Marie-Thérèse d'Autriche, devenue reine de France, ne fut point aimée du roi ; elle était très-timide et même tremblante devant ce monarque qui cependant voulut l'entourer de tous les hommages et de tout le prestige inhérent à la royauté.

Les maîtresses du roi étaient fort adulées par les courtisans, parce que le maître souverain voulait que tout ce qui l'intéressait eût, pour cela seul, droit aux respects de la foule.

Dans les premières années de sa jeunesse, Louis XIV aima sincèrement et avec la vivacité de son âge les jeunes filles qui les premières avaient attiré ses regards.

Mazarin, qui ne négligeait rien pour l'élévation de sa maison, avait fait venir d'Italie ses cinq nièces espérant les associer à sa haute fortune. La seconde des sœurs, Maria Mancini, était remarquable par sa beauté, plus encore par son esprit.

Conseillée par son oncle, l'ambitieux cardinal, elle s'attacha au roi âgé comme elle de dix-huit ans (1656). Cet amour, d'abord intéressé, devint bientôt sincère. Maria ne tarda pas à s'apercevoir de l'état d'ignorance dans lequel le cardinal avait voulu que le roi fût élevé ; elle y suppléa de tout son pouvoir par sa conversation spirituelle ; sa gracieuse

intimité adoucit le caractère impérieux du maître. Dans les entretiens de Maria Mancini et plus tard dans la société de la marquise de Montespan, Louis XIV puisa ce goût du beau qui l'excita sans cesse à s'environner des artistes et des savants les plus illustres.

Le cardinal rêvait la couronne pour sa nièce Maria ; alors la reine-mère, malgré son attachement pour le ministre, lui témoigna tant de réprobation appuyée de telles menaces, que celui-ci reconnut qu'il fallait renoncer à ses douces illusions ; Maria épousa le comte de Soissons, et Louis XIV Marie-Thérèse.

Une habile politique avait négocié cette union (1660). Cette princesse, bonne et vertueuse, n'était pas dépourvue d'agréments ; elle ressemblait à la reine Anne d'Autriche, sa tante ; ennemie de l'intrigue, elle s'efforça de plaire au roi son époux, qui ne lui accorda que son estime; ce prince, si enclin à la galanterie, respecta et sut faire au moins respecter l'épouse qu'il délaissait pour se livrer à ses favorites.

Louis XIV fut bientôt captivé par la douceur et la grâce naïve d'une des demoiselles d'honneur de sa belle-sœur, Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. La reine-mère ferma les yeux sur cette passion naissante ; car elle voyait avec effroi les assiduités du roi auprès de Henriette. Heureusement Anne d'Autriche avait conservé un grand ascendant sur son fils, et elle put entraver, dès sa naissance, ce déplorable attachement.

Henriette Anne d'Angleterre, femme de Monsieur, était bien supérieure en esprit et en beauté à Louise de La Vallière ; mais l'amour du roi pour cette jeune fille ne rencontrait pas d'autres obstacles que la lutte de l'innocence contre la passion, tandis qu'il s'efforçait de dompter une ardeur coupable pour sa belle-sœur si richement douée de tous les dons qui embellissent la femme. Pour l'éloigner, il la chargea

de négocier l'alliance qu'il voulait contracter avec l'Angleterre contre la Hollande. On prétexta un voyage en Flandre. Le roi, escorté d'une brillante armée, s'avança au milieu des fêtes; il voyageait avec la reine, mademoiselle de La Vallière et cette princesse Henriette, plénipotentiaire de vingt-six ans. Elle s'embarqua à Calais, et le roi d'Angleterre, séduit par l'esprit et par la beauté de sa sœur bien-aimée, signa le traité tel que le désirait Louis XIV (1670).

Le secrétaire de cette ambassade singulière était mademoiselle de Keroual, qui épousa le duc de Portsmouth.

La tendre La Vallière ne put se défendre contre un amour vrai qu'elle finit par partager.

Madame de Sévigné a écrit en parlant d'elle : « Cette petite violette qui se cachait sous l'herbe et qui était honteuse d'être aimée, d'être mère et d'être duchesse ; jamais il n'y en aura sur ce moule. » C'est en effet un exemple bien rare dans l'histoire de France.

Louise de la Baume-le-Blanc eut autant de peine à céder au sentiment que Louis XIV lui inspirait que tant d'autres de ses contemporaines mirent d'empressement à s'offrir à lui. Sans Louis XIV, à qui rien ni personne ne résistait, Louise, jusqu'alors sage, fût restée irréprochable ; car elle était réellement pieuse et elle secondait par ses refus l'honorable conduite de la duchesse de Navailles, dame d'honneur de la reine, qui s'opposait énergiquement aux entreprises du roi à l'égard des filles d'honneur, titre délicat qu'il était difficile de conserver intact à la cour de France.

La duchesse de Navailles, menacée par le roi irrité de sa résistance, lui répondit qu'elle remplirait ses fonctions et les devoirs qu'elles imposaient jusqu'au jour où elles lui seraient retirées.

Le roi honora cette noble résistance ; mais il sut la rendre inutile.

Pour échapper au danger, deux fois la blonde et sensible

Louise quitta la cour. D'abord elle se retira au couvent des Bénédictines de Saint-Cloud ; c'était un peu près du péril. Louis XIV réclama la jeune réfugiée, menaçant d'incendier le couvent, si on refusait de la lui rendre ; quel exemple il donnait, lui roi, du respect que chacun doit aux personnes et aux propriétés !

La belle fugitive se retira de nouveau au monastère de Sainte-Marie de Chaillot ; elle luttait contre son propre cœur ; le roi envoya le duc de Lauzun, capitaine des gardes, avec une escorte pour forcer les portes de cet asile.

La raison ne permet pas d'exiger d'une jeune fille une énergie surhumaine ; le roi était beau, âgé de vingt-six ans, et environné de tout le prestige de la puissance ; Louise l'aima d'un amour pur de tous motifs politiques ou intéressés ; elle l'aima pour lui-même ; et dans sa longue carrière d'égoïsme, Louis XIV dut se rappeler plus d'une fois avec émotion et amertume la douce jeune fille qui avait éprouvé pour lui un sentiment vrai.

Elle fut crée duchesse de La Vallière et de Vaujours (1666) ; ses enfants, mademoiselle de Blois et Louis de Bourbon, comte de Vermandois, furent légitimés.

La duchesse de La Vallière n'était pas douée du génie de l'intrigue qui fait survivre l'influence à la perte de la beauté. Deux accouchements difficiles laissèrent sur sa personne de pénibles traces que Louis XIV ne fut pas le premier à apercevoir, mais qui lui furent signalées par de perfides insinuations.

La marquise de Montespan sut habilement profiter du déclin de la duchesse de La Vallière pour la supplanter ; elle lui causa tant de chagrins que la duchesse, décidée à suivre sa vocation religieuse, se retira très-jeune encore (1674) aux Carmélites de Paris, où elle vécut pendant trente-six ans sous le nom de ce royal amant dont elle était sincèrement éprise.

Sœur Louise de la Miséricorde se précipita en pleurant aux pieds de sa souveraine, la seule personne qu'elle eût offensée ; et le jour où la nouvelle religieuse sacrifia au pied des autels tous les souvenirs du monde, la reine émue et généreuse voulut attacher elle-même le voile au front de la duchesse repentante.

Le roi n'aimait pas les pleurs ni l'attitude mélancolique. L'amabilité et le vif esprit de la marquise de Montespan lui firent bientôt oublier *l'humble violette.*

A sa beauté, Athénaïs de Rochechouart-Mortemart joignait l'esprit si connu de sa race ; nulle favorite ne pouvait mieux seconder les vues et les goûts fastueux de Louis XIV.

Quelques carrousels, des chasses, des promenades sur les bassins de Fontainebleau, avaient suffi pour amuser la timide La Vallière qui cherchait à cacher sa défaite et ses fautes.

Mais la marquise de Montespan voulut régner ; ses fêtes, ses toilettes éclipsèrent bientôt celles de la reine. Le peuple lui-même voyant passer un carrosse dans lequel était Marie-Thérèse, la duchesse de La Vallière et la marquise de Montespan avait dit : « Voilà les trois reines. »

Il n'y en eut bientôt qu'une, éclatante par son esprit, son luxe et l'élégance de ses manières. Toute la cour s'empressa autour d'elle et chacun envia l'honneur d'être l'allié, l'ami ou le protégé de l'illustre favorite.

La jeunesse du roi, même au milieu des camps où il conduisait les femmes de son choix, ne fut qu'une longue fête. Une étiquette rigoureuse régla le cérémonial de la cour ; le roi et la marquise de Montespan furent des divinités que chacun encensa, et les malheurs publics, causés par des guerres continues, troublèrent à peine les délices et les délicatesses raffinées du palais de Versailles.

Madame de Montespan, qui réunissait tous les charmes

de la jeunesse à une excessive coquetterie, ne s'était pas sentie assez forte pour lutter contre les séductions qui l'environnaient ; car elle avait d'abord averti, dit-on, son mari qu'une fête se préparait à la cour en son honneur, et lui avait conseillé de la conduire dans une de ses terres de Guyenne ; ce conseil n'ayant pas prévalu, le marquis se courrouça trop tard et si hautement qu'après un court séjour à la Bastille il fut éloigné de la cour.

La duchesse de La Vallière, inhabile à l'intrigue, avait, elle-même, laissé connaître à madame de Montespan les goûts du roi, son caractère et son genre d'esprit ; c'était hâter l'élévation de sa rivale.

Voulant relever le rôle de favorite royale tombé en oubli, madame de Montespan ne marchait qu'entourée de la pompe et du cortége d'une souveraine ; elle recevait les ministres et les généraux ; on redoutait son esprit, sa critique et ses reproches. L'infortunée Marie-Thérèse disait avec amertume : Cette femme me fera mourir (1667). »

Par une singulière fatalité, les maîtresses de Louis XIV devaient produire elles-mêmes les femmes destinées à les supplanter. Après avoir longtemps cherché une gouvernante discrète, pour ses enfants, fruit d'un double adultère, la marquise les confia à la femme du poète Scarron. Celle-ci remplit ses devoirs avec tant de zèle que la favorite ne cessa d'appeler les bienfaits du roi sur cette gouvernante dont Louis XIV appréciait les mérites, mais dont, alors, il supportait difficilement la présence.

Satisfaite du rôle éclatant qu'elle jouait à la cour, la marquise de Montespan ne se mêla jamais de la direction des affaires ni aux intrigues politiques ; et les quinze années pendant lesquelles elle fut favorite furent les plus brillantes et les plus heureuses du règne de Louis XIV.

On reprochait avec raison à cette belle maîtresse sa prodigalité et les pratiques de dévotion mêlées à ses désordres;

elle ne manquait jamais aux abstinences prescrites par l'Eglise.

Elle attira à la cour sa sœur, la belle et spirituelle abbesse de Fontevrault, très-sévère dans son monastère, mais trop avide des fêtes qu'offrait Louis XIV, quoique sa réputation fût restée toujours intacte; madame de Montespan faisait aussi partager les plaisirs de la cour à son autre sœur, la marquise de Thianges, qui s'y jetait tête perdue, avec tout l'esprit des Mortemart; cette jeune femme avait la faiblesse de se regarder comme un petit chef-d'œuvre de la nature, de se croire pétrie d'un autre limon que le commun des mortels; et lorsque son directeur l'engageait à plus d'humilité, elle lui répondait, que, sans être habile théologienne, elle savait bien que Dieu y regarderait à deux fois avant de damner une personne de sa race.

Quinze années de constance pendant lesquelles madame de Montespan eut huit enfants finirent par peser au roi. Il paraissait même, cédant à la raison ou à l'opinion publique, vouloir se rapprocher de la vertueuse reine, lorsque Madame de Montespan espérant, par une coupable complaisance, s'attacher le roi davantage, lui présenta pour délassement (1678) une jeune fille *sans conséquence* âgée de seize ans, Marie de Scoraille de Roussille. Tout séduisait en elle, une taille élevée et élégante, la blancheur éblouissante d'une belle blonde et la vivacité du regard; mais l'élément physique avait tout absorbé; l'esprit manquait. Un poète licencieux dont les chansons, vraiment françaises d'ailleurs, se sont élevées jusqu'à l'ode a dit: voir, c'est avoir; souvent voir vaut mieux qu'avoir; car la vue de mademoiselle de Roussille avait charmé Louis XIV et sa possession ne tarda pas à l'éloigner.

Au jour de sa dix-huitième année, elle fut nommée duchesse de Fontanges par le roi, alors agé de quarante-trois ans.

L'orgueil de la favorite, l'attitude insultante qu'elle affectait devant la reine, son luxe excessif, l'éclat de ses parures et de ses attelages lui créèrent de nombreux et puissants ennemis; on eût dit qu'elle se hâtait d'accomplir sa courte destinée.

Brillante amazone dans les chasses, nymphe légère dans les jardins de Versailles, sultane à la cour, la duchesse de Fontanges triomphait; mais son triomphe dura peu; un accouchement malheureux (1680) lui enleva cette rare beauté qui faisait son orgueil et lui donnait son unique valeur. Elle mourut âgée de vingt ans sans regretter la vie. Quoique sa niaiserie fût proverbiale, elle avait assez de bon sens pour comprendre et pour exprimer que la femme qui n'est que belle et qui abdique le rôle et les devoirs de mère de famille est plus heureuse de mourir jeune; car plus tard elle voit, sans compensation, se détruire tous ses charmes, le vide s'élargir autour d'elle, et l'ennui s'emparer d'une vie désormais sans intérêt, sans amitié, sans projets et sans espérances.

Les dernières années du règne de la marquise de Montespan furent attristées par des querelles intérieures. Toutefois elle put éloigner Marie-Anne du Lude, une des demoiselles d'honneur de la reine pour laquelle le roi avait témoigné un goût très-vif, quoique passager. Elle fit supprimer entièrement la redoutable phalange des filles de la reine; et cependant, pour elle, le danger n'était pas là.

Dévouée à l'intérêt de ses enfants, elle ne consentit pas à expulser la veuve Scarron lorsque le roi lui en donna le conseil.

Quoique cette gouvernante employât souvent des expressions mordantes et sarcastiques à l'égard de la marquise, celle-ci payait sans cesse par de nouveaux bienfaits les soins éclairés et persévérants prodigués à ses enfants.

La favorite avait une ennemie redoutable et habile; elle

était sourdement minée dans l'esprit du roi par la gouvernante, dont les insinuations superstitieuses et la sagesse rigide commençaient à toucher le monarque, ramené par les années à la dévotion.

Enfin, lasse des tracasseries qui lui étaient suscitées et ne pouvant plus douter du refroidissement du roi à son égard, madame de Montespan quitta la cour pour se livrer à toutes les austérités de la vie religieuse (1679).

On ne peut laisser dans l'oubli une femme dont le nom est peu connu, mais qui eut une grande influence sur l'esprit du roi par le charme de sa conversation, la solidité de ses conseils et son rare désintéressement.

Louis XIV avait remarqué parmi les demoiselles d'honneur de sa belle-sœur, mademoiselle de la Chausseraye, jeune fille de taille élégante, mais qui vivait modestement. Elle devint l'amie du roi et la malignité des courtisans ne lui attribua point d'autre titre.

Louis XIV allait souvent la visiter en sa maison du bois de Boulogne, et elle venait à Versailles, montant par les petits escaliers dans les appartements particuliers du roi, qui, libre de toute étiquette, se plaisait beaucoup dans cette intimité qui rappelait les amitiés de Louis XIII.

Mademoiselle de la Chausseraye sut conserver des amis dans toutes les classes de la société et dans les partis les plus opposés ; elle rendit de nombreux services à des gens qui la connaissaient à peine. Elle prolongea son crédit sous le régent et n'en usa que pour faire le bien. Ainsi, par sa présence d'esprit, elle sauva le cardinal de Noailles, victime des Jésuites, à l'époque des querelles religieuses dont la Constitution fut la cause. Le roi avait permis que ce prélat, aimé des Parisiens, fût enlevé et conduit à Rome pour y être dépouillé de ses dignités.

Mademoiselle de la Chausseraye surprit ce secret dans une conversation chez la duchesse de Ventadour, avertit le



prélat et lui offrit son assistance pour déjouer le complot formé contre lui.

Le règne de Louis XIV eût été bien plus prospère et béni des peuples s'il eût su toujours choisir des amies aussi bien inspirées.



XX

Le règne de Louis XIV se divise en deux périodes bien distinctes ; pendant la première, ce souverain magnifique se livre à toute la fougue de ses passions, élève successivement à côté de la reine trois jeunes favorites, conduit la guerre avec gloire, bâtit Versailles et fait monter la France et lui-même au plus haut degré de splendeur, sinon de prospérité.

Puis, devenu plus mûr, ce monarque laisse s'approcher sournoisement du trône une femme pauvre, spirituelle, dévote, fanatique et ambitieuse, se laisse dominer par elle, constitue avec elle un intérieur mesquin, révoque l'édit de Nantes, remplit la France de troubles religieux et de sanglantes exécutions, épouse secrètement celle qu'il n'ose avouer, perd successivement par des événements tragiques tous les membres de sa nombreuse dynastie, voit sa puissance en péril par des revers nombreux et meurt aussi tristement que peut mourir un roi puni par la main de Dieu.

Pendant quarante années Louis XIV et la France furent la proie de madame de Maintenon, dont le règne trop long est une époque néfaste dans notre histoire.

Le dix-huitième siècle offre, pour les femmes, deux exemples d'une prodigieuse élévation ; Louis, XIV renonçant

en faveur de la veuve Scarron à l'orgueil de son rang et à des préjugés enracinés; d'un autre côté, Pierre-le-Grand, artisan de la grandeur et de la puissance de la Russie, récompensant par une couronne l'admirable courage de Catherine, veuve d'un soldat.

Mais les moyens avaient été différents; madame de Maintenon n'obtint que par artifice et par de perfides conseils une promesse de mariage extorquée à un roi affaibli, tandis que ce fut aux bords du Pruth, et dans un jour de gloire, que Catherine, par son dévouement héroïque, sut conquérir le diadème impérial.

Françoise d'Aubigné, petite-fille d'Agrippa, que Henri IV honorait de son amitié, naquit à Niort dans la pauvreté d'une famille noble et protestante (1635).

Devenue orpheline, la jeune d'Aubigné fut recueillie par sa tante, la comtesse de Neuillant, qui lui fit donner une brillante éducation; mais elle la força à abjurer le protestantisme, malgré ses larmes et une résistance prolongée.

Après cet acte d'obéissance, Françoise d'Aubigné ne fut pas mieux traitée par cette tante avare, qui lui imposait des humiliations; la jeune fille avait à rougir de sa toilette et d'une position au-dessous de sa naissance.

Un poète, nommé Paul Scarron, qui n'avait pour toute fortune que le prix de ses ouvrages licencieux et une pension de quinze cents livres en qualité de *malade de la reine-mère,* prit compassion de la jeune orpheline, douée d'ailleurs de tous les agréments du corps et de l'esprit; il lui proposa de la soustraire à un joug odieux en l'épousant; quoiqu'il fût difforme et accablé d'infirmités, son offre fut accueillie avec empressement (1650).

Cette médiocre fortune n'empêchait pas les courtisans les plus aimables et les femmes les plus spirituelles de fréquenter la maison de Scarron, attirés par l'esprit des deux époux et aussi par la beauté de la jeune d'Aubigné; elle

recevait le comte de Vivonne, le chevalier de Grámmont si finement peint par Hamilton, le poète Charleval, Ménage, les marquis de Coligny et de la Sablière, les comtesses de Lesdiguières et de la Suze, et la marquise de Sévigné.

C'est dans cette brillante société qu'elle se lia avec la séduisante Ninon de Lenclos, si célèbre par sa beauté, son esprit et la facilité de ses mœurs élégantes. On accusa, mais sans preuve, la femme de Scarron d'avoir détourné le chevalier de Villarceaux, l'amant de son amie, et d'avoir accepté de quelques courtisans la réparation des torts de la fortune, lorsqu'elle eut perdu (1660) le protecteur de son enfance, qui la laissa dans une telle pauvreté, qu'elle ne put refuser l'hospitalité qui lui fut offerte dans un domaine près de Paris.

Dans cette situation précaire, elle repoussa les séductions brillantes du surintendant Fouquet, du marquis de Créquy, et, dit-on, du cardinal d'Estrées.

Cette persévérance dans une conduite modeste, et en apparence sévère, étonna si fort la cour peu accoutumée à de pareils sacrifices, que madame de Montespan obtint du roi une pension pour cette femme qu'elle ne connaissait pas encore. Madame Scarron put alors vivre plus indépendante et prendre à son service Nanon Balbien qui, plus tard, gouverna la France, parce qu'elle gouvernait sa maîtresse qui gouvernait le roi; et qui, vieille servante, vit les ministres s'incliner devant ses coiffes antiques, et reçut les baisers dont les filles du roi caressaient ses dévotes joues. Quelle décadence!

Madame Scarron se rendit chez la marquise de Montespan pour la remercier de ses bienfaits, et c'est de cette époque que date sa fortune (1667). En effet, touchée de ses mérites, madame de Montespan résolut de la charger des deux enfants royaux. Le zèle qu'elle apporta à remplir ces nouveaux devoirs concilia nécessairement à la veuve de Scarron toute l'affection de la favorite; elle se plaisait beaucoup dans sa société et l'attirait chez elle si fréquemment

que le roi, fatigué de cette assiduité, en témoigna d'abord son mécontentement.

L'amitié persévérante est très-rare parmi les femmes de la cour; de petites discussions s'élevèrent sur le mode d'éducation entre la mère et la gouvernante; mais celle-ci se montrait si dévouée aux enfants du roi que ce prince ne tarda pas à reconnaître sa rare sagacité et ses talents; voulant même récompenser sa sollicitude pour la santé du duc du Maine, le roi donna une gratification de cent mille livres à cette femme si zélée (1674). Ce royal présent la mit en état d'acquérir le domaine de Maintenon, dont elle prit le nom. Enfin, le roi, éloignant ses premières et injustes préventions contre la directrice de ses enfants, lui accorda la faveur qu'elle sollicitait de ne rendre compte désormais qu'à lui de leur éducation; déjà c'était un affront pour la marquise de Montespan.

Madame de Maintenon, que les railleurs commençaient à appeler *madame de Maintenant*, découvrit habilement que Louis XIV, vieillissant, était enclin à une dévotion un peu superstitieuse; et elle saisit ce fil conducteur pour marcher à la réalisation de ses rêves ambitieux.

L'admiration du roi pour cette femme, qu'il voyait chaque jour dans les appartements de madame de Montespan, faisait de rapides et dangereux progrès. De là, de nouvelles et plus vives altercations entre la favorite et la gouvernante. Bientôt celle-ci demanda au roi la permission de quitter la cour, « étant, disait-elle, affligée et religieusement inquiète de voir le monarque oublier la promesse qu'il avait faite à Bossuet de renoncer à madame de Montespan. » Cette ingrate et hypocrite menace ne fut faite (1676) par madame de Maintenon qu'au jour où elle s'était rendue assez nécessaire pour espérer que sa demande serait repoussée.

Quoiqu'elle ne fut plus jeune, elle conservait encore de

la beauté, des yeux vifs et une taille élégante ; le roi la créa marquise et lui assigna un appartement dans le palais de Versailles ; alors madame de Montespan se repentit d'avoir elle-même élevé la rivale qui devait la supplanter ; mais il était trop tard, les courtisans avaient passé aux genoux de la marquise de Maintenon.

On affecta, pour lui plaire, des dehors plus réservés ; l'adultère et la débauche ne furent plus affichés et applaudis ; les vices, mieux cachés, ne subsistèrent pas moins ; l'hypocrisie engendra et couvrit des crimes si nombreux, que le roi dut créer une *chambre judiciaire des poisons,* tant la société était vivement inquiète et émue (1680).

Quatre des plus grands personnages de la cour furent décrétés de prise de corps, ainsi qu'un grand nombre d'employés et de domestiques ; une princesse fut accusée d'avoir empoisonné des enfants dont elle avait caché la naissance. La comtesse de Soissons, accusée d'avoir empoisonné son mari, se réfugia en Espagne; la duchesse de Bouillon fut traduite en justice. Plusieurs coupables ou complices furent brûlés ; entre eux la marquise de Brinvilliers, convaincue (1676) d'avoir empoisonné son père, sa sœur et ses frères. D'autres crimes étaient encore punis par la chambre des poisons, tels que les profanations religieuses, les sorcelleries, les débauches scandaleuses et la magie. Les mémoires de cette époque rapportent des faits monstrueux que la volonté du roi et les efforts de la magistrature furent impuissants à réprimer.

L'autorité du jésuite la Chaise, confesseur du roi, fit jeter un voile sur ces crimes et ces désordres ; mais le mal pallié ne fut pas déraciné.

La marquise de Maintenon, fort désintéressée pour elle même, fit combler ses parents de faveurs ; elle accorda sa protection aux ministres les plus incapables, pourvu qu'ils manifestassent une apparence de dévotion. A l'exemple du

monarque, la cour se montra sévère; c'était bannir du palais des rois la gaieté spirituelle innée aux Français, sans y introduire la vertu réelle (1682).

Madame de Maintenon, pour éloigner la marquise de Montespan et la jeune Marie de Fontanges, avait employé de puissants arguments : la religion offensée et le respect dû à la malheureuse reine, victime et même témoin de tant de faiblesses. Cette princesse, si souvent insultée par les favorites, ne vit en madame de Maintenon qu'une amie sincère; et Marie-Thérèse, mourante, témoigna sa reconnaissance à celle qui avait respecté en elle une épouse et une souveraine (1683).

Après la mort de la reine, Louis XIV transporta sa cour définitivement à Versailles. Il pouvait désormais parler plus librement à la marquise de Maintenon; il allait passer plusieurs jours dans son domaine; il marchait à côté de sa chaise à porteurs, la tête découverte.

L'armée et les étrangers purent même remarquer au camp de Compiègne cette attitude si humble de la part du monarque hautain, négligeant les membres de sa famille pour combler la marquise de Maintenon d'égards excessifs.

En vain, des libelles circulèrent dans le public; en vain, les courtisans firent des railleries et des chansons, le jésuite la Chaise et madame de Maintenon furent plus puissants.

Enfin, dans un cabinet du château de Versailles, la bénédiction nuptiale fut donnée (1684) pendant la nuit et à l'insu de la cour, à Louis XIV et à madame de Maintenon par l'archevêque de Paris, en présence de quatre témoins. Le mystère dont fut entourée cette obscure cérémonie suffit pour en démontrer le ridicule.

Mais les conséquences furent graves pour la France; à dater de ce jour Louis-le-Grand fut absorbé dans un petit ménage et sans cesse préoccupé de querelles religieuses qui intéressaient fort peu la grandeur et la prospérité de l'État.

Ainsi madame de Maintenon mêla Louis XIV aux mesquines disputes sur le quiétisme et sur le pur amour divin rêvé par madame Guyon, jeune et belle visionnaire que recevait madame de Maintenon, et qui professait que la contemplation pouvait tenir lieu de pratiques religieuses, et qu'il suffisait d'élever son âme au ciel dans une méditation oisive ou quiétisme ; doctrine qui séduisit beaucoup d'esprits à la cour et dans les provinces, et qui entraîna Fénelon lui-même (1687).

La vieille épouse s'efforçait d'amuser aussi le monarque par la réception solennelle de faux ambassadeurs d'Orient, par les confidences prophétiques et merveilleuses d'un sorcier qu'elle avait fait venir de Provence, et par mille autres puérilités ; et, après tant d'efforts elle se plaignait que ce roi n'était plus amusable. « Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ; que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands et la peine qu'ils ont à remplir leur journée. Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait peine à imaginer. Le roi ne sort pas de ma chambre.....; il n'est pas de dédommagement pour la perte de la liberté. »

La spirituelle dévote avait raison ; l'ennui est la punition de ceux qui échappent à la loi du travail et de l'action dictée par Dieu lui-même sur le Sinaï. Si Louis XIV se fût consacré aux immenses devoirs de celui qui a l'honneur de gouverner la France, si madame de Maintenon eût pu se vouer aux soins de la maternité et à l'administration intérieure de son domaine, ni l'un ni l'autre n'eût connu l'ennui.

La duchesse de Bourgogne, Marie-Adélaïde de Savoie, qui appelait *ma tante* la nouvelle reine, était seule admise dans l'intimité des vieux époux (1697) ; les enfants de France étaient forcés de se tenir debout devant la marquise ou de s'asseoir sur les barres de sa chaise à porteurs dont les glaces restaient fermées pour conserver à cette dame un reste de

fraîcheur et la préserver contre l'action de l'air trop vif.

La famille royale supportait avec peine cette étrangère, à laquelle il fallait témoigner tant de respects. La belle-sœur du roi, Elisabeth-Charlotte de Bavière, caractère indépendant, s'efforçait toujours de consoler la dauphine « *quand cette vieille la mettait au désespoir*. » Louis XIV lança même un jour un regard si foudroyant à la princesse de Conti, qu'elle s'évanouit.

Le gouvernement était confiné dans la chambre de madame de Maintenon ; le conseil des ministres s'y assemblait ; elle y trônait dans une niche composée d'un grand fauteuil entourée d'une sorte de tente en damas, donnant ses avis trop écoutés sur les affaires de l'État.

Le roi faisait porter ses repas dans ce sanctuaire, où les princesses du sang royal n'avaient droit qu'à un tabouret.

Tout tremblait devant cette puissance ; le malheureux Racine ayant, par oubli, parlé de Scarron dans les appartements du roi en présence de madame de Maintenon, ne s'aperçut que trop tard de son imprudence, demeura confus et muet, et on attribua sa mort à son émotion.

Quoique la célébration du mariage eût été secrète, madame de Maintenon faisait tous ses efforts pour la divulguer. Louis XIV avait promis aux ministres de ne jamais déclarer cette triste union ; mais l'âge et les intrigues allaient le faire céder à de pressantes sollicitations, lorsque Louvois, réparant ses torts politiques par un acte magnanime, se jeta aux genoux du roi en présence de plusieurs officiers et, lui présentant son épée, le pria de le tuer s'il devait violer son serment. L'archevêque de Paris, cardinal de Noailles, l'illustre Fénelon et Bossuet lui-même rappelèrent également au roi cette promesse ; ces grands citoyens tombèrent en disgrâce, mais madame de Maintenon échoua dans son entreprise.

Louis XIV, dont l'esprit était droit et l'âme grande, tenait

de sa mère une dévotion superstitieuse. Au lieu d'user de ses talents et de son influence sur ce prince pour modifier ses sentiments, madame de Maintenon craignit de paraître trop attachée à son ancienne religion en donnant au roi des conseils modérés ; elle aima mieux flatter les tendances fanatiques du souverain de qui dépendait la publication de son mariage. La révocation de l'édit de Nantes, jadis donné par Henri-le-Grand, fut une funeste mesure qu'elle devait et pouvait empêcher, et c'est sur sa mémoire que retombent les sanglantes conséquences de cette rupture avec les protestants (1685).

On exécuta cruellement le barbare décret qui enleva à la France trois cent mille citoyens, dont plusieurs portèrent leur industrie dans les pays étrangers, qui profitèrent de cette proscription inique. Des soldats furent envoyés dans les parties du royaume où la religion protestante avait un plus grand nombre d'adhérents. Ces envoyés pouvaient tout faire et tout oser pour la répression du protestantisme. Des gentilshommes mutilés, des enfants arrachés au sein maternel, des laboureurs à leurs sillons, des femmes rasées et plongées dans les cachots des couvents, des pasteurs expirant sur la roue, des jeunes filles violées, des familles brûlées dans leurs maisons, tels sont les crimes qu'on reproche à madame de Maintenon, parce qu'elle avait assez d'autorité pour les empêcher (1688).

La persécution s'étendit même à des catholiques sincères. L'Europe entière s'intéressa au sort du monastère de Port-Royal, asile situé près de Versailles, protégé par les duchesses de Longueville, de Liancourt et de Chevreuse, et dirigé par l'illustre abbesse Angélique Arnauld. On y professait le jansénisme. Ses ennemis accusaient cette doctrine de n'admettre ni les saints, ni l'eau bénite, ni le culte de la Vierge. De leur côté, les partisans de Jansénius condamnaient la morale trop facile des Jésuites. Enfin, après des

querelles qui durèrent trop longtemps, les parties s'étant aigris, on obtint (1708) une bulle du pape Clément XI (Francesco Albani) qui supprimait Port-Royal.

Le lieutenant de police d'Argenson, escorté de soldats, mit en déroute vingt-deux religieuses, et les bâtiments du monastère furent démolis.

Fénelon avait fait de nobles efforts pour adoucir les rigueurs et les cruautés qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes. On lui reprocha sa faiblesse; et ces tristes querelles troublèrent les derniers jours du pieux archevêque, du poète innocent et aimable qui avait chanté en prose si harmonieuse les pérégrinations de Télémaque et les douces vertus d'Aristonoüs.

Pendant ces frivoles disputes, la France était mise en péril par une coalition européenne qu'avait suscitée l'acceptation de la couronne d'Epagne au profit du duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Le prince Eugène, opposé aux généraux français et commandant des armées très-supérieures en nombre, entamait déjà nos frontières, lorsque Villars, utilisant habilement les dernières ressources de la France, sauva son pays à la journée de Denain (1713).

Quelques années auparavant (1692), Louis XIV avait fait placer au trésor de Saint-Denis l'épée et le portrait de la valeureuse Philis de la Tour du Pin de la Charce, qui, lors de l'invasion du Dauphiné par le duc de Savoie, avait rassemblé et conduit au combat les vassaux de son père.

Aussitôt que madame de Maintenon eut reconnu que son mariage, repoussé par l'universelle réprobation, ne serait pas publié, elle ne dissimula plus son ennui. Se préparant une dernière suprématie pour le jour où le roi aurait cessé d'exister, elle fonda la communauté de Saint-Cyr destinée à l'éducation des jeunes filles nobles et pauvres. Elle intéressa même le roi à la prospérité de cet établissement; elle l'y conduisait, et les élèves jouaient devant lui quelques tra-

gédies de Racine ; puis on l'entretenait d'amusements enfantins et de détails monastiques indignes d'un prince chargé de gouverner une grande nation.

Madame de Maintenon avait assez fait pour attirer sur elle la haine générale. Le duc du Maine, qu'elle avait élevé, fut le seul appui de sa vieillesse. Aussi fit-elle tant d'efforts pour que Louis XIV, par son testament, confiât la régence à ce prince au préjudice du duc d'Orléans, neveu du roi, que ce monarque, irrité d'une telle violence, affecta de ne pas mentionner dans cet acte solennel le nom de la compagne de ses trente-sept dernières années.

Celle-ci mit le comble à son ingratitude en quittant le roi plusieurs jours avant sa mort (1715). Le maréchal de Villeroi lui donna des gardes pour la protéger et la soustraire aux menaces du peuple justement irrité.

Depuis longtemps, elle n'osait même plus visiter Paris, où elle avait été accueillie par des clameurs furieuses.

Le duc d'Orléans, devenu régent, oubliant qu'elle avait tenté de le dépouiller de ses droits, vint la voir à Saint-Cyr, et lui remit le brevet d'une pension de quarante-huit mille livres, sur lequel il avait fait consigner l'honorable mention que le désintéressement de madame de Maintenon lui avait rendu nécessaire cette dotation.

Pendant que madame de Maintenon gouvernait la France, la duchesse de Marlborough régnait en Angleterre, et Anne de la Trémouille, princesse des Ursins, dirigeait la politique en Espagne.

Parvenue à une incroyable fortune par ses rares talents et quelques qualités, la veuve de Louis XIV fut coupable de n'avoir usé de son élévation que pour faire le malheur des peuples.





XXI

Louis XIV était un souverain très-absolu; ses exemples agirent puissamment sur les mœurs de son époque, à laquelle la postérité a assigné le nom de siècle de Louis XIV, tant à cause de la longue durée de ce règne, que de sa splendeur dans ses débuts.

L'orgueil aveuglait ce monarque; si un conseiller loyal et dévoué lui soumettait timidement quelque observation dans l'intérêt public, il se montrait assez blessé pour que cette généreuse tentative ne fût pas imitée. Les larmes des mères et les sueurs des peuples ne sont cependant pas, dans les décrets de Dieu, l'apanage des rois.

Ce souverain ne modifia sa dédaigneuse fierté qu'en faveur des artistes et des gens de lettres. Chacun sait que les courtisans, stupéfaits, le virent un jour déjeunant avec Molière, qui n'avait cependant à la cour que le titre de valet de chambre, tapissier. Louis XIV conversait familièrement avec Mansard et Lenôtre; Racine et Boileau ont acquitté avec usure en éloges les bienfaits qu'il leur accorda. Tels furent les hommes qui ont buriné la splendeur de ce règne, pendant lequel furent instituées les Académies des beaux-arts, l'École française de Rome, et qui paya si richement les chefs-d'œuvre dont sont ornés nos palais et nos jardins.

Pendant les premières années du règne de Louis XIV et

jusqu'à la chute de la marquise de Montespan, de jeunes et brillantes femmes répandirent sur la cour et sur la France le plus grand éclat. Sans être plus pures, les mœurs s'étaient adoucies; les formes élégantes et courtoises présidaient aux relations; le luxe s'était accru; c'est en France un mal contagieux, mais au moins le goût s'était épuré. L'administration sage de Colbert permit au roi d'entreprendre avec succès de grandes guerres et de soutenir les magnificences d'une cour passionnée pour l'éclat et les plaisirs.

Des fêtes éblouissantes, des carrousels, des ballets, dans lesquels figurait le roi lui-même, attirèrent à Saint-Germain et à Versailles les femmes les plus galantes et les plus belles de la France et de l'Europe. Ce fut à la suite de l'une de ces fêtes, offertes au roi et à la duchesse de la Vallière, que le surintendant des finances, Fouquet, fut arrêté, suivant les uns, à cause de ses excessives prodigalités; suivant d'autres chroniques, pour avoir osé offrir beaucoup d'or et son amour à la jeune favorite.

Ces brillantes folies pénétrèrent jusque dans les couvents et corrompirent même le haut clergé. L'archevêque de Paris, François de Harlay, avait pour maîtresse avouée la comtesse de Bretonvilliers, et le cardinal de Bouillon se montrait publiquement épris d'une autre dame de la cour.

Les abbesses des monastères étaient choisies pour leur naissance; Angélique Arnaud, supérieure à l'âge de huit ans, pouvait-elle répondre d'une sérieuse vocation et de l'avenir.

Dans les couvents, la soie et le velours remplaçaient la serge et la bure; les miroirs de Venise reproduisaient la beauté des jeunes religieuses qui chantaient parfois les poésies trop légères de Ronsard et de Baïf. Madame de Maintenon elle-même demanda pour les demoiselles de Saint-Cyr un costume *sans guimpe*, que le pape Innocent XI (Odescal-



chi) eut la faiblesse d'autoriser, disant qu'on ne pouvait rien refuser à la dame du roi. Ainsi, pour conserver l'appui d'une femme puissante, on transformait l'habit de la religieuse en un costume de coquetterie étudiée.

Ces pernicieux exemples s'infiltraient dans les provinces et n'étaient que trop suivis. Toutefois, Louis XIV, qui n'avait ni le pouvoir ni la volonté de commander les vertus, exigea toujours, au milieu de ses fautes, que la pudeur publique fût respectée, et il réprima avec vigueur le scandale affiché et les fanfarons de vices.

L'adultère passait pour simple galanterie, trop souvent même aux yeux des maris, qui se montraient indifférents, ayant perdu le droit d'être sévères.

Louis XIV aimait le cérémonial et l'étiquette jusqu'à la puérilité. Tout à sa cour était réglé sur ses goûts et sur ses habitudes : son petit lever, son grand lever, sa table, son coucher, ses heures de chapelle, ses chasses, ses séjours à Marly, les plus infimes détails de sa vie privée étaient codifiés et tenaient les courtisans en perpétuel éveil. Rien ne dérangeait le règlement de chaque jour, et tout le monde devait se bien porter quand le roi n'était pas malade.

Un jour, le capitaine des gardes crie au milieu de la chapelle : « Gardes, retirez-vous, le roi ne viendra pas aujourd'hui. » Presque tous les seigneurs et les dames de la cour s'éclipsèrent à la hâte. Le roi vint cependant, et après s'être étonné de cette solitude inaccoutumée, il dut, quoique en riant, faire de profondes réflexions sur la valeur des hommages et la solidité des courtisans.

Lorsque, minée par madame de Maintenon, la marquise de Montespan résolut de quitter la cour, un changement subit s'opéra.

Le roi, plus mûr et plus sage, abdiqua son goût pour les plaisirs mondains ; la cour devint froide et sévère. Pendant près de quarante ans, la France allait être soumise à un

gouvernement occulte et à l'autorité d'une femme sous le nom d'un roi.

L'expérience des siècles a suffisamment démontré que la participation trop directe des femmes à l'administration des Etats amenait souvent de terribles catastrophes, de graves désordres au moins.

Dieu a fait la part de la femme ici-bas : agir sur l'homme par des caresses et par une douce persuasion, briller par l'éclat de ses traits et la beauté de sa personne, surveiller et animer le foyer domestique, recevoir les premiers et les plus tendres embrassements de l'enfant, consoler et secourir l'infortune ; voilà, certes, un beau rôle sur la terre ; il suffit.

L'autorité suprême n'a pas été départie à la femme. Quand elle la saisit, l'ordre providentiel est interverti, l'anarchie domine.

L'énergie, les vastes vues, les entreprises hardies, la science profonde sont si peu l'apanage naturel de la femme que si, une fois par siècle, l'une d'elles parvient, météore incompris et peu applaudi, à se créer une célébrité dans la politique, la tragédie, la haute administration, cette célébrité n'est pas enviée.

Si quelques princesses illustres comme Sémiramis, Catherine le Grand, Isabelle de Castille et Marie-Thérèse ont tenu le sceptre avec gloire, le nombre de ces prodiges est si restreint qu'il ne fera jamais oublier les débordements de la mère de Néron, les crimes d'Irène, la vie incestueuse de Frédégonde, les perfidies d'Isabeau de Bavière, les faiblesses criminelles de Marie Stuart, la jalouse vengeance d'Elisabeth, les meurtres commis par Anne de Russie, Jeanne de Naples et Marie Tudor, et le fanatisme sanguinaire de Catherine de Médicis.

Louis XIV avait du génie, madame de Maintenon un esprit vif et un vaste savoir ; son amie, la princesse des Ur-

sins, était douée d'une profonde politique; et cependant, de cette association néfaste, il n'est résulté que des maux. Entre l'élévation de madame de Maintenon et la chute de madame du Barry, il y eut pour la France, justement irritée, quatre-vingt-dix-huit années de misère et de honte suivies d'un cataclysme politique.

Les chagrins de toute nature assiégèrent le cœur de Louis XIV à dater du jour malheureux où madame de Maintenon fut admise comme souveraine dans le palais des rois.

Les armées essuyèrent de grands revers, la misère et l'oppression furent au comble (1711). L'administration, tombée entre les mains de ministres, favoris incapables, épuisa les finances de la France. Les malheurs domestiques accablèrent le vieux roi. Dans la même semaine (1712), il perdit le dauphin, la dauphine et leur fils, et le duc de Bretagne aussi rapidement qu'il avait vu précédemment mourir Henriette d'Angleterre, sa belle-sœur, et son fils le grand dauphin.

Les soupçons d'empoisonnement se renouvelèrent avec force. Cependant, le futur roi vivait dans son berceau, et cette frêle existence détruisait tous les soupçons. D'ailleurs, l'épidémie, qui enleva prématurément les membres de la famille royale sévissait aussi à Paris et parcourut toute la France; et aucune preuve sérieuse ne confirma des soupçons nés d'un moment de stupéfaction et de terreur.

La grande Mademoiselle, petite-fille de Henri IV et fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, occasionna aussi de graves soucis au roi par son aveugle tendresse pour le duc de Lauzun, gentilhomme gascon, dépourvu d'agréments physiques, ambitieux et fantasque, qu'elle épousa secrètement âgée de quarante-deux ans. Ce courtisan abusa durement de l'autorité que cette folle ardeur lui donnait sur une princesse qui avait refusé plusieurs alliances souveraines et qui aurait pu épouser Louis XIV.

La duchesse de Berri, par ses désordres et son impiété, accabla de tristesse les derniers jours du vieux roi.

Aucune douleur ne fut épargnée à ce monarque jadis si hautain; de tous les membres de la famille royale, naguère si nombreuse et si brillante, un frêle rejeton devait seul survivre ; la duchesse de Bourgogne ne resta même pas pour consoler, par son esprit et sa gaieté, les ennuis d'une vieillesse repentante, maussade et chagrine ; car Louis XIV n'avait dû quelques distractions à la monotonie mesquine de sa vie intérieure qu'à l'amabilité d'Adélaïde de Savoie, qui, spirituelle et vive jusqu'à l'étourderie, aidait la favorite septuagénaire à rendre plus léger le fardeau de l'existence à un roi devenu si malheureux après avoir été entouré et fatigué de toutes les magnificences. Louis XIV regretta ouvertement de survivre à cette jeune duchesse de Bourgogne, qui mourut en quelques jours sous ses yeux (1712).

Les mémoires si nombreux sur la cour de ce prince, et notamment ceux de la princesse Palatine, Elisabeth Charlotte de Bavière, belle-sœur de ce monarque, duchesse d'Orléans et mère du régent, ont jeté une vive lumière sur ce règne de grandeur suivi de si cruels revers.

Cette princesse bizarre reconnaissait elle-même sa laideur et repoussait les secours impuissants de la toilette. Louis XIV, qui n'aimait pas sa rude simplicité, n'avait recherché son alliance que pour faciliter la conquête du Palatinat. Elle était franche et, trop libre, elle détestait ouvertement le caractère de madame de Maintenon, qu'elle appelait *la vieille*.

Brusque et vive dans ses emportements, elle donna un soufflet à son fils le duc de Chartres, qui fut le régent, lorsque ce jeune prince vint annoncer à sa mère que, par ordre de Louis XIV, il allait épouser Mademoiselle, fille naturelle du monarque, née d'un double adultère.

Les femmes, au dix-septième siècle, secondèrent ardemment le goût que Louis XIV avait pour le luxe et la magnificence ; elles jouaient de fort grosses sommes et la délicatesse ne présida pas toujours à ces fiévreux passe-temps.

Il leur fallait avoir de l'or à tout prix ; aussi le financier Fouquet se vantait de n'avoir jamais éprouvé de refus. Chacun de ses invités à cette fête si scandaleuse de Vaux, qui fut la cause ou le prétexte de sa disgrâce et de son arrestation, avait trouvé dans son appartement une bourse destinée à couvrir les pertes au jeu pendant cette splendide féerie organisée en l'honneur de mademoiselle de la Vallière, à qui Fouquet osa se vanter de cette audacieuse conception.

Pour obtenir des dons royaux, les femmes les plus riches n'étaient pas les moins avides.

Toutefois, au milieu de ces actes de cupidité, il est juste de signaler le désintéressement de Marie Joly de Choin, aimée du Dauphin, quoique laide et même un peu bossue ; elle était spirituelle et ses avis avaient une autorité reconnue ; elle vivait avec modestie et simplicité au château de Meudon, chez le Dauphin, dont elle refusa les bienfaits avec une louable persévérance. « Si j'avais le malheur de vous perdre, lui écrivit-elle, les mille écus de rente que je tiens de mon père suffiraient dans ma douleur à tous mes besoins. »

Après la mort du Dauphin, qu'elle avait épousé secrètement, la modeste existence de cette royale veuve fut conforme à sa noble parole.

Les plaisirs de la cour étaient un moyen facile de satisfaire le goût excessif du luxe ; les fêtes de Versailles et les excursions du roi dans les provinces offrirent des occasions nombreuses pour lutter d'élégance et de coquetterie, même dans le lieu saint. On se serait fait scrupule de ne pas assister à la messe, et les églises étaient profanées par

l'inconvenance de l'attitude et les intrigues. Une ordonnance de 1710 s'éleva contre les femmes qui, dans les promenades et même au confessional se montraient les bras et la gorge presque nus ; ces injonctions furent inutiles.

Le génie de Corneille, de Racine et de Molière fit acquérir au théâtre une valeur et une importance inconnues jusqu'alors. Le langage s'épura par l'influence de ces illustres maîtres. Le théâtre italien fut même très-fréquenté ; on y parlait cette langue si harmonieuse et si aimée ; mais les comédiens, ayant annoncé une pièce nouvelle intitulée la *Fausse Prude* (1697), madame de Maintenon se crut suffisamment désignée ; le théâtre fut fermé et les Italiens retournèrent en leur pays.

Louis XIV, qui n'employait que des mots élégants ou recherchés, avait banni avec mépris les expressions triviales et la grossière habitude de jurer ; il voulait que tout ce qui l'environnait portât le cachet de sa grandeur personnelle et de sa dignité. Il jeta par la fenêtre sa canne qu'il avait levée sur un gentilhomme dans un moment d'irritation.

Mais cet aspect intérieur de grandeur couvrait une grande ignorance ; Louis XIV se créa lui-même une apparence d'éducation dans la brillante conversation des marquises de Montespan et de Maintenon, et dans les entretiens particuliers qu'il provoquait fréquemment avec les grands hommes qui ont illustré son règne.

Pendant que ce monarque, faisant faire un grand pas à la civilisation, accordait sa protection et ses encouragements aux gens de lettres et aux artistes, les seigneurs français imitaient ses exemples, et la marquise de la Sablière s'illustrait en recueillant pendant vingt ans dans sa maison l'immortel fabuliste, son commensal et son ami.

Beaucoup de dames de la cour ne pouvaient écrire lisiblement, n'ayant rien appris dans les couvents où on les plaçait pour préserver leurs jeunes années des exemples

pernicieux qu'offrait la société, souvent aussi la maison paternelle.

Quand la nièce de Richelieu épousa le grand Condé, elle fut envoyée au couvent pour y recevoir quelques notions des connaissances les plus ordinaires; nous citerons pour exemple, entre mille autres, de l'ignorance universelle une lettre de mademoiselle de Montpensier à Colbert :

« Monsieur, le sieur Segrais qui est de la cadémie et qui a bocou travalié pour la gloire du roy et pour le public ayant esté oublié lanée passée dans les gratificasion que le roy a faicts aux baux essprit, ma prie de vous faire souvenir de luy. Set un aussi home de mérite et qui est à moy il y a long tamps. J'espère que sela ne nuira pas à vous prier a avoir de la considération pour luy. Set se que je vous demande et de me croire monsieur Colbert, votre afectionnée amie. Anne-Marie-Louise d'Orléans. »

Les hommes n'étaient en général pas beaucoup plus instruits. Le comte de Brienne rappelle qu'il n'y avait dans le conseil du roi que le comte de Lyonne et lui qui sûssent bien lire; les autres ministres *ne faisaient qu'ânonner.* »

Le ton d'élégante et fine galanterie qui régnait à la cour dut amener de grands désordres; mais Louis XIV, si peu scrupuleux pour lui-même, défendait aux autres le scandale; les déréglements sont moins contagieux quand ils sont cachés; voiler le vice, c'est le condamner; il n'est plus alors qu'une faiblesse personnelle souvent ignorée.

Les femmes aimaient et priaient en même temps; elles se montraient fort sévères pendant le carême; mais au milieu de l'atmosphère enivrante de la cour de Louis XIV et de celle de ses délégués dans les provinces, les passions étaient plus entraînantes que le devoir. Toutefois, au fond des cœurs, malgré tous les désordres, vivait une foi sincère qui devait être plus tard tristement remplacée par le scep-

ticisme ou une froide indifférence en matière de religion. Sans ce frein respecté, que peut devenir une femme si souvent isolée, ou livrée sans défense à ses rêves d'imagination et à d'incessantes séductions.

Telles n'étaient pas les femmes sous Louis XIV : la duchesse de Longueville était douce et bonne, également obéissante à son confesseur et à ses amants ; franche en ses croyances et en ses galanteries, elle marchait la tête haute, se plaignant qu'on critiquât bien plus sa conduite que celle de la reine de Suède, dont elle n'avait jamais imité les gestes et le langage licencieux.

Tartuffe, *les Précieuses ridicules*, *les Femmes savantes*, *le Bourgeois gentilhomme*, contribuèrent puissamment à attaquer le vice par le ridicule. Molière, que Louis XIV couvrit de sa protection contre d'ardentes inimitiés, ce génie qui illustra son siècle, Molière avait eu la faiblesse d'épouser, âgé de quarante-deux ans, une jeune fille qu'il avait fait élever. Cette jeune fille, Armande Béjart, l'accabla de chagrins, de dégoûts et d'ingratitude ; ses infidélités conduisirent le grand poète au tombeau, et la postérité, en applaudissant les chefs-d'œuvre de Molière, se rappellera avec amertume combien de larmes lui ont coûté les rires éclatants qu'il excite aujourd'hui ; car les ridicules et les travers qu'il peint en un si brillant langage, ce sont ses propres chagrins qu'il révèle et qui enlèvent d'unanimes applaudissements.

Paris acquit, sous Louis XIV, beaucoup d'étendue et de population. Le roi ne l'aimait pas ; il y venait très-rarement, se rappelant avec ressentiment les scènes de la Fronde ; et pendant les trente dernières années de son règne, madame de Maintenon n'osait s'y montrer, redoutant des manifestations hostiles.

Mais la destinée de cette Cité-Reine était plus forte que la rancune d'un souverain ; des monuments s'élevèrent, les remparts furent reculés, de somptueux hôtels y furent bâtis;



et les jeunes seigneurs y vinrent chercher des plaisirs que refusait et blâmait la cour de Versailles, devenue désormais et maussade et sévère.

La police, plus vigilante qu'au commencement du règne de Louis XIV, assainit et éclaira la voie publique, organisa une surveillance de nuit qui rassura les citoyens paisibles contre les entreprises du crime jusque-là si impunies, que la Reynie, lieutenant de police, avait été obligé de faire à la tête de la maréchaussée le siége régulier d'un repaire de bandits; et que l'hôtel de Soissons, pour affirmer son inviolabilité, affecta de donner asile à des voleurs (1674). Colbert déplorait hautement que le château des Tuileries, alors inhabité par la cour, servît de retraite aux gens poursuivis par la justice. Une administration plus vigoureuse réforma ces abus. Le commerce protégé devint plus florissant; de la France et des pays étrangers, on accourut dans cette ville superbe qui offrait à la fois de l'élégance, de la sécurité, des plaisirs sans trouble, des modes nouvelles et une liberté peu connue ailleurs.

Paris donnait dès lors le ton à l'Europe.

Toutes les femmes ambitionnaient cette résidence ou regrettaient de n'y être plus.

La reine Christine ne quitta Paris que contrainte par le cardinal Mazarin, lorsqu'elle eut assassiné Monaldeschi.

Henriette-Marie, fille de Henri IV et reine d'Angleterre, se montra heureuse de revenir en France.

La séduisante fille du Régent, Charlotte-Aglaé, duchesse de Modène, abandonna sa principauté pour revenir au Palais-Royal; et sa sœur, reine d'Espagne, quitta Madrid pour revoir Paris, aussitôt après la mort du roi son mari.

Chacun sait que madame de Stael, exilée en Suisse, dans son beau domaine de Coppet, regrettait hautement le ruisseau de la rue du Bac devant les splendeurs du lac de Genève; et la reine de Suède, femme du célèbre Bernadotte,

préférait l'existence modeste de l'Abbaye-aux-Bois à la glorieuse couronne de Scandinavie.

Nécessairement ces femmes célèbres devaient attirer autour d'elles, à Paris, un monde empressé et exciter de nombreuses sympathies.





XXII

Ce n'est qu'avec répugnance et dégoût que nous abordons cette époque de l'histoire, longue période de décadence et de vices, qui aurait entraîné la France dans l'abîme et l'anéantissement, si, plus tard, soixante-dix années de splendeur et de gloire ne l'eussent heureusement replacée à la tête des nations.

Ainsi que l'avait prévu Louis XIV, son testament, fruit des obsessions de madame de Maintenon, fut cassé par le Parlement (1715). Le duc d'Orléans, sur lequel avaient plané des soupçons odieux dont l'événement démontra l'injustice, fut investi de la Régence. Le descendant de Henri IV avait droit à cette dignité ; mais il exagérait tous les défauts de ce grand homme, et il avait très-peu de ses mérites.

Retirée au milieu des demoiselles de Saint-Cyr, madame de Maintenon accepta avec une résignation au moins apparente cette nouvelle et dernière défaite.

Elle avait persécuté le grand roi pendant ses derniers jours pour lui arracher l'acte qui devait investir de tous les pouvoirs le duc du Maine, son élève chéri, pendant la longue minorité du roi Louis XV.

Le Parlement ne pouvait sanctionner ce vœu en conférant

fils, misérablement abandonné sur les marches d'une église de Paris, devint plus tard le célèbre philosophe d'Alembert.

Alexandrine de Tencin fut détenue pendant quelque temps à la Bastille comme soupçonnée d'avoir assassiné un de ses amants, le conseiller de la Fresnaye, qui fut trouvé mort chez elle.

Sa parenté avec Pont de Vesle, ses rapports d'amitié avec Duclos, Piron, Marivaux, Helvétius, Mably et Marmontel, ont autorisé les contemporains à supposer une trop grande participation des gens de lettres aux œuvres de madame de Tencin, qui a publié plusieurs livres pleins de charme et d'esprit.

Elle s'unit à madame de Pompadour pour protéger l'apparition de l'*Esprit des Lois* et attirer la faveur publique sur l'œuvre naissante de Montesquieu.

Ses lettres furent imprimées avec celles de Fatmé Aïssé, femme très-remarquée à cette époque pour avoir résisté aux désirs du régent, voulant rester fidèle au chevalier d'Aidy, qui lui causa de grands chagrins. Cette jeune fille avait été achetée à Constantinople moyennant quinze cents livres par l'ambassadeur de France, et son esprit la fit briller tant aux réunions du Palais-Royal que dans les salons de la haute société parisienne.

L'histoire fait assez de reproches à la mémoire du régent pour qu'on doive au moins mettre sa véritable valeur en relief; ses apanages étaient considérables et lui permirent de n'accepter aucun émolument des deniers de l'État.

Après quelques heures consacrées chaque jour aux affaires publiques et aux réceptions dont ne peuvent s'exempter les dépositaires du souverain pouvoir, le régent non-seulement recherchait l'indépendance de l'homme privé, mais encore, ce qui était une faute immense, tout accès auprès de sa personne était interdit, quelle que pût être la gravité des faits ou des communications à lui transmettre.

Dès cette heure et pendant toute la nuit, le duc d'Orléans appartenait à ses roués et à ses favorites ; les portes étaient fermées et les domestiques éloignés. La régente était instruite de tous ces désordres ; sa conduite fut irréprochable, quoique, belle et bien faite, elle pût se venger aisément.

Le prince, bannissant la plus vulgaire pudeur, admettait ses propres filles à ces soupers impurs, où tout ce qu'il y avait de respectable était ridiculisé, où les propos les plus monstrueux et les couplets les plus licencieux étaient applaudis.

Digne fille d'un tel père, la duchesse de Berri, Marie-Louise-Elisabeth d'Orléans, a été accusée d'inceste par les mémoires contemporains ; toutes les suppositions pouvaient être admises comme fondées au sein d'une pareille réunion.

Cette cour se transportait parfois au Luxembourg, où le duc de Berri, petit-fils de Louis XIV, traînait obscurément sa triste existence, raillé par sa femme sur ses sentiments religieux, et témoin muet de ses orgies avec le comte de Riom et l'écuyer La Haie.

Très-indignement élevée sous les yeux de son père, qui ne cachait à ses filles rien de ce qui est ordinairement soustrait avec soin aux regards de l'enfance, cette princesse avait su se contraindre pendant les deux années qui avaient précédé son mariage (1711), afin de conquérir la bienveillance de madame de Maintenon qui pouvait, à son gré, faire réussir ou rompre cette union. Sa conduite fallacieuse ayant amené le succès, la duchesse de Berri ne tarda pas à jeter le masque. Elle était naturellement un résumé de tous les vices ; deux jours après son mariage, à peine âgée de quinze ans, elle se montra en état d'ivresse aux yeux de toute la cour.

Depuis Poppée, Messaline et Isabeau de Bavière, aucune femme n'étala plus d'effronterie dans la prostitution ; elle

repoussa d'abord les caresses excessives et importunes de son jeune mari loyalement épris ; elle lui fit sentir la supériorité d'esprit qu'elle avait sur lui et finit par le ridiculiser ; ensuite elle s'efforça de briser l'intimité qui existait entre le duc de Berri et son frère, le duc de Bourgogne ; mais elle échoua dans cette coupable entreprise, et les deux frères restèrent toujours tendrement unis pendant leur trop courte existence.

Elle arriva ensuite à ce degré d'impudeur, qu'elle se plaisait à raconter les détails de ses infidélités à son mari, qui pria le vieux roi de le délivrer d'une femme si criminelle.

La mort mit bientôt un terme (1715) à cette malheureuse union et laissa à la duchesse de Berri une liberté sans contrôle, dont elle usa si largement que les excès enflammèrent son sang et préparèrent sa fin prématurée.

La duchesse de Berri avait l'attitude altière, la démarche sans grâce, le visage agréable, le teint échauffé et des mains d'une beauté sans égale.

Malgré sa fierté poussée jusqu'à l'arrogance, elle admettait au Luxembourg, dans son intimité, des hommes flétris et des femmes effrontées appartenant à une classe qu'elle affectait de mépriser.

A la suite de nombreux attachements passagers, la duchesse de Berri conçut une vive passion pour le comte de Riom, qui n'avait ni esprit ni beauté ; il était le petit-neveu du duc de Lauzun, qui avait tyrannisé mademoiselle Louise de Bourbon, cousine de Louis XIV. C'était une destinée de famille qui s'accomplissait dans des circonstances analogues. Naturellement doux et poli et sans orgueil, mais fondant son autorité sur le caprice d'une prostituée, le comte de Riom traita la duchesse de Berri comme Lauzun avait traité Mademoiselle ; comme elle, la duchesse contracta un mariage secret qui la rendit victime. Le comte de Riom se plaisait à lui inspirer de la jalousie, à la contrarier dans ses désirs, à

la quereller sur ses ajustements et à lui faire verser des larmes dont il riait.

En examinant les causes et les conséquences des mariages secrets contractés par Mademoiselle et la duchesse de Berri, on reconnaît aisément que la possession qui attache la femme refroidit la passion chez l'homme ; que la plus habile est donc celle qui prolonge davantage une lutte dont elle pressent et assigne le terme ; que plus la femme est d'un rang élevé, plus elle s'expose à être la victime spontanée de l'homme vers lequel elle descend, et qu'elle est fatalement entraînée à devenir l'esclave du tyran qu'elle a créé.

Le duc de Buckingham, qui obtint les faveurs de trois reines, notamment de la fière Anne d'Autriche, se vantait de les avoir *gourmées* toutes, comme plus tard le duc de Lauzun battait sa royale maîtresse.

Les dernières années de Louis XIV et le mysticisme de sa vieille compagne avaient répandu sur la cour et sur les provinces une atmosphère de tristesse et un caractère sombre qui n'est pas naturel aux Français. Aussi, à l'exemple de la cour du Palais-Royal, chacun se hâta de s'affranchir d'une contrainte impatiemment supportée ; les passions, longtemps comprimées, se donnèrent libre carrière ; le voile fut trop vite et trop déchiré, car on se dispensa de rougir.

La débauche est à la galanterie ce que la voracité est à la friandise : une vie sans scrupules, sans élégance, sans délicatesses et sans attraits.

Tel est le honteux caractère que le régent imprima à son époque.

Si ce prince, qui ressemblait à Henri IV, son aïeul, qui était bon comme lui, et qui avait l'esprit plus cultivé, avait eu pour conseillers et pour amis un Sully et un Duplessis-Mornay, la France n'aurait pas à rougir du régent ; mais ses amis furent ses *roués* et son conseiller intime Dubois.

Cet homme, fils d'un pharmacien de Brives, s'insinua d'a-

[illegible]

mère du régent, et presque sous les yeux de la duchesse d'Orléans, femme très-spirituelle, qui, après avoir tremblé devant Louis XIV et madame de Maintenon, gémissait alors en silence des désordres de son mari, se vouait aux exercices de la piété et à l'éducation de ses enfants.

Mais la duchesse du Maine n'était pas tenue aux mêmes égards ; la conduite du régent et le choix de son favori Dubois inspiraient des espérances à cette princesse ambitieuse; sa cour était magnifique; elle y attirait les savants et les étrangers; on aimait à écouter dans ses salons le comte de Saint-Aulaire, Baron, l'académicien Sacy, Voltaire, la marquise du Châtelet et Sophie de Launay. Sous ces apparences trompeuses, au milieu des fêtes et des spectacles, elle fomentait des intrigues criminelles non seulement contre le régent, mais contre la sûreté de l'État; elle spéculait sur le scandale public et le mépris universel qui flétrissait la conduite du prince. Elle appela auprès d'elle des jurisconsultes pour rechercher dans les plus vieilles coutumes et chez les anciens peuples des moyens légaux de destituer le régent, et de le remplacer par son mari; elle passait des nuits à ce travail, dont Dubois fut informé par ses espions.

La colère de cette princesse violente éclata lorsqu'elle apprit que, par de nouveaux édits (1718), les priviléges et droits de prince du sang étaient enlevés au duc du Maine, ainsi que la surintendance de l'éducation du jeune roi; obligée de quitter l'appartement qu'elle occupait aux Tuileries, elle y brisa de sa main les glaces et les porcelaines.

Elle résolut de se venger; le cardinal Alberoni, premier ministre de Philippe V, encouragea son ressentiment; l'ambassadeur d'Espagne à Paris, prince de Cellamare, s'engagea à remettre à son souverain un mémoire suivant lequel le roi d'Espagne devait provoquer la réunion des États-Géné-

raux en France pour limiter l'autorité du régent et réprimer les abus de son gouvernement.

Ce mémoire, rédigé par le président Malézieux et le cardinal de Polignac, demandait enfin que la régence fût ôtée au duc d'Orléans et transférée au roi d'Espagne, oncle de Louis XV, ou au duc du Maine.

La duchesse du Maine était activement secondée dans ses intrigues politiques par Sophie de Launay, fille de beaucoup d'esprit, son amie et sa commensale.

Cette conspiration était flagrante; le duc et la duchesse du Maine furent arrêtés; leurs complices, traités avec douceur, furent exilés dans des châteaux ou dans des monastères.

Le régent était bon et nullement vindicatif; après une courte détention à la citadelle de Dijon, la duchesse revint à Sceaux et reçut de la bouche du duc d'Orléans la généreuse affirmation que le passé était oublié.

Malheureusement, ce prince bienveillant méconnaissait l'étendue de ses devoirs; il traitait les affaires de l'État avec la légèreté et l'impatience d'un homme qui n'aime pas le travail; mais il ne permettait pas aux femmes de solliciter auprès de lui en faveur de leurs protégés; et jamais, au milieu des orgies ni à la faveur de caresses insidieuses, il ne communiqua à ses maîtresses, ni même à la duchesse de Berri, sa fille trop aimée, aucun des projets ou des actes intéressant l'État.

Ce prince fut bientôt frappé dans ses plus criminelles affections. Sa fille, qui se jetait dans les débauches les plus vulgaires, fut enlevée à vingt-quatre ans (1719) au milieu de ses désordres, que, par une alliance monstrueuse, elle mêlait aux pratiques de la religion au point d'étonner les Carmélites, chez lesquelles elle se retirait pendant le carême. Ces saintes femmes, admirant une dévotion si ardente, ne pouvaient croire à la détestable renommée de la princesse.



Sa sœur, Louise d'Orléans, entra au monastère de Chelles, dont plus tard elle devint abbesse. Le voile ne l'empêcha pas de satisfaire ses penchants vicieux et d'affecter une conduite blâmable chez une religieuse; elle montait à cheval, offrait des banquets aux monastères voisins, allait à la chasse, se servait des armes, composait et tirait des feux d'artifice et faisait venir des danseurs de l'Opéra pour composer des ballets, où les religieuses figuraient en costume de bergères et en nymphes.

D'ailleurs cet antique monastère de Chelles, fondé par Clotilde et où venait prier la reine Bathilde (670), avait souvent causé du scandale. Dans le même lieu existait jadis un couvent de moines, et le même cloître servait à l'une et à l'autre abbaye. Ce voisinage et cette communauté n'étaient pas sans danger pour des religieuses vouées au célibat et souvent très-jeunes.

Les abbesses supérieures du monastère de Chelles furent toutes des personnes illustres; ainsi Gisèle, sœur de Charlemagne, et Hegelwich, mère de l'impératrice Judith.

Louis le Bègue enleva une religieuse de ce couvent, qui devint sa maîtresse (877).

L'abbesse Jeanne de la Forest fit raser (1349) le bois de Chelles, rendez-vous de promenades et de désordres.

Les évêques de Paris, Pierre de Beaumont et Jean Simon, et l'évêque de Meaux s'efforcèrent de réformer les monastères de Chelles et de Faremoutiers; mais les religieuses se déclarèrent indépendantes de la juridiction des évêques. Sous l'abbesse Jeanne de Prollye, l'évêque de Paris envoya aux religieuses le célèbre cordelier Maillard qui, dans son grossier langage, leur reprocha de se dire filles de Dieu tandis qu'elles n'étaient que des filles de joie.

Rénée de Bourbon s'efforça de corriger les mœurs du monastère; mais Marie-Henriette de Bourbon, fille naturelle de Henri IV, et la fille du régent, abbesse à quatorze

ans, se firent remarquer par la légèreté de leur conduite, lorsque, supérieures, elles devaient d'autres exemples à leurs religieuses.

La troisième fille du régent, mademoiselle de Valois, avait reçu de son père les mêmes leçons que ses sœurs; elle ne rougissait même pas de sa honte; elle était très-jolie, fine et spirituelle; elle fut la maîtresse du duc de Richelieu, débauché si séduisant que toutes les femmes recherchaient un regard de lui, se soumettant spontanément à ses caprices et à ses infidélités. Les dames de la cour sacrifièrent dans ses bras l'orgueil de leur rang, des religieuses l'austérité de leurs devoirs, les femmes de la bourgeoisie une existence jusqu'alors respectée; les danseuses et les femmes légères n'obtenaient de célébrité que lorsqu'elles avaient eu le bonheur insigne de plaire à ce roué si brillant.

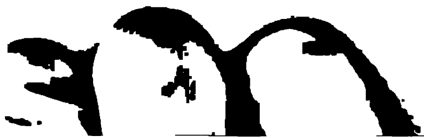
La marquise de Parabère s'associa à cette cour dépravée; par ses saillies spirituelles et l'extrême licence de ses chants, elle charmait les soupers intimes du régent.

Xerxès, roi des Perses, avait promis une récompense à celui qui découvrirait une jouissance nouvelle pour ses sens fatigués; ainsi agissait le duc d'Orléans.

La marquise de Parabère lui fit de nombreuses infidélités. Ce fut elle qui, redoutant le ressentiment de Dubois, supplia le régent d'assister à la scandaleuse cérémonie dans laquelle ce ministre fut consacré à la fois sous-diacre, diacre, prêtre et cardinal (1721).

Parmi les femmes admises aux soupers du régent, brillait, par la grâce de sa figure et la richesse de ses formes, la comtesse de Sabran, qui, malgré son extérieur tendre et modeste, tenait des discours dont on ne pouvait, à sa vue, comprendre le libertinage effréné.

Mais elle ne put conquérir sur l'esprit du prince aucune influence, non plus que les autres favorites. Cette dame ayant tenté de parler de promotions et d'intérêts sérieux au



régent, ce prince la conduisit devant une glace et lui demanda si une aussi jolie bouche était faite pour parler d'affaires politiques.

C'est ainsi que finit, au milieu de la cour la plus corrompue qui fut jamais, le brillant vainqueur de Steinkerque et de Nerwinde, le prince doux et spirituel, qui se vengea de la plus atroce calomnie par les respects qu'il témoignait à son roi enfant, lequel pleura sincèrement l'ami qu'il avait perdu.

Le régent mourut d'apoplexie à Versailles (1723) dans les bras de la duchesse de Falari.

Nous renonçons à décrire les *Fêtes d'Adam*, créées par le duc d'Orléans dans ses nuits d'intimité. Le tableau que nous avons tracé des mœurs de cette époque est au-dessous de la vérité entière; mais on peut le compléter en lisant les Mémoires d'Élisabeth-Charlotte de Bavière, de Saint-Simon, du duc de Richelieu, les pièces inédites sur le règne de Louis XV, les Mémoires secrets sur la Régence, l'*Histoire de Paris*, par Dulaure, et mille autres documents, annales trop colorées de la dépravation atteignant ses extrêmes limites.

Au dérèglement des mœurs s'associent fatalement l'impiété et le luxe, puis les défaillances de la probité. Le système financier de Law éleva inopinément de scandaleuses fortunes. Les femmes en profitèrent pour se livrer à d'insultantes prodigalités; et, pour faire face à ce luxe ruineux, elles s'abandonnèrent à la passion du jeu avec fureur, se croyant dispensées de la délicatesse qui doit présider également à tous les actes de la vie; ce qu'elles appelaient modestement maîtriser la fortune.

Les femmes ne commencent pas la corruption, elles s'y laissent entraîner; et, quand elles ont accepté et suivi des exemples pernicieux, elles glissent plus rapidement encore que les hommes sur la pente qui conduit à l'abîme.

On voulut alors se montrer fanfarons de vices; la gaîté française et l'esprit philosophique secondèrent cette tendance dissolvante, et minèrent sourdement le trône et la foi religieuse, dont le règne de Louis XV accéléra la décadence.



XXIII

Le jeune roi Louis XV avait été élevé autrement que le régent, et cependant il ne fut pas meilleur. Sa gouvernante, la duchesse de Ventadour, l'évêque de Fréjus, son précepteur, et son gouverneur le maréchal de Villeroy, s'ils n'avaient pas donné au royal orphelin une éducation complète, ne lui avaient au moins offert que des exemples et des leçons d'une sage conduite.

La politique sembla exiger que ce prince fût marié à l'âge de quinze ans; on hésita longtemps sur le choix d'une reine; on avait d'abord demandé l'infante d'Espagne, qui fut accordée à Louis XV; puis on la congédia d'une manière discourtoise par suite des efforts et des intrigues de la marquise de Prie, maîtresse du duc de Bourbon, premier ministre de France.

Belle et séduisante, cette favorite gouvernait le royaume; mais égoïste et ambitieuse, elle reconnaissait par de l'ingratitude l'aveugle attachement que le duc de Bourbon avait pour elle. Ainsi elle empêcha la sœur de ce prince, mademoiselle de Vermandois, de monter sur le trône, parce que cette princesse avait plus d'une fois témoigné son aversion pour la maîtresse de son frère. La marquise de Prie écarta également Elisabeth de Russie, parce qu'elle

craignait de voir anéantir son autorité sous une reine énergique ; elle crut donc s'attacher par la reconnaissance une jeune princesse tombée dans l'infortune qui lui devrait son titre de reine et lui laisserait la domination.

Ce fut en effet l'avantage qu'elle recueillit du choix qui fut fait de Marie Leckzinska, femme douce et étrangère à la politique, qui se montra naïvement éprise du roi son époux, fort beau d'ailleurs et dont l'attachement était son bonheur et son unique ambition.

Malgré les sentiments purs et vertueux de la jeune reine, la reconnaissance voila toujours à ses yeux les vices de la favorite dont l'influence l'avait élevée au trône; la marquise de Prie fit partie des quatorze dames d'honneur de la reine, et lorsque celle-ci fut plus tard exilée à Courbépine où elle s'empoisonna, ne pouvant supporter la disgrâce, Marie Leckzinska versa des larmes sur le sort de cette ambitieuse tombée.

Dès son berceau, la reine avait été assaillie par le malheur.

Son père, roi de Pologne, fidèle allié de Charles XII, subit les conséquences de la défaite de Putalwa (1709) ; il fut forcé de quitter Varsovie, et, dans une retraite précipitée, sa fille fut séparée de sa nourrice et abandonnée dans une écurie au milieu des bagages sacrifiés pour accélérer la fuite.

La tête du roi Stanislas étant mise à prix, ce prince infortuné erra de royaume en royaume ; enfin il demanda un asile à la France, qui fut toujours le refuge hospitalier du malheur; le régent lui offrit la résidence de Weissembourg.

Dans un temps de dépravation où les femmes esclaves de leurs devoirs et d'une conduite régulière étaient peu nombreuses, la princesse Marie fut recherchée par le comte d'Estrées, officier de la garnison de Weissembourg (1725).

Les vœux de la jeune fille répondaient à ceux de ce brillant officier, qui devint plus tard maréchal de France. Ce fut alors que le cardinal-prince de Rohan fut chargé, au nom du roi, de demander à Stanislas la main de sa fille qui, modeste ménagère, prenait soin de la pauvre maison de son père déchu. A cette nouvelle, le bon roi tomba à genoux pour remercier de cette consolation inespérée le Dieu juste qui souvent exalte les humbles.

Marie Leckzinska avait sept ans de plus que le roi; elle put jouir pendant quelque temps des douceurs de la vie conjugale et des empressements de son jeune mari; mais, comme Marie-Thérèse, elle éleva des scrupules religieux d'une nature délicate entre époux; ces scrupules blessèrent Louis XV, qui d'ailleurs remarquait la lassitude que faisait éprouver à une cour corrompue cette honnête intimité du roi et de la reine qui s'aimaient *bourgeoisement*. Si cette princesse avait su défendre ses droits et son rang, et modifier ses pratiques journalières de dévotion, elle eût pu réussir à éloigner des rivales que Louis XV alors ne recherchait pas, et conserver plus habilement un époux d'une fidélité longtemps exemplaire.

La comtesse de Mailly se chargea de rompre cette monotone harmonie, et se montra trop fière d'un tel succès.

Aussitôt qu'on eût ouvert les yeux du monarque, qui avait longtemps considéré sa femme comme la plus aimable et la plus belle, la reine, qui en réalité avait peu d'avantages physiques, put, dans l'isolement, envisager les conséquences de ses scrupules. Il était trop tard; elle se résigna avec dignité à son sort, et se voua tout entière à la bienfaisance, à l'étude et aux pratiques religieuses. Pendant quarante-trois ans de règne, elle fut un admirable modèle de toutes les vertus, brillant du plus grand éclat au milieu de la corruption.

La perte de ses enfants, dont elle avait dirigé l'éducation,

secondée par son vaste savoir, lui occasionna des chagrins si vifs qu'elle tomba en langueur (1768).

Lorsque le mal eut atteint son dernier période, une foule innombrable assiégea le château de Versailles; on vint des provinces rendre un public hommage à cette haute vertu; et lorsque cette sainte reine s'éteignit, le roi, repentant sans doute et pénétré de respect pour la femme qu'il avait perdue, s'avança vers le lit funèbre et embrassa une dernière fois la noble mère de ses dix enfants.

Après la mort de Marie Leckzinska, on se disputa les plus petits objets qui lui avaient appartenu ; son oraison funèbre fut prononcée à Notre-Dame de Paris, et, malgré le respect dû aux lieux saints, des applaudissements éclatèrent lorsque l'évêque de Troyes s'écria : « Pontife du Dieu vivant, offrez sur le tombeau de la reine un encens que nos neveux brûleront un jour sur ses autels. »

L'union de Louis XV avec Marie Leckzinska, qui dans l'origine avait paru trop modeste, valut à la France l'annexion de la Lorraine, que Stanislas avait reçue par les traités en compensation du trône de Pologne.

La comtesse de Mailly, Louise-Julie de Nesle, n'était plus jeune lorsqu'elle excita Louis XV (1737) à manquer à la foi conjugale. Ses trois sœurs, mesdames de Vintimille, de Lauraguais et de la Tournelle, comme elle, furent maîtresses du roi. La première, étant au couvent, et âgée de douze ans, annonçait qu'elle irait à la cour, que le roi la remarquerait, l'aimerait et qu'elle *gouvernerait tout.*

En effet, le roi en fit sa favorite et elle supplanta sa sœur; mais elle vécut peu et mourut en couches (1741) après avoir donné le jour à un fils que sa grande ressemblance avec Louis XV fit surnommer le *demi-Louis.*

La comtesse de Mailly reprit alors sa place ; mais disgrâciée deux ans après, elle fut remplacée par sa seconde sœur la duchesse de Lauraguais.

La comtesse de Mailly n'avait point été onéreuse à l'État; elle n'eut ni grâces à répandre ni vengeances à exercer; elle n'employa qu'une fois son influence dans les conseils du roi pour sauver les débris de l'armée engagés dans les gorges de la Bohême, débris glorieux que le vieux cardinal de Fleury, premier ministre, voulait abandonner à la merci de l'ennemi par une timide parcimonie.

Celle des cinq filles de la maison de Nesle pour laquelle le roi eut un attachement plus vif et plus constant, fut Anne Marie, marquise de la Tournelle, qui sacrifia à Louis XV (1742) son gracieux amant, le duc d'Agenois, neveu du maréchal de Richelieu. Elle exigea une pension de quatre-vingt mille livres et le titre de dame du palais.

La marquise de la Tournelle était d'une blancheur éblouissante, d'une belle figure et d'une taille élégante ; sa conversation était vive et spirituelle ; ambitieuse et hardie, elle avait à un haut degré l'esprit d'intrigue ; elle conçut l'honorable pensée de jouer le rôle d'Agnès Sorel ; elle s'efforça de tirer Louis XV de son apathique indolence et de la dangereuse oisiveté des petits appartements. Elle l'exhorta à se mettre à la tête des armées de Flandre et d'Alsace, et elle le produisit à Fontenoy sur un plus digne théâtre.

Elle fut créée duchesse de Châteauroux.

Le roi étant tombé dangereusement malade à Metz, la duchesse ne quitta pas son lit ; mais l'arrivée des prélats la força de s'éloigner ; cette brillante favorite, qui était arrivée triomphante à Metz, retourna à Paris au milieu des malédictions du peuple et le maréchal de Bellisle dut lui donner une escorte pour la protéger.

Rendu à la santé, Louis XV s'efforça de faire oublier à la duchesse de Châteauroux la brutalité avec laquelle elle avait été congédiée. Ceux des courtisans qui s'étaient chargés de lui signifier sa disgrâce furent contraints de lui remettre les lettres de retour.

Mais ce triomphe dura peu ; sa santé s'altéra ; en vain Louis XV, qui l'aimait ardemment, lui fit prodiguer les plus énergiques secours, la duchesse de Châteauroux mourut âgée seulement de vingt-sept ans (1744).

Par un raffinement de volupté, plutôt que par un attachement vrai, le roi fit faire à la cinquième fille du marquis de Nesle, la marquise de Flavacour, des offres magnifiques que cette dame repoussa avec fierté, se montrant ainsi digne de l'amitié dont la reine l'honorait.

Alors commença le règne si prolongé de la marquise de Pompadour.

Telle avait été la corruption sous le régent, et telle elle était encore sous Louis XV, que nulle femme attachée à ses devoirs ne pouvait rester seule impunément avec le duc de Richelieu, alors octogénaire. L'adultère était le principe, la fidélité était l'exception ; c'était une vertu roturière ; on raillait le maréchal de Brissac, parce qu'il s'élevait contre l'infidélité en mariage, et un jour il répondit aux plaisanteries de Louis XV : « Sire, on doit avoir tous les genres de courage, excepté celui du déshonneur. »

Sans doute les vices et les faiblesses sont de toutes les époques et inhérents à la nature humaine ; mais lorsqu'ils n'osent se produire au grand jour, lorsqu'ils se réfugient dans l'ombre de l'alcôve et du boudoir, au moins les bienséances et la pudeur publique sont respectées ; alors la femme qui ne doit pas cesser d'être, aux yeux de l'homme, entourée d'une poétique auréole, ne perd rien de son prestige nécessaire et maintient intacte toute la valeur attachée à sa défaite.

Tel sera le caractère particulier des mœurs au dix-neuvième siècle, date d'une vigoureuse régénération.

Louis XV était trop indolent pour prévoir, et personne, dans son intimité, n'était assez énergique pour lui faire envisager le danger que courait la monarchie et la profondeur

de l'abîme qu'il creusait chaque jour. La duchesse de Chateauroux n'était plus; le ministère était faible et incapable de gouverner; la corruption était générale, les finances livrées à l'agiotage; le scepticisme religieux, secondé par les théories philosophiques, faisait de rapides progrès.

Il fallait à cette situation une femme énergique et dévouée à la patrie, et des ministres comme Sully et Colbert. Ces ressources extrêmes manquèrent en un péril extrême, et dès lors la révolution put être pressentie.

Une femme ambitieuse, la mère d'Antoinette Poisson, avait élevé sa fille dans la dangereuse conviction qu'un prince seul était digne de posséder une personne aussi richement douée de beauté et d'esprit.

Habitant un pavillon voisin de la forêt de Senart, madame Poisson conduisait sa fille aux chasses du roi. La duchesse de Chateauroux, avertie de ces manœuvres, les avait contreminées avec succès; alors, désespérant d'arriver au but de ses coupables vues, Antoinette avait épousé son cousin, Lenormand d'Etioles.

La mort de la duchesse ranima les espérances de madame d'Etioles, qui attira enfin les regards de Louis XV. Le roi lui envoya d'abord les produits de sa chasse, puis la fit inviter au bal masqué offert au Dauphin par la ville de Paris (1744).

La figure, la taille, les mains et la chevelure blonde de cette nouvelle favorite étaient remarquables; elle possédait et elle continua à cultiver l'art de la gravure.

Elle était vive et spirituelle; Louis XV en parut très-épris; naturellement avare, il se montra prodigue pour elle; il lui donna six domaines et des hôtels dans toutes les résidences royales; elle recevait quinze cent mille livres par an pour tenir sa maison et sa table, le roi venant fréquemment la visiter (1745).

La cérémonie de sa présentation à la cour eut lieu avec

beaucoup d'éclat; elle sut se montrer si respectueuse à l'égard de la reine, que cette princesse la reçut plusieurs fois.

Le roi nomma sa favorite marquise de Pompadour et lui accorda les priviléges de cour réservés alors aux duchesses. Les membres de la famille royale, le prince de Conti excepté, allaient la visiter; un chevalier de Saint-Louis était son écuyer et une demoiselle noble sa première femme de chambre; sa fille, en bas âge, était appelée madame Alexandrine, ou simplement Mademoiselle, comme les princesses du sang royal.

Connaissant l'aversion du roi pour les affaires, la marquise de Pompadour résolut de le soulager de ce fardeau; elle prit les rênes du gouvernement; comme madame de Maintenon, elle rechercha les médiocrités ministérielles, afin de trouver une obéissance plus absolue chez les ministres qu'elle créait. Contre l'opinion unanime, elle fit élever le prince de Soubise à la dignité de maréchal de France, et elle lui fit confier une armée pour aller au secours de l'impératrice Marie-Thérèse, qui lui avait écrit implorant son secours (1757).

C'est ainsi que pendant dix-huit ans cette favorite fut l'arbitre des destinées de la France, confiant à ses seuls partisans de hautes et importantes fonctions qu'ils se montrèrent incapables de remplir.

Elle multipliait les artifices les plus ingénieux pour éloigner du roi la satiété et l'ennui; pour se rendre nécessaire et se consolider à son poste, elle créa à Versailles la scandaleuse maison dite le Parc-aux-Cerfs, véritable harem où passèrent successivement un grand nombre de jeunes filles qui n'étaient pas encore nubiles, vers lesquelles elle dirigeait les affections passagères du monarque; puis, pour prévenir tout attachement sérieux et durable, elle congédiait ces malheureuses victimes en leur donnant une dot; et lorsque les parents laissaient entendre trop haut leur légi-

time indignation, des lettres de cachet les faisaient incarcérer à la Bastille.

Pour amuser le roi, la marquise de Pompadour donna un nouvel essor à l'art théâtral ; elle fit bâtir des salles de spectacle dans toutes les résidences royales ; elle-même étudia, prit des leçons et développa ses talents et sa coquetterie dans des rôles nouveaux qu'elle créa.

Jusqu'à l'année 1681, les femmes n'avaient jamais paru sur la scène de l'Opéra, et les rôles de danseuses étaient exécutés par de jeunes hommes revêtus de costumes de femmes. Madame de Pompadour chanta et dansa vêtue ainsi que le comportaient ses rôles, tantôt en reine, tantôt en paysanne, ce qui charmait Louis XV.

Avant Molière, la comédie française n'existait pas ; ses études de Plaute et de Térence, et la philosophie d'Epicure commentée par Gassendi, avaient été les guides de ce grand esprit ; par son jeu habile, madame de Pompadour fit valoir les chefs-d'œuvre de Molière aux yeux de Louis XV enthousiasmé.

L'opéra ne fut joué avec imitation de la nature que sous le règne de la marquise de Pompadour ; elle prit un rôle dans le *Devin du village*, de Rousseau, demanda des pièces à Voltaire, et le récompensa par les titres de gentilhomme de la chambre et d'historiographe de France. Rousseau rejeta ses faveurs et ses présents ; toutefois, par ses suffrages éclairés et applaudis, la favorite prépara l'avénement de ces deux philosophes, qui contribuèrent si puissamment au renversement de la monarchie et à l'anéantissement des croyances religieuses.

La duchesse de Brancas, les comtesses d'Angivilliers et d'Estrades et un grand nombre de jeunes seigneurs de la cour jouaient dans les pièces où brillait la marquise de Pompadour.

A la ville, les actrices et les danseuses conquirent, par cet

exemple, une plus grande importance. Le luxe, déjà effréné, s'en accrut encore.

Les gentilshommes et les financiers se montraient fiers de posséder une danseuse, de la couvrir de diamants, de lui offrir des toilettes splendides et de riches équipages ; et la ruine des familles ne touchait nullement des femmes empressées de renouveler leurs victimes.

Ce fut une cantatrice célèbre qui mit en vogue la promenade magnifique de Longchamps, laquelle depuis plus d'un siècle sert de théâtre au luxe européen.

Marie-Sophie Le Maure avait quitté la scène par scrupule religieux, et avait pris le voile à l'abbaye de Longchamps, sise au bois de Boulogne, près de Paris ; mais le goût inné qu'elle avait pour son art subsistait encore, et elle perfectionna le chant des religieuses ses sœurs.

On parla bientôt de cette réunion de voix touchantes et pures, et la mode s'établit d'aller entendre, au couvent de Longchamps, ces célestes harmonies ; les étrangers suivirent les curieux ; des courtisanes s'y firent conduire dans des voitures attelées de six chevaux, et y étalèrent les splendeurs de leur beauté et de leurs parures.

L'église du monastère était trop petite pour un tel concours ; on montait sur les chaises, sur les tombeaux, sur les autels ; l'archevêque de Paris s'en émut et fit fermer les portes de l'église. Déjà M. de Gondi, approuvé par Grégoire XIII (Buoncompagno), avait usé de sévérité envers ce monastère, dont les mœurs légères avaient mérité la censure, lorsque Henri IV était venu, pendant le siége de Paris, s'établir en ce lieu chez l'abbesse Catherine de Verdun.

Malgré la juste rigueur de l'archevêque, la mode s'étant enracinée, cette promenade continua à être en vogue, et elle est devenue aujourd'hui le pèlerinage du monde entier.

La marquise de Pompadour ne se contentait pas d'être une reine de boudoirs ; elle osa envoyer au maréchal

d'Estrées un plan de campagne qu'il ne suivit pas ; ce qui attira une haine implacable à ce général.

L'illustre Marie-Thérèse, reine de Hongrie et de Bohême, se montra plus souple ou plus indulgente ; car, pour obtenir l'alliance de la France, la fière descendante de Rodolphe de Hapsburg ne dédaigna pas de correspondre avec la marquise de Pompadour et de l'appeler *son amie ;* le traité de Vienne fut ainsi conclu sous les auspices d'une amitié composée d'inconciliables éléments (1756).

Les funestes conséquences de la guerre de Sept-Ans et les revers de l'armée dont elle était la cause première frappèrent d'une vive douleur la marquise de Pompadour ; à cette tristesse se joignirent d'autres maux causés par l'abus des plaisirs et qui hâtèrent sa fin ; elle mourut dans le palais des rois, seulement âgée de quarante-deux ans (1764).

Les ministres vinrent travailler auprès de son lit jusqu'à son dernier moment, et elle s'éteignit les rênes de l'État dans les mains.

Elle avait contribué à l'abolition des Jésuites et gouverné la France pendant vingt ans.

Louis XV vit mourir cette favorite sans émotion ; et cependant il allait assumer sur lui seul l'animadversion générale qu'il avait jusque-là partagée avec la compagne de ses plaisirs.

Madame de Maintenon avait exercé sur Louis XIV une action discrète et latente ; mais elle n'aurait pas osé s'emparer exclusivement de l'administration des affaires de l'État et faire au grand roi un affront que ce monarque, même affaibli, n'aurait pas laissé impuni. Il était réservé à Louis XV de montrer à l'Europe un monarque assez abaissé pour abdiquer entre les mains d'une favorite le sceptre que sa naissance seule lui avait conféré et que sa nonchalance égoïste le rendit, pendant la moitié de son trop long règne, indigne de porter.

XXIV

Louis XV surpassa en débauche tous les rois ses prédécesseurs; il joignit à ses vices une incurie sans exemple précédent; sa conduite imitée pervertit toutes les classes de la société; la majorité de la noblesse elle-même fut complice des actes et des idées qui amenèrent cette décadence.

Lorsque le Parc-aux-Cerfs fut supprimé (1768), on reconnut que les dépenses de ce honteux établissement et les dots des jeunes victimes avaient coûté à l'État quatre-vingts millions. Louis XV laissa de ses illégitimes amours soixante-deux filles et trois fils.

Pour dissiper les ennuis de ce prince âgé et rassasié de plaisirs, son pourvoyeur, Lebel, lui offrit la comtesse Du Barri.

Marie-Jeanne Gomart de Vaubernier, dès ses plus jeunes années, s'était livrée à la débauche; sa famille était tombée dans l'infortune; elle redoutait le travail plus encore qu'elle n'aimait le désordre; car plus tard on l'entendit répéter à la cour : « Femme d'un bourgeois heureux, je n'aurais jamais été la maîtresse d'un roi. » Peut-être aussi aurait-elle eu moins de force qu'elle ne s'en attribuait.

Appelée à servir d'ornement dans une maison de jeu, elle y fut remarquée par le comte Du Barri, qui la fit épouser

à son frère, avec lequel le valet de chambre du roi, Lebel, ne tarda pas à faire un honteux marché (1768).

Madame Du Barri n'avait pas d'esprit; mais aussi elle était sans méchanceté et sans ruse; et les dames de la cour, qui avaient tant de motifs pour ne pas l'aimer, reconnaissaient sa douceur et son aménité; elle était franchement mais uniquement courtisane.

Toutefois, dès qu'elle devint la favorite de Louis XV, elle ne donna lieu à aucun soupçon sur sa conduite et ses affections; mais on doit lui reprocher ses prodigalités; jamais maîtresse de roi ne coûta davantage à la France; c'est pour elle que Louis XV fit faire cette scandaleuse toilette en or massif, pour laquelle l'artiste effrayé demanda une avance de quatre cents marcs; elle écrivait, en jouant, sur des fragments de papier des mandats à vue que le ministre abbé Terray faisait payer plus exactement que des dépenses utiles à la nation.

Le jour de sa présentation solennelle à la cour (1769), cérémonie scandaleuse différée par la résistance de Mesdames, filles du roi, et du duc de Choiseul, la jeune favorite parut couverte de diamants et éclatante d'une beauté que ses manières douces relevaient encore. Dès lors elle put s'asseoir à la table du roi, monter dans ses carrosses, assister aux grandes réunions et aux réceptions des ambassadeurs. Ces faveurs éloignèrent de la cour la princesse de Beauveau, mesdames de Choiseul et de Grammont, qui rougissaient d'être sans cesse en contact avec une courtisane effrontée. Plusieurs dames de la cour suivirent cet exemple; mais toutes n'étaient pas guidées par un aussi noble sentiment.

Les traits suivants suffiront pour faire apprécier le degré d'avilissement de cette époque.

Le prince de Condé avait beaucoup de soins pour la comtesse; le duc de Richelieu était son complaisant; plusieurs

familles illustres voulurent s'allier à la sienne. Le chancelier de France l'appelait sa cousine, et, vêtu de sa simarre, jouait avec elle; puis, caché sous une table, imitait le miaulement du chat si fidèlement que la comtesse l'appelait son *matou.*

Un duc, bossu et objet des railleries de la favorite, se faisait inscrire : le sapajou de madame la comtesse. Le chancelier apposa les sceaux de l'État sur le ridicule brevet de gouverneur de Lucienne, donné dans un trop joyeux souper au petit nègre de madame Du Barri, Zamor.

Un jour, le vieux roi ayant reçu le cardinal de la Roche-Aymon et le nonce du pape dans la chambre à coucher de la favorite, celle-ci sauta gaiement de son lit et se fit donner ses pantoufles par les deux prélats; ce qui fit beaucoup rire le roi, que, dans son inconcevable familiarité, elle appelait *la France.*

Une autre fois, madame Du Barri, pensant que, parmi les dépêches, il existait une lettre du duc de Broglie, qui lui était défavorable, elle se saisit de tous les papiers; le roi voulant les reprendre, elle lui fit faire en courant plusieurs fois le tour de la table du Conseil, puis elle jeta les dépêches au feu. Louis XV irrité la poussa à la porte qu'il ferma sur elle; mais elle revint, se précipita aux pieds du monarque et obtint facilement son pardon.

L'armée elle-même ne put échapper eu culte imposé pour la favorite; et Louis XV vit avec plaisir, au camp de Compiègne, les honneurs rendus à une courtisane (1766).

Tant d'abaissement n'était pas uniquement l'œuvre de madame Du Barri; car cette femme, si folâtre dans l'intérieur des appartements, était, en public, d'une grande réserve, à une époque où cette réserve extérieure était un mérite rare. En effet « s'aimer sans plaisir, se livrer sans combat, traiter le devoir de faiblesse, l'honneur de préjugé, la délicatesse de fadeur, telles étaient les mœurs de ce

temps où la séduction avait son code et où l'immoralité était élevée en principe. » Alors l'oratoire était un boudoir où les pratiques pieuses se mêlaient à l'intrigue et aux combinaisons de la galanterie. D'autres ne prenaient pas même ce soin ; on affichait aussi l'impiété ; le seigneur du château de Champs voulut faire jouer sur son théâtre particulier, le vendredi saint, une licencieuse parade ; le lieutenant de police s'y opposa.

Quoique les princesses de la maison royale ne pussent, sans humiliation, assister aux réunions et aux plaisirs du roi, néanmoins, la comtesse Du Barri avait su se faire aimer d'elles ; et, lorsque la jeune Dauphine, Marie-Antoinette, arriva en France (1774), elle dit avec l'accent de la conviction, malgré la fierté de sa race, qu'elle trouvait la favorite séduisante ; et Louis XV, satisfait, ne rougit pas de faire asseoir la courtisane à sa table, à côté de la Dauphine si jeune et si pure.

Les succès brillants de la comtesse Du Barri devaient exciter l'envie. La sœur du premier ministre, duc de Choiseul, voulut, dit-on, la supplanter ; elle conquit une faveur passagère ; mais enfin, repoussée, elle excita le duc de Choiseul contre la maîtresse du roi, qui, malgré son aversion pour les affaires sérieuses, fut obligée de descendre dans l'arène. Soutenue par le chancelier Maupeou et par le duc d'Aiguillon, forte surtout de la faveur royale, madame Du Barri réussit à faire exiler le duc de Choiseul, allié aux plus illustres maisons de l'Europe ; mais, naturellement légère et nullement vindicative, elle fut bientôt lasse de sa victoire, et le duc de Choiseul, revenu de son honorable exil, aimait à proclamer que la favorite ne connaissait pas la haine.

Lors de l'exil du duc de Choiseul, les femmes avaient pris part à une opposition naissante, en allant, malgré les défenses, visiter avec affectation, à Chanteloup, le mi-

nistre déchu ; et la belle comtesse de Brionne, parente de l'empereur Joseph II, s'était placée à la tête des partisans du duc de Choiseu .

Le duc d'Orléans réclama l'appui de la favorite auprès du roi pour obtenir l'autorisation nécessaire à son mariage projeté avec madame de Montesson. « Epousez toujours, gros père, dit-elle, nous verrons ensuite, j'y suis moi-même fortement intéressée. » En effet, madame Du Barri espérait qu'en faisant annuler son mariage à Rome, elle pourrait épouser le roi ; elle avait plus d'attraits et de jeunesse que la marquise de Maintenon ; mais elle n'avait ni l'esprit ni les mérites qui avaient élevé cette dame à une si haute fortune. D'ailleurs, elle-même fut l'instrument de sa chute; car, imitant les basses complaisances de madame de Pompadour, elle para de ses mains une jeune fille de treize ans, qu'elle introduisit à Trianon dans la chambre du roi, qui contracta auprès de cette nouvelle victime le germe de la maladie dont il mourut quelques jours après (1774).

Le nouveau roi, Louis XVI, qui était très-sévère sur les principes de morale, exila d'abord la comtesse Du Barri à l'abbaye de Pont-aux-Dames ; mais la vie claustrale était un poison pour le tempérament et la beauté de cette recluse. Le bon roi, touché de la résignation de madame Du Barri, qui ne donnait aucun sujet de plainte au monastère, lui permit de quitter sa retraite et de rentrer dans le monde ; il lui fit même don d'un petit domaine (1776).

La société de madame Du Barri se composait de quelques dames de la cour, du peintre Lebrun et du duc d'Aiguillon, à qui, dit-on, elle accordait ses faveurs. L'empereur Joseph II lui fit une visite ; se promenant avec elle dans les jardins, ce monarque lui offrit son bras ; comme elle hésitait, l'Empereur insista avec courtoisie en lui disant : « La beauté, madame, est toujours reine. »

Ses diamants, lui ayant été volés, furent découverts en

Angleterre; elle y fut appelée pour les reconnaître. C'était une voie providentielle qui lui était ouverte pour échapper aux sacrifices sanglants de la Terreur. Elle eût pu rester dans cette contrée pendant les troubles civils de son pays; mais son amour pour le duc de Brissac la ramena en France.

Elle donna, pendant les premières scènes de la révolution, un asile à des officiers blessés, et leur prodigua des soins; la reine lui en adressa des remercîments; puis elle offrit à Louis XVI sa modique fortune, que le prince n'accepta pas; mais il se montra touché de ce témoignage de reconnaissance.

La révolution marchait rapidement. Une nuit, la maison de madame Du Barri à Lucienne est forcée et envahie par une bande de Marseillais, qui lui apportaient la tête du duc de Brissac. Ce jeune commandant de la garde du roi avait eu les moyens d'échapper à ses bourreaux; mais il avait employé des moments précieux à écrire à sa maîtresse une lettre passionnée et un testament par lequel il lui léguait une partie de ses biens.

Accusée d'intelligences avec les ennemis de la République, la comtesse Du Barry fut condamnée à mort (1793) On regrette de la voir manquer, à l'heure suprême, de ce noble courage qui honora si éminemment, à cette époque, les victimes de son sexe, et dont la reine Marie-Antoinette offrit, tant dans sa longue captivité que sur l'échafaud, le sublime modèle.

L'indolence de Louis XV, la direction des affaires de l'État confiée à la marquise de Pompadour, le scandale produit par madame Du Barri, ne furent pas les seules causes de la commotion qui ensanglantait la France et ébranlait l'Europe.

Les théories nouvelles et la philosophie étaient professées par Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, le baron

d'Holbach, Grimm, Saint-Lambert, Duclos, Beaumarchais, Helvetius, et par tous les encyclopédistes, non pas dans de modestes retraites et dans l'isolement, mais au milieu des salons de mesdames Geoffrin, Necker, et de la licencieuse marquise du Deffant et de mademoiselle de Lespinasse, la spirituelle maîtresse de d'Alembert.

Ces philosophes utopistes s'assemblaient aussi chez la gracieuse baronne d'Epinay, qui eut le malheur de trop bien accueillir Jean-Jacques Rousseau, indigne des bontés de cette femme brillante, qu'il perdit par ses indiscrètes révélations, ainsi qu'il avait affiché toutes celles qui avaient eu la faiblesse d'accorder un sourire ou un asile à ce personnage cynique, qui traçait des règles de conduite aux mères, et déposait ses enfants à l'hospice.

Madame d'Epinay avait fait construire, à l'extrémité de son parc, un ermitage qu'elle donna à Rousseau, ce qui déplut à Grimm avec lequel elle se consolait des infidélités de son mari.

Les beaux esprits s'occupaient moins des bergeries de Watteau et de Boucher, que de discussions politiques et de la réorganisation des États (1779).

Quelques membres du clergé et un grand nombre de personnes de la cour étaient entraînés par l'esprit, la beauté ou la décevante logique de ces femmes inspirées.

On n'était plus au temps où les marquises de Nesle et de Polignac se battaient au pistolet pour se disputer la possession si éphémère du duc de Richelieu; sous les lambris dorés des fermiers généraux Beaujon et la Popelinière, les femmes employaient leurs attraits et leur séduisante conversation à conquérir des prosélytes à la cause politique qu'elles défendaient avec ardeur, pendant que les encyclopédistes travaillaient à détruire les croyances religieuses. Mais ont-ils déposé dans ce vide quelque atôme ou quelque espérance de bonheur?



Comme on avait pris parti pour les opéras de Gluck ou pour ceux de Piccini, on s'échauffait pour ou contre les parlements, les libertés anglaises, l'encyclopédie ou les États généraux ; non-seulement les femmes ouvraient leurs salons à des polémiques sérieuses ; mais elles écrivaient sur ces graves matières des lettres élégantes qu'on relit encore de nos jours.

Entre toutes brillait par son esprit Julie de Lespinasse, que le comte de Guibert accabla de soucis, et qui disait plus tard qu'elle tenait à la vertu par les remords et par les chagrins.

Dans son modeste salon se réunissaient les encyclopédistes, le comte de la Rochefoucauld, Carraccioli, le chevalier de Chastellux, l'abbé Arnault et tous les hommes spirituels recherchant instinctivement l'esprit. « Les comtesses de Choiseul, de La Marck et de Boufflers, les duchesses de Luxembourg et de Croy correspondaient avec le jeune roi de Suède, Gustave III, afin de former et de donner au monde le prince idéal qu'elles avaient rêvé. »

« La comtesse d'Egmont, fille du vainqueur de Mahon, du célèbre maréchal de Richelieu, et qui secondait son père dans la tenue fastueuse du gouvernement de la Guyenne, aimait et appelait auprès d'elle les gens de lettres ; » elle écrivait au roi de Suède (1771) : « Votre Majesté m'accuse de ne pas aimer le roi..., ce n'est pas ma faute... ; hier, à la représentation de *Bayard*, j'aurais acheté de mon sang une larme de Louis XV ; mais si vous aviez vu son air d'indifférence, l'ennui du Dauphin, le rire de Mesdames à ce tableau si touchant des sentiments de notre nation, vous auriez partagé mon désespoir... Comment supporter que celui qui a joui du bonheur d'être adoré avec ivresse et qui le serait encore, s'il nous avait laissé la moindre illusion, se soit plu à les détruire toutes... ; au nom de Dieu, sire, ne mêlez plus cet *apathique tiers* dans

les lettres charmantes dont vous m'honorez... Mettez-moi à portée de vous envoyer mon portrait; je ne le puis sans la parole positive que vous n'aurez jamais celui de madame Du Barry. »

Voici les fragments d'une autre lettre adressée par la comtesse de La Marck au même souverain. « ... Nos jeunes femmes crèvent d'esprit; pour la raison on n'en parle guère; elles sont toutes initiées dans les secrets de l'État; elles se mêlent de tout, ne font l'amour que par passe-temps, s'occupant de politique ou d'intrigues de cour; plus de principes; quelques bureaux d'esprit où on se moque de Dieu et de la religion, et où on regarde comme des imbéciles ceux qui y croient; voilà, sire, en raccourci le tableau de notre situation. »

Ces deux lettres, peu connues, retracent complètement l'agitation de la France en sens contraires, à cette époque d'imminente conflagration.

On voyait s'associer à cette effervescence des femmes qui, par leur état et la légèreté de leurs mœurs, semblaient vouées, sans diversion possible, aux choses frivoles; on soupait et on discutait chez Françoise Quinault, chez Sophie Arnoult, dont l'esprit lascif est resté longtemps célèbre, chez la voluptueuse Guimard et la coquette Duthé, dont les équipages et le luxe étaient si scandaleux. Quelques-unes de ces brillantes artistes secouraient au même temps des gens de lettres tombés dans l'infortune, à l'exemple de cette célèbre Adrienne Lecouvreur, qui se dépouilla de ses diamants et sacrifia sa vaisselle d'or pour équiper et armer le héros qui allait vaincre à Fontenoy.

Non-seulement les femmes tenaient des cénacles politiques; mais, à aucune époque de notre histoire, elles ne produisirent autant d'ouvrages d'esprit; mesdames de La Fayette, de Tencin, de Riccoboni, Cottin, Lebrun, de Flahaut, firent admirer leurs gracieuses créations; mais,

madame de Stael exceptée, aucune ne produisit d'œuvre importante.

Comme en littérature, plusieurs femmes se sont fait remarquer par la culture des arts; mais depuis Phidias et Apelles jusqu'à Horace Vernet, depuis Palestrina jusqu'à Verdi, depuis Hérodote jusqu'à Thiers, depuis Homère jusqu'à Racine, peu de femmes ont fait œuvre de génie. La femme est plutôt créée pour les ovations de la grâce que pour les triomphes de la gloire.

On voit donc vers la fin du dix-huitième siècle un grand changement s'opérer; ce ne sont plus les plaisirs, ni les intrigues de boudoirs qui occupent les esprits; ce sont les réformes sociales et les grandes questions politiques; les plus hauts personnages appellent dans leurs salons les gens de lettres, les artistes, les encyclopédistes, les prôneurs d'innovations. Désormais le mérite ne restera plus inaperçu; on fait mieux connaître au peuple ses droits, on lui parle moins de ses devoirs. Alors les femmes, jalouses de conserver leur influence, traitent plus sérieusement les questions de l'avenir, sacrifiant momentanément les causeries sur les frivolités.

Dans les provinces, le même mouvement s'était communiqué aux esprits. La gracieuse châtelaine de Chenonceaux, madame Dupin, musicienne et femme spirituelle, réunissait, dans sa pittoresque demeure, les hommes les plus célèbres dans les sciences et dans les lettres, Fontenelle, Voltaire, Buffon, Bernis, Marivaux, Mairan, Montesquieu, Condillac, l'abbé de Saint-Pierre, Grimm, J.-J. Rousseau, lord Bolingbroke; et, pour donner plus de charmes à ces réunions, on y conviait la princesse de Rohan-Chabot, les duchesses de Luxembourg, de Valentinois, de Mirepoix, de Boufflers, et une foule de femmes d'esprit dont les noms sont moins connus (1747).

Le théâtre s'associa aussi à cette œuvre de régénération,

mais en sens divers. Sophie Arnould ouvrait ses brillants salons à tous les partis; mais elle penchait vers les innovations révolutionnaires; elle se montrait impatiente de voir détruire tous les priviléges; à ses soupers politiques on chantait des couplets contre la cour et des hymnes de sédition.

Au contraire, Émilie Contat recevait les partisans du régime expirant ou du progrès modéré, redoutait les novateurs ardents; et, lorsque la crise éclata, elle s'efforça de sauver des victimes et échappa elle-même miraculeusement à l'échafaud.

Félicie Saint-Huberty, cantatrice, qui avait introduit au théâtre les costumes adaptés au sujet, ne brillait que par son talent; elle manquait d'agréments physiques; elle était si aimée du public que, dans une fête qui lui fut donnée à Marseille (1786), des vaisseaux tirèrent le canon en son honneur. Aux premiers symptômes de la Révolution, elle émigra avec le comte d'Entraigues, qu'elle épousa sur la terre étrangère; elle se dévoua à la cause des Bourbons et parcourut l'Europe, participant aux missions diplomatiques que son mari acceptait pour le rétablissement de la royauté déchue.

Sophie Raucourt ne cessa de parler et d'agir en faveur des Bourbons; elle fut arrêtée, et ne dut la vie qu'à la protection d'un secrétaire du comité de Salut Public; et, avant de terminer sa longue carrière, elle eut la consolation de saluer le retour de ses rois (1816).



XXV

Des écrivains habiles avaient éclairé la nation française sur ses intérêts trop longtemps méconnus ; les philosophes et les encyclopédistes, sans être tous de bonne foi, propageaient des idées utiles. Louis XVI, prince libéral, partisan de toute réforme sagement mûrie, voulait améliorer le sort du peuple en proclamant de nombreuses réformes ; il s'entoura d'hommes instruits et honorés ; il écouta les Parlements ; mais le mouvement trop rapide l'entraîna. Les finances épuisées par le faste de Louis XIV et la coupable incurie de Louis XV étaient une plaie toujours vive que les sacrifices pécuniaires du clergé et de la noblesse pouvaient seuls cicatriser ; il fallait éteindre un déficit de plus d'un milliard et demi. Ces sacrifices ne furent pas faits en temps opportun, et la monarchie dut succomber.

En vain Louis XVI, qui avait recueilli le funeste héritage de ses pères, imposa-t-il à sa famille et à lui-même la plus sévère simplicité dans la vie intérieure; ses efforts, d'ailleurs insuffisants, ne furent pas secondés.

Dans ces conjonctures si graves, il appela Turgot, Necker, Malesherbes ; il manda même auprès de lui des hommes de savoir et d'expérience, le député de Paris, Louis de Bois-

landry et Thierry de Ville-d'Avray, et conféra avec eux sur les besoins et les vœux de la population.

Cette loyale volonté fut paralysée par les sourdes menées de l'étranger, par les intrigues puissantes et actives de l'un de ses proches, ambitieux ou mécontent, et par un orateur éloquent de l'Assemblée; causes délétères au milieu d'un peuple encore peu éclairé, justement irrité, crédule par conséquent et avide de changements.

Telle fut la réelle origine de ce mouvement impétueux, qui déracina tout au milieu du sang et des ruines, mais d'où sortirent de grands hommes et de grandes choses.

Le vertueux Louis XVI fut offert en sacrifice devant une population muette, qui désavouait cependant ce parricide.

La reine Marie-Antoinette, à la vue du péril, se rapprocha plus tendrement de son époux dans l'infortune, et comme lui sut monter avec dignité sur l'échafaud.

Telle fut la situation que cette princesse échangea contre le calme du palais de ses pères, lorsque, dans les dernières années de Louis XV, le premier ministre duc de Choiseul, voulant consolider la paix entre la France et l'Allemagne, conçut le projet d'unir le Dauphin, petit-fils de Louis XV, à la fille de Marie-Thérèse.

Cependant il y avait en France un parti nombreux qui se prononçait contre toute alliance avec la maison d'Autriche; et ce parti comptait des adhérents même au sein de la famille royale.

Marie-Antoinette, âgée de quinze ans, épousa à Versailles (1770) le Dauphin, duc de Berri; le roi Louis XV lui fit de riches cadeaux.

Paris prépara des fêtes brillantes; mais un événement de sinistre présage et qui frappa les esprits superstitieux plongea la population dans le deuil. L'incendie des échafaudages destinés aux réjouissances et aux dispositions d'un feu d'artifice jeta la confusion au milieu d'une foule im-

mense, qui, effrayée et repoussée par des voitures qui n'avaient pas d'issue, se précipita dans les fossés existant alors sur la place de la Concorde et dans les tranchées ouvertes pour les constructions de la nouvelle rue Royale. On attribua ce malheur à l'incurie de la police et à des malfaiteurs intéressés au désordre. Quoi qu'il en soit, onze cents personnes périrent étouffées ou écrasées.

En ce moment la jeune Dauphine qui arrivait de Versailles, heureuse et parée, à la vue des morts et des mourants, s'enfuit épouvantée en versant des larmes.

Sans les préventions qui l'avaient accueillie, Marie-Antoinette aurait su se faire aimer par elle-même ; elle avait la taille majestueuse, le regard fier mais bon, une chevelure blonde abondante et le langage affable et poli.

Sa douceur au sein de la maison royale lui concilia tous ceux qui l'approchaient ; elle sut même garder un respectueux silence lorsque Louis XV, aveuglé par un sentiment indigne d'un monarque et d'un père, fit asseoir à côté d'elle madame Du Barri.

Naturellement simple, cette princesse n'aimait pas les manières fardées de la cour ; elle appelait sa dame d'honneur, la maréchale de Noailles, *madame l'Etiquette*. On la blâma de ne pas conserver les formes extérieures que lui imposait sa dignité et de se soustraire aux exigences de son rang.

Sans doute la simplicité de ses goûts était louable ; mais, exposée aux regards et à la critique malveillante, elle ne devait pas anéantir brusquement ce vieux code de la servitude des cours, et s'isoler des habitudes de la résidence royale ; ni fuir la société de son époux, quoiqu'elle ne pût trouver des plaisirs bien vifs auprès de ce vertueux prince, qui se délassait des travaux du Conseil par l'éducation de ses enfants, la chasse et de menus ouvrages de serrurerie ; mais qui, maussade, froid et timide, et d'ailleurs peu tou-

ché des attraits de la jeune Dauphine, avait négligé, pendant plusieurs années, la couche conjugale.

Devenue reine de France à la mort de Louis XV (1774), Marie-Antoinette renonça généreusement à un impôt que les Français payaient de temps immémorial, à l'avénement des Souverains, impôt connu sous le nom de *ceinture de la reine* et qui pesait sur le peuple alors si malheureux. Les poètes purent dire avec vérité que la ceinture de Vénus suffisait à parer cette princesse.

Ce fut après huit ans de mariage que Marie-Antoinette mit au jour son premier enfant (1778). Dès lors elle se montra moins étrangère aux intérêts politiques et elle employa tout son ascendant sur l'esprit du roi et sur celui de l'Empereur d'Autriche Joseph II, son frère, pour empêcher la guerre d'éclater entre ces deux Souverains.

On reprochait à la reine de vivre dans un cercle trop circonscrit; de composer presque exclusivement sa société intime de la princesse de Lamballe et de la comtesse de Polignac. A cet effet, elle avait fait disposer au château de Versailles quelques petits appartements fort simples, où elle aimait à vivre loin de l'étiquette des cours, dans la douce compagnie de ses amies et des ducs de Guiche et de Coigny, du prince de Ligne, des comtes d'Adhémar et de Vaudreuil et du baron de Bezenval; là, elle organisait des fêtes intérieures, des promenades en traîneaux, des concerts à Trianon, des déjeuners champêtres, des excursions aux bals masqués de l'Opéra, et de petites représentations théâtrales où figuraient avec elle quelques personnages de la cour et ses beaux-frères, les comtes de Provence et d'Artois.

Les châteaux imitaient cet exemple, et on y jouait en costumes des pastorales de Florian pendant que la tempête commençait à gronder.

La malveillance exploita ces légèretés et donna une couleur perfide à des plaisirs inventés pour tromper l'ennui. De

son côté, Louis XVI ne faisait rien pour rendre la vie agréable à sa jeune femme ; pratiquant sincèrement la religion et les plus austères vertus, il s'occupait dans son cabinet de menus travaux, et étudiait sur le globe et sur les cartes des voyages de circumnavigation ; ce prince ne recherchait pas la société des femmes et se montrait fort peu empressé pour la sienne. De là, une existence séparée entre les deux époux ; de là les insinuations répandues sur l'*Autrichienne*. Toutefois aucun reproche fondé sur des faits positifs n'a pu être articulé contre Marie-Antoinette.

L'épisode du collier, qui eut dans toute l'Europe un déplorable retentissement, augmenta le nombre des esprits prévenus ou aigris contre la reine.

Les joailliers de la couronne Boehmer et Bossange, après avoir réuni des diamants magnifiques, en composèrent un collier d'un prix très-élevé; cette parure fut présentée à Marie-Antoinette qui n'hésita pas à déclarer qu'elle préférait que le roi, avec ce prix de seize cent mille livres, armât deux vaisseaux de ligne ; c'était à l'époque de la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique.

Dans ce même temps, un prince de l'Église, prélat débauché, avait conçu pour la reine une passion coupable ; il fondait ses espérances sur le délaissement où Louis XVI abandonnait la reine. N'osant faire connaître cette passion lui-même, le cardinal prince de Rohan confia son secret à une intrigante nommée Lamotte, qui connaissait les habitudes intérieures de la cour ; il lui manifesta le désir d'offrir à la reine le riche collier dont elle avait vanté l'éclat.

La femme Lamotte va trouver les joailliers, leur présente une pièce fausse signée de la reine indiquant les époques de paiement du prix du collier. Ces délais sont acceptés par les vendeurs, qui livrent les diamants en échange de la signature apparente de la reine.

Alors la femme Lamotte apprend au cardinal épris qu'il

sera reçu très-secrètement dans un des bosquets obscurs de Trianon pendant une fête de nuit que la reine devait donner; et qu'elle le remercierait vivement du magnifique cadeau qui lui était offert.

En effet, pendant la nuit et dans les jardins, une demoiselle d'Oliva, imitant la démarche et la parole de la reine, et mystérieusement enveloppée, adressa au cardinal quelques phrases, lui faisant concevoir de vagues espérances (1786).

Pendant ce temps le collier était rompu et vendu en Angleterre.

Cette intrigue ne pouvait se prolonger; les joailliers, qui ne recevaient point le prix de la parure, présentèrent respectueusement un mémoire à la reine, lui rappelant sa signature.

Ils furent mandés au palais; les explications furent bientôt précises.

Marie-Antoinette éplorée court dans le cabinet du roi, lui demandant la punition de l'outrage qui lui est fait. L'intrigue se dévoile; alors Louis XVI, avec une énergie inaccoutumée, interroge le cardinal de Rohan, puis le fait arrêter et conduire à la Bastille (1786). Le Parlement acquitta le prélat; mais la femme Lamotte et ses complices furent châtiés sévèrement.

Cet événement laissa dans les esprits des traces profondes et sérieuses au milieu des circonstances politiques où la France était placée; l'Europe s'occupa de cette misérable affaire, qui eut une trop grande influence sur le sort de Marie-Antoinette, dont l'innocence n'était pas douteuse pour les gens de bonne foi; et si cette reine, délaissée à vingt ans, belle et aimable, commit quelques étourderies d'abord trop applaudies, pour être plus tard trop calomniées, elle les expia cruellement. On ne pouvait lui reprocher son luxe; elle jouait très-peu et ne s'occupait que rarement d'équi-

pages et d'ameublements; sa toilette était étudiée, mais n'était pas coûteuse; elle n'avait que le désir vague, comme femme et comme reine, de plaire à tous. « Jamais aucun de nous, dit le prince de Ligne, qui avions le bonheur de la voir tous les jours, n'osa se permettre à son égard la plus légère inconvenance. »

Mais il y avait contre elle une disposition hostile; on lui reprochait d'avoir stipulé l'indemnité que le ministère payait à l'Autriche, en exécution du traité passé avec les Provinces Unies sous la médiation de la France.

Ces sujets graves avaient remplacé dans les salons de l'Europe les entretiens futiles. Les femmes participaient au mouvement; presque toutes applaudissaient à la guerre d'Amérique, aux hardiesses des encyclopédistes, aux facéties littéraires de Voltaire et aux sentiments de Rousseau. On admirait les modes anglaises et on s'enthousiasmait pour les succès du jeune La Fayette dans le Nouveau-Monde.

Il y avait à la cour un parti rétrograde dont on accusait Marie-Antoinette d'être l'âme et le chef; le comte d'Artois, qui fut plus tard Charles X, la princesse de Guéménée, la comtesse de Polignac et la princesse de Lamballe faisaient, disait-on, partie d'un comité réactionnaire et secret.

Ce parti était miné par le baron d'Holbach et par Helvétius, dont la femme, très-influente, recevait les opposants Mirabeau, Garat, Champfort, Rousseau, Diderot, Marmontel, et tous les philosophes qui nourrissaient l'esprit révolutionnaire. Ces graves préoccupations diminuaient l'attrait des plaisirs et le charme de ces conversations frivoles où jadis brillait la gaieté française.

Ces salons, qui avaient préparé l'avénement de la Révolution, furent désertés aux premiers mouvements; ceux qui les fréquentaient se séparèrent pour jouer des rôles divers, qui conduisirent les uns aux emplois publics, les autres à l'échafaud.

La maison de madame de Montesson fut la dernière ouverte à la foule élégante; elle cherchait à amuser le duc d'Orléans, qu'elle avait enchaîné par un mariage secret auquel Louis XVI avait consenti par bonté, parce que cette dame savait se faire aimer de tous. Mais déjà dans cette brillante cohue ne se retrouvaient plus les délicatesses de l'ancienne société. Madame de Montesson attirait à Paris les étrangers par sa bonne grâce et son esprit cultivé; elle jouait dans les pièces de Voltaire, qui contribua à célébrer ses brillantes réceptions.

On remarquait dans ces salons madame de Genlis, qui, par une innovation alors tournée en ridicule, était le précepteur des enfants du duc d'Orléans et qui, dans des écrits remplis de variations politiques, se montra rigoureuse et déplora avec amertume le changement de formes et l'oubli des usages du grand monde.

Le dénoûment approchait. Le trésor public épuisé, des rumeurs sourdes, les alarmes des courtisans, l'esprit d'opposition, les intrigues de l'étranger, commençaient à effrayer la famille royale qui, élevée dans les principes du droit divin, comprenait à peine les empiétements du peuple sur l'exercice absolu de la souveraineté.

La reine, à la vue du péril, se montra énergique, encouragea ceux qui se déclaraient ennemis des innovations et raillaient les novateurs.

Dans les cérémonies qui avaient eu lieu lors de l'ouverture des États-Généraux (1789), elle avait encore recueilli quelques hommages publics; mais ces voix amies furent bientôt étouffées par des injures et des menaces qui blessèrent la fierté de Marie-Antoinette sans abattre son courage.

L'Empereur Joseph II engagea sa sœur à se soustraire aux dangers qu'il prévoyait. L'émigration commençait; la reine ne voulut pas d'abord suivre cet exemple.

La Révolution marchait rapidement; bientôt la résidence

royale fut menacée. Un grand nombre d'hommes armés de piques et des femmes furieuses se réunirent pour marcher sur Versailles, après avoir attaqué et pris l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Afin d'observer cette démonstration dangereuse, le général La Fayette, commandant la garde nationale, suivit cette colonne désordonnée à la tête de huit mille hommes; mais il se montra trop tard pour paralyser les efforts des assassins qui avaient déjà envahi la splendide demeure de Louis XIV.

Renfermée dans son palais, au milieu de quelques serviteurs dévoués, la famille royale ne fut défendue que par de courageux gardes-du-corps, essuyant les injures et les coups de feu auxquels le roi leur avait défendu de répondre. Alors ce malheureux prince, appréciant le danger de sa position, voulut faire émigrer la reine et ses enfants; mais Marie-Antoinette refusa de l'abandonner.

Bientôt les portes du palais sont forcées; des bandes se précipitent, demandant à grands cris la tête de l'Autrichienne. Deux gardes-du-corps, du Repaire et de Miomandre, défendant la porte de la chambre de la reine, et couverts de blessures, donnent à cette princesse, par leur résistance héroïque, le temps de se réfugier auprès du roi, sans avoir eu le temps de prendre ses vêtements.

La famille royale fut forcée de quitter Versailles et d'accompagner à Paris une multitude confuse de trente mille individus armés d'épées, de couteaux, de vieilles hallebardes et même de bâtons. Pendant un trajet qui dura sept heures, on fit passer sous les yeux de la reine les têtes des gardes qui avaient péri pour elle; des femmes échevelées et assises sur des canons chantaient des obscénités.

Parmi les plus audacieuses se faisait remarquer une jeune fille, Théroigne de Méricourt, qui prit le titre de général; vêtue d'un costume demi-masculin, elle se montrait armée sur tous les points où il y avait des troubles.

La reine, au milieu de ces scènes sanglantes, montra beaucoup de courage et de dignité, tenant sur ses genoux le Dauphin, auquel elle ne pouvait même donner le pain qu'il demandait (1790).

Enfermée au palais des Tuileries, comme dans une prison, la reine se livra à l'éducation de ses enfants et resserra les liens de famille qui devaient être bientôt rompus. Elle se rapprocha davantage du roi; l'aimable jardinière de Trianon se montra la fière descendante de Marie-Thérèse et des Hapsburg. Mirabeau s'écria : «Le roi n'a qu'un homme près de lui, et cet homme, c'est la reine.» Marie-Antoinette grandissait en présence du péril.

Alors le roi, ne conservant aucune espérance de voir son autorité respectée et rétablie, consentit à quitter secrètement la France (1791). Mais de mauvaises combinaisons, et surtout la trahison, firent échouer ce projet et rendirent à l'avenir la surveillance plus vigilante et plus dure.

Arrêtés à Varennes, les Souverains furent ramenés à Paris et incessamment gardés par leurs ennemis. Marie-Antoinette n'était même pas libre dans sa chambre, dont la porte restait entr'ouverte, afin que tous les mouvements de l'intérieur pussent être observés. Telle fut l'impression profonde que lui causèrent ces grandes infortunes, que ses cheveux blanchirent en peu de jours.

Dans cette extrémité, la reine voulut tenter quelques efforts auprès du puissant Mirabeau pour qu'il prît le parti de la monarchie; elle réussit à le gagner; mais il mourut avant d'avoir pu remplir ses engagements. Moins bien inspirée, elle ne témoigna peut-être pas assez de confiance au général Dumouriez, qui la suppliait de se laisser diriger par lui; cependant celui qui sauva la France dans les défilés de l'Argonne pouvait aussi sauver ses rois.

Enfin, après la sanglante journée du 10 août 1792, après le massacre des défenseurs des Tuileries, le roi Louis XVI,

sa femme et ses enfants quittèrent, pour ne plus le revoir, leur palais saccagé, en passant au milieu des cadavres de leurs derniers défenseurs.

Après avoir entendu prononcer sa déchéance, cette famille infortunée fut transférée captive à la Tour du Temple; elle y fut tourmentée par un espionnage inquiet et continu. Le fidèle Cléry, seul serviteur qu'on eût laissé à ces malheureux princes, était souvent malade, et alors la reine et madame Elisabeth, sœur du roi, s'occupaient des soins domestiques et réparaient pendant le sommeil du prince l'unique habit qui restait au souverain de la France.

Privée d'air dans les tours obscures du Temple, la famille royale descendait, à certaines heures, dans un jardin resserré; encore fallait-il passer au milieu d'une double haie de satellites, qui proféraient à dessein des grossièretés et insultaient les princesses. Enfin, pour priver la reine de cette promenade sépulcrale, un jour, on lui présenta, au bout d'une pique, la tête de la belle princesse de Lamballe, son amie (1792). La reine, à ce spectacle, tomba évanouie.

Dans les précieux détails que Cléry a transmis à la postérité sur les circonstances privées de cette existence captive, on apprend à bien mourir.

Louis XVI sur le trône ne fut qu'un bon roi; Louis XVI captif fut sublime.

Cette royale famille pouvait supporter trop facilement ses peines étant réunie; on la sépara. Marie-Antoinette ne put obtenir même la permission de visiter son fils malade; ce jeune prince, confié à des mains mercenaires et impures, succomba à d'affreux traitements.

Le terme de tant d'infortunes était venu. Le 21 janvier 1793, il fut permis à Louis XVI d'embrasser, pour la dernière fois, sa femme et ses enfants, et quelques heures après des cris féroces apprirent à la reine que le sacrifice était consommé.

Marie-Antoinette fut conduite à la conciergerie du palais de Justice pour subir un interrogatoire sommaire. En présence du Tribunal révolutionnaire, la digne veuve de Louis XVI conserva son sang-froid et toute sa dignité ; ses réponses furent simples, nobles et précises ; mais elles ne pouvaient sauver une victime désignée. Condamnée à mort, Marie-Antoinette entendit son arrêt avec calme ; elle préluda à l'exécution en coupant elle-même ses cheveux. Vêtue de blanc et debout sur la fatale charrette, elle fut exposée, pendant le trajet, aux injures d'une populace avinée.

Arrivée à la place de la Concorde, elle comtempla froidement le palais des rois, et jeta sur la multitude un regard calme et fier; puis le même instant mit un terme à sa vie si courte et à ses longues douleurs.



XXVI

On a attribué à un diplomate célèbre cette pensée immorale : « C'est bien plus qu'un crime, c'est une faute. »

Le meurtre de Louis XVI fut inutile et même funeste au régime républicain. Les États-Généraux avaient manifesté les vœux du peuple français ; le roi, secondé par des hommes probes et habiles, était entré spontanément dans la voie des réformes et des améliorations progressives ; ce n'était ni par l'échafaud, ni par des massacres, qu'on pouvait ramener l'abondance dans le trésor public, épuisé par des causes antérieures à Louis XVI, et auxquelles ce prince n'avait aucunement participé, comme successeur de son aïeul.

Mais cette marche progressive et sûre ne satisfaisait ni la haine étrangère, ni les hommes ambitieux et cupides qui, dénués de talents, voulaient dominer sur des ruines sanglantes et usurper par la terreur l'ascendant que le mérite seul devrait assurer ; car, parmi les plus fougueux égalitaires de la Convention, Napoléon Ier puisa facilement deux ministres, quatre sénateurs, des conseillers d'État, des receveurs généraux, des préfets, des comtes et des barons de l'Empire.

Le peuple, alors ignorant et misérable, était facile à tromper par des phrases sonores et vides ou par de sédui-

santes utopies; il fut abusé par de grands mots et par un mirage imposteur.

Le meurtre de Louis XVI et de sa famille fut donc un crime maladroit et impolitique; car si la Convention eût laissé la vie à ces princes, leur caractère et leurs habitudes ne leur eussent assigné dans l'histoire qu'une place secondaire; mais l'échafaud devint pour eux un piédestal magnifique sur lequel apparaîtront, dans tout l'avenir, ces figures rendues majestueuses et environnées de l'auréole du martyre.

Les restes de Louis XVI furent inhumés obscurément sur un lit de chaux vive en un lieu alors isolé; Marie-Antoinette fut plus favorisée; car le fossoyeur Joly reçut six livres pour donner un cercueil de planches à la fille des Césars.

A ce signal odieux le sang coula partout en France; la guerre civile désola plusieurs provinces; la guerre étrangère fut suscitée ardente et provocatrice; le territoire fut envahi; et sans les victoires si nécessaires de Jemmapes et de Valmy, remportées bien près du cœur de la France, la domination étrangère eût accablé un pays déjà désolé par la Terreur.

Les monarques étrangers n'avaient pas vu sans un vif ressentiment le principe de la monarchie violé et des rois monter sur l'échafaud; de là cette guerre acharnée à laquelle la France sut répondre victorieusement.

Si, à Paris, une population frappée de stupeur n'avait pu arrêter le bras du bourreau, malgré son indignation, cette indignation se traduisit ailleurs par des actes.

Les provinces de l'Ouest, dont le cri de ralliement était *Dieu et le Roi*, ne purent voir renverser les autels et le trône sans que leur conscience blessée se soulevât; elles refusèrent de payer les impôts et de se soumettre à la loi de conscription; de là la guerre civile.



Cette lutte entre Français ne pouvait être que désastreuse et terrible ; ce fut une lutte d'intrépides géants.

Les femmes de la Vendée s'y associèrent ; à cheval au milieu des bataillons, mesdames de Lescure, de Bonchamps et plusieurs femmes royalistes participaient aux dangers, non pour la gloire ou les ovations ; car il n'y en a pas à recueillir dans les guerres civiles ; mais elles donnaient des soins aux blessés, prêtes à mourir avec les vaincus. Quelques-unes firent des prodiges de valeur ; les plus influentes ralliaient les paysans après leurs défaites ; les femmes de la campagne, en vue du champ de bataille, tombaient à genoux priant pour les combattants.

Au château de la Boulaye, quartier-général de l'insurrection vendéenne, les marquises de Donnissan et de la Rochejacquelein donnaient les secours les plus urgents et sacrifiaient pour les blessés les derniers débris de leur fortune ; tandis que d'autres, portant des costumes d'hommes, se faisaient tuer intrépidement pour leur cause.

D'un autre côté, des chefs Vendéens et des émigrés durent leur salut au courage et à la générosité des femmes républicaines du Maine et de l'Anjou ; madame de Bonchamps, prisonnière à Nantes, fut sauvée par des soldats reconnaissants dont elle avait demandé et obtenu la grâce à Saint-Florent.

Lorsque le marquis de la Rouairie voulait communiquer avec les corps isolés, sa parente, mademoiselle Thérèse de Moëlien, à cheval et vêtue d'un amazone, portait au loin les ordres et les instructions.

Cette lutte fratricide dura cinq ans. Une femme eut l'insigne honneur de participer à la pacification de la Vendée, si habilement ménagée par le jeune et illustre général Hoche (1796).

La comtesse de Turpin réunissait dans son château de la Menantais les derniers chefs des Vendéens ; et lorsque les

négociations parurent mûries, elle fut reçue par Hoche, qui applaudit à son dévouement et la félicita en lui disant : « Madame, ce pays si longtemps déchiré vous devra son repos. »

En ces temps de deuil et de désastres, où les prisons insuffisantes, quoique multipliées, regorgeaient de vieillards, de femmes, de prêtres, d'officiers, d'artisans, de fidèles serviteurs, d'étrangers, de suspects même, qui furent confusément massacrés, une jeune fille offrit sa tête en expiation de l'acte audacieux par lequel elle espérait préparer la fin des malheurs de sa patrie.

Mrrie-Anne-Charlotte de Corday d'Armont, habitant aux environs de Caen, conçut le projet de punir le sanguinaire Marat; ce folliculaire féroce, qui osait s'intituler l'ami du peuple, avait récemment publié son intention de faire monter sur l'échafaud cinq cent mille aristocrates, et en attendant cette opime hécatombe, il faisait guillotiner, chaque jour et indistinctement, hommes et femmes, patriciens et plébéiens, soupçonnés d'être partisans de la monarchie.

Quoiqu'il eût une physionomie hideuse, il vivait entouré de femmes plus passionnées pour sa politique sanguinaire que pour sa repoussante personne. Après sa mort, on trouva sur sa table de travail le billet suivant, qui lui avait été écrit récemment :

« La citoyenne Théroigne feyt savoir au brave Marat que les patriote de sa section se proppose à lui donné le salut civicque pour le félicitté sur les attaque des gerdin d'Aristocratte dont il a été la victime l'amy du peuple.

Citoyenne Théroigne.

Général d'armée.

Le 13 juillet 1793, Marat était dans le bain, afin de calmer les atroces douleurs qui le devoraient depuis trois ans, lorsqu'on annonça qu'une jeune fille désirait lui faire des

révélations sur les menées aristocratiques du Calvados. Charlotte de Corday fut introduite, eut un court entretien avec Marat, et pendant qu'il prenait des notes suivies des mots : *à l'échafaud*, elle lui plongea un poignard dans le cœur ; le tyran était mort.

Charlotte de Corday, arrêtée, interrogée et condamnée sommairement, sut mourir avec une fermeté triomphante qui étonna ses juges et la multitude présente à l'exécution.

Quelques-uns affirmèrent que le motif qui avait armé le bras de cette jeune fille était son amour pour le conventionnel Barbaroux ou pour un officier de marine. D'autres n'attribuèrent cet acte audacieux qu'à un grand dévouement pour l'humanité violée.

Le député de Mayence, Adaum Lux, paya de sa tête son admiration pour l'acte courageux de Charlotte de Corday.

Ce fait considérable, diversement apprécié par les contemporains, est soumis au jugement de l'histoire et de la postérité.

A l'extrême frontière, Marguerite Doré, l'épée à la main, sauvait à Nice plusieurs familles condamnées à l'échafaud, bravant le frère de Robespierre.

En ces temps où la misère publique était au comble, où la famine régnait, où les soldats qui couvraient la France de gloire manquaient de chaussures, de vêtements et de pain, les femmes voulurent répondre à tant d'abnégation et de générosité ; elles offrirent à l'assemblée nationale leurs modestes épargnes et leurs bijoux ; ce don patriotique produisit la somme importante de douze millions au Trésor public épuisé.

Ce qu'on admire le plus, à cette sinistre époque, c'est le courage que montraient, dans les prisons et jusque sur l'échafaud, les femmes et les jeunes filles les plus frêles et les plus accoutumées auparavant aux douceurs et aux délicatesses de la vie.

Madame Elisabeth, ses mains étant liées, demandait pour toute faveur au bourreau de lui couvrir le sein ; cette vertueuse princesse avait pu facilement émigrer ; elle préféra partager la captivité et le sort de sa famille.

Il est impossible de nommer toutes celles qui surent courageusement mourir.

La femme du ministre Roland le défendit à la barre de la Convention avec un rare talent, puis monta courageusement à l'échafaud. En apprenant la mort de cette noble femme, Roland se perça de son épée.

La femme d'un autre ministre, Clavière, ayant appris que son mari s'était enfoncé un couteau dans le cœur, se tua dans un accès de désespoir.

Regnard, maire de la Ferté-sous-Jouarre, était accusé d'avoir témoigné trop de respect à la famille de Louis XVI, arrêtée à Varennes. La femme de ce magistrat, voyant entrer les agents chargés d'incarcérer son mari, court à son jardin et se précipite dans la Marne.

Des religieuses de Compiègne parurent au tribunal révolutionnaire sous l'inculpation d'avoir recélé des armes pour les émigrés. « Nos seules armes, dit la supérieure Charlotte Lidoine, sont le crucifix que voici ; » et toutes montèrent sur l'échafaud en chantant des psaumes.

D'autres se soumirent à des sacrifices plus grands peut-être que celui de la vie. Claire de Sombreuil dut boire un verre de sang humain pour sauver son père au milieu du massacre des détenus à Paris ; et cette fille héroïque conserva pendant toute sa vie des convulsions nerveuses, suite bien explicable de cette atroce contrainte. Plusieurs femmes furent obligées, pour sauver leur père ou leur mari, de se livrer à la débauche des proconsuls, des terroristes ou même des geôliers.

Un grand nombre de serviteurs et de gens obscurs périrent pour avoir noblement offert un asile aux proscrits ; et

des malheureuses, vouées au désordre, purifièrent leur alcôve vénale en y cachant des suspects qu'elles accompagnèrent bravement à l'échafaud.

Des femmes, quoique non condamnées, demandèrent à mourir avec ceux qui leur étaient chers; d'autres furent mises en jugement pour avoir réclamé les corps des suppliciés, ou, pour avoir, en changeant de vêtements avec des prisonniers, facilité leur évasion.

Il serait impossible, dans les proportions analytiques d'un livre restreint, de rapporter tous les genres de sacrifices et de généreux dévouement, tous les actes de courage que le régime de la Terreur inspira en France et dont les mémoires du temps nous ont conservé le précieux souvenir.

Non; quelque fût alors l'héroïsme de l'armée française, la vertu n'était pas réfugiée, comme on l'a dit, au sein des armées seules. Le courage froid et impassible, qui aide à bien mourir sans enthousiasme et sans défense, et l'abnégation silencieuse, honorèrent, dans ces temps de deuil et de misères inouïes, toutes les classes de Français et de Françaises surtout.

Cette gloire civique n'amoindrit nullement celle de ces braves soldats qui, presque nus et sans pain, sauvaient leur pays de l'invasion étrangère, agrandissaient au dehors la France déchirée au dedans et ne demandaient aux proconsuls et aux tribuns, pour prix de leurs grandes victoires, que le renversement des échafauds.

Car, pendant que se pratiquaient de sublimes vertus, des hommes féroces ne trempèrent pas seuls leurs bras dans le sang; des femmes les secondaient, les excitaient même; bacchantes ivres, qui chantaient des vers obscènes en portant des têtes au bout des piques, et dansaient nues dans les cathédrales sur des tombes vénérées en buvant dans les calices profanés.

Enfin Dieu se lassa de sévir; le farouche Robespierre et

ses auxiliaires, bourreaux privilégiés, tombèrent à leur tour au sein de l'anarchie qu'ils avaient créée (1794).

Si l'ordre ne se rétablit instantanément ni dans la morale publique ni dans les faits, au moins l'échafaud révolutionnaire fut renversé, lorsque le terrible appareil eut fonctionné une dernière fois pour punir les assassins et les véritables tyrans, en présence d'une foule innombrable et non consolée.

Dès lors on put se livrer aux travaux de la paix, à la réorganisation, aux arts, aux sciences, aux lettres, à une seconde Renaissance.

Au milieu des catastrophes et des conflits politiques qui signalèrent le règne de Louis XVI, les sciences avaient fait de réels progrès et les arts plus sévères se rapprochèrent des formes grecques : les peintres Drouais, Vien, David et madame Lebrun formèrent une nouvelle école.

Dans la littérature, mesdames de Genlis, de Flahaut, de Beaufort-d'Hautpoul, de Beauharnais, Dufresnoy, produisirent des ouvrages estimés.

Avant l'époque néfaste où l'échafaud en permanence supprima les plaisirs publics, le théâtre avait pris de l'extension. Dans l'intérieur des grandes familles on comptait aussi beaucoup de théâtres privés.

Déjà la position sociale de l'artiste s'élevait à la hauteur de son talent et de la dignité avec laquelle il jouait ses rôles. Les acteurs du Théâtre-Français avaient été pendant la Terreur tous emprisonnés comme suspects d'aristocratie.

Le premier bal de l'Opéra avait été donné sous la Régence (1716); depuis cette époque, ce divertissement n'avait pas cessé d'être à la mode, quoiqu'il fût moins populaire alors, et surtout moins animé qu'il n'est devenu de nos jours.

L'Encyclopédie s'acheva ; elle donna à l'étude des scien-

ces une nouvelle et vive impulsion ; l'ambassadeur américain Franklin fit à Paris les premières applications du paratonnerre, dont il était l'inventeur.

Les mœurs s'épurèrent, le nombre des mariages s'accrut; celui des enfants abandonnés diminua, et la gravité des événements ne permit pas l'abus des plaisirs poussé jusqu'au scandale.

Le luxe de la toilette lui-même avait momentanément disparu; car les femmes, adoptant des habitudes sévères, avaient été obligées de se conformer, par un costume plus simple, à d'impérieuses et graves circonstances.



XXVII

A la chute de Robespierre et de ses principaux complices, la France indignée put enfin respirer, sortant d'un long rêve de sang et de terreur (1795).

La gaieté et les plaisirs commencèrent à renaître; le caractère français ne peut se développer dans la franchise de ses allures qu'au milieu de la civilisation, de la galanterie et des agréments qu'engendre la vraie et sage liberté. Dans les maisons de détention même, qui ne s'ouvraient que pour l'échafaud, on avait vu briller encore des lueurs de cet esprit national qui ne pouvait s'éteindre entièrement. Entassés confusément, les prisonniers y conversaient encore comme dans des salons ; et avant de monter sur la charrette funèbre, ils se saluaient en échangeant de courtoises protestations.

Un grand nombre de villes et de simples communes avaient souffert des fureurs révolutionnaires ; Lyon avait subi un bombardement ; Nantes avait frémi devant les noyades de Carrier ; mais Paris avait vu le massacre des prisons et l'échafaud en permanence ; ce fut aussi dans cette ville que la réaction fut plus vive : les anciennes splendeurs de Versailles ne devaient plus renaître ; Paris devint le centre des plaisirs et des fêtes, l'empire de la mode.

Les salons du Directoire s'ouvrirent; les femmes reprirent avec frénésie les élégantes parures; les acteurs de la Comédie française furent rendus à la liberté; on se précipita au théâtre; on organisa les bals *des victimes*, les fêtes de Frascati, de l'Élysée, du Pavillon d'Hanovre, de Tivoli.

On poussa l'excès de la joie jusqu'à la licence; on se rappela que, chez les Grecs, la danse nue était en usage; les femmes adoptèrent le costume grec; mais le directeur Barras ne quitta pas, comme Caton le censeur, les assemblées où les plaisirs multipliés dégénéraient parfois en orgies (1797). Les plus belles femmes avaient été partout choisies pour représenter les déesses sur le char triomphal et sur les autels de la Raison.

Les conversations gracieuses et légères remplacèrent bien vite le silence odieux et morne que commandait la Terreur; mais, à côté des entretiens frivoles, on aimait aussi à entendre des discussions sérieuses dans la bouche des hommes d'un savoir réel; le mérite désormais allait, sous une administration équitable et éclairée, créer une véritable distinction. La France était appelée à une nouvelle vie; on put remarquer alors de la délicatesse dans le langage sans afféterie, de l'urbanité sans affectation, un goût plus épuré du beau et de l'utile. Les femmes, s'éloignant de la polémique politique qui avait duré huit années et qui leur avait fait perdre en séduction ce qu'elles avaient acquis en influence, ne pensèrent plus qu'aux modes nouvelles, aux plaisirs d'une société renaissante et aux aimables entretiens de quelques soirées littéraires; elles avaient alors reconquis leur véritable empire.

La réaction pénétra partout. Ainsi on avait vu, après le règne monotone et triste de madame de Maintenon, Versailles, Paris et les provinces se livrer aux saturnales de la Régence; l'excès de la licence après l'excès de la contrainte.

Lorsque, par les soins d'une administration plus énergique et investie de pouvoirs réguliers, les armées purent enfin recevoir leur solde et leurs approvisionnements, on vit s'élever des fortunes rapides dont toutes les sources ne furent pas également pures ; les fournisseurs des armées remplacèrent les fermiers-généraux qui avaient précédé la révolution ; leur luxe ne fut pas moins insolent et leurs festins, comme les bals qui les suivirent, offrirent des exemples licencieux que des maisons plus honorables eurent la faiblesse et le tort d'imiter.

Parmi des modes d'une scandaleuse apparence, il y en eut une qu'on appelait *demi terme* que des mères autorisaient leurs filles à porter et que l'on considérait comme une preuve de civisme, parce qu'elle promettait des défenseurs à la patrie.

Madame Tallien, Thérésa Cabarrus, qui devint plus tard princesse de Chimay, et d'autres déesses de la Raison, portaient des diamants aux doigts de pieds et des sandales grecques ; mais ces costumes, plus appropriés au climat suave de la Grèce, étaient ridicules sous un ciel si souvent brumeux.

Les ameublements durent aussi emprunter le style antique. David, Isabey, Percier et Fontaine contribuèrent beaucoup à introduire dans les arts divers les formes grecque et romaine, trop repoussées aujourd'hui par l'adoption des styles gothique, byzantin et régence.

Toutefois, comme les diverses classes de la société étaient mêlées ; comme on admettait dans les salons tout ce qui brillait par l'esprit, l'illustration, la beauté et la fortune, jamais, à aucune époque, on n'avait vu réunies sur un même point autant de belles, riches et élégantes femmes que sous le Directoire.

Le directeur Barras, personnage trop épris des plaisirs et du luxe, tenait constamment au Luxembourg une cour plénière, où régnait madame Tallien, étonnante par son éclatante beauté, ses folles dépenses et ses discours licencieux.

Jamais femme ne fût plus richement et si peu vêtue au milieu du monde.

Dans ces fêtes imitant les orgies de la Régence elle fut secondée par quelques dames de l'ancienne cour, qui oublièrent trop vite que, deux ans auparavant, ce même palais du Luxembourg, témoin de leurs folies, avait été converti en une prison d'où leurs proches n'étaient sortis que pour monter sur l'échafaud (1796).

Barras, ayant été nommé général en chef des forces de la Convention menacée, s'était adjoint un jeune officier d'artillerie dont il avait remarqué le sang-froid et l'habileté au siége de Toulon; dans son passage au pouvoir le célèbre débauché eut au moins le mérite d'avoir donné Napoléon à la France.

Napoléon Bonaparte n'avait pas laissé échapper cette occasion de sortir de la foule ; sa brillante destinée commençait à s'accomplir. Quelques volées de canon, habilement dirigées sur les marches de l'église Saint-Roch, dispersèrent une émeute et conduisirent le jeune général dans les plaines de la Lombardie et à la suprême magistrature de son pays.

Dieu, qui inflige si souvent de sévères leçons aux princes et aux peuples, ne veut pas l'entière destruction des sociétés qu'il a créées; aussi avait-il fait naître dans une province française éloignée l'homme emblème du génie et de la force. Cet homme apparut soudain pour rendre un gouvernail au vaisseau désemparé, pour relever les autels, pour rétablir la confiance et la sécurité et pour donner à la France, si malheureuse depuis longtemps, une splendeur jusqu'alors inconnue.

Sous sa puissante main, l'édifice social ébranlé se replace sur sa base.

Au milieu de ses succès, Napoléon Bonaparte est frappé de la démarche filiale et hardie que fait auprès de lui un enfant admis en sa présence. Cet enfant réclame au vain-

queur l'épée de son père, le général Beauharnais, victime des fureurs révolutionnaires.

Cette démarche inspire au général en chef une vive admiration. La mère de cet enfant vient remercier le général; c'est une veuve encore parée des grâces de la jeunesse, Joséphine Tascher de la Pagerie, qui sera bientôt l'épouse du vainqueur de l'Italie (1796).

Elle-même n'avait échappé que par miracle à l'échafaud.

Après avoir abattu Robespierre, Tallien avait fait rendre la liberté à la veuve du général Beauharnais, qui vécut dans la retraite jusqu'au jour de son élévation (1797).

Joséphine avait beaucoup d'élégance dans la démarche, une figure douce et un langage plein de séduction ; elle aimait les grandes réunions, elle y régnait par sa grâce et sa bonté. Dans son domaine particulier de Malmaison, où elle réunissait des collections de fleurs exotiques qu'elle affectionnait, tous les partis se confondaient autour d'elle ; elle y recevait les hommages de Choiseul et de Ségur, de Bernadotte et de Masséna, de Laplace et de Monge, de Berthier, de Poniatowski, de Suchet et de Macdonald, de Chaptal, de Lacépède, des ambassadeurs des cours étrangères, et plus tard des princes de l'Église restaurée par Napoléon. A cette cour brillaient Hortense de Beauharnais, fille adoptive du Premier Consul, mesdames Junot, Savary, Ney et de la Valette et des femmes d'émigrés rappelés.

Le bon ton, la réserve, l'amabilité et l'enjouement caractérisaient ces réunions d'un genre alors tout nouveau et où se manifestait le respect qu'inspiraient Joséphine et la présence du général Bonaparte.

L'influence de Joséphine fut immense; elle fit supprimer la liste des émigrés ; elle consola toutes les infortunes, cicatrisa les plaies encore saignantes de milliers de Français, et elle encouragea les arts; enfin elle apporta en dot à la France son fils, ce héros sans tache que la postérité honore

sous le nom de prince Eugène et qui épousa une femme digne de sa valeur, Augusta-Amélie, fille du roi de Bavière; et elle fut mère de cette gracieuse reine Hortense, qui donna le jour à Napoléon III (1808).

Si le salon du général Bonaparte, dans sa modeste maison de la rue de la Victoire, avait été simple et presque exclusivement rempli d'officiers, il n'en fut pas de même des réceptions du Premier Consul (1802); Joséphine y présidait et le luxe des anciennes cours ne tarda pas à reparaître; elle-même aimait beaucoup les riches toilettes auxquelles elle était d'ailleurs doucement assujettie par son rang; elle introduisit la mode des châles et des étoffes de l'Inde, que bientôt acceptèrent les dames de la nouvelle cour; ce faste fut imité par les femmes de toutes les classes dont les maris avaient conservé ou conquis une fortune favorisée par la prospérité renaissante. Aucune loi somptuaire ne mettant de frein à ce luxe croissant, les femmes se consolèrent de leurs longues privations, parfois au préjudice des mœurs qui, jusque là, n'avaient été viciées que dans les premiers rangs de la société française.

A l'époque du Directoire se rattache l'existence de madame Récamier, femme simple et modeste, qui, pendant un demi-siècle, a été admirée de toute l'Europe pour sa beauté accomplie et sa haute renommée de femme sage et pure, peut-être morte vierge après avoir été mariée, pendant trente ans, et courtisée par des princes, des généraux et des hommes célèbres en genres divers.

Agée de quinze ans (1793), elle fut remarquée par un financier alors puissant qui la vit à Lyon, sa ville natale, et qui l'épousa, quoiqu'il eût quarante-deux ans; on ne sait pour quel motif il lui déclara dès lors qu'il ne s'arrogerait sur elle que la tutelle d'un père et l'autorité d'un ami. Toutefois il donna à sa jeune femme un brillant hôtel où elle se montra le symbole de la réconciliation et de l'apai-

sement. Tous les partis, à peine calmés, se rencontrèrent dans ces salons neutres et pacifiques où se croisaient Mathieu de Montmorenci, Eugène de Beauharnais, Masséna, Bernadotte, Talleyrand, Chenier, Moreau, Laharpe, Lemontey, Dupaty, les princesses Bacciochi et Caroline Murat, madame de Staël, le cardinal Caprara.

Modestement vêtue, musicienne excellente, éclatante de blancheur et de beauté, la jeune divinité de cette époque joua un grand et beau rôle politique, qu'elle ne soupçonnait même pas, tant la douceur et la bienveillance étaient inhérentes à sa nature privilégiée.

Au théâtre, dans les bals les plus enviés, aux fêtes de la cour, madame Récamier excitait des frémissements d'admiration. Le prince Lucien Bonaparte, homme brillant et spirituel, lui offrit ses hommages ; il échoua, comme beaucoup d'autres avaient échoué, comme tant d'autres devaient échouer encore. Un mot et un sourire suffisaient pour calmer les plus téméraires, sans les offenser ; ils restaient ses amis.

Devenu premier consul, Napoléon offrit à madame Récamier, âgée de vingt ans, la délicate position de dame du Palais ; elle comprit le danger et refusa.

Elle usa de son influence pour sauver des délicatesses d'amour-propre, faire rayer beaucoup de noms de la liste des émigrés ; elle obtint par ses larmes la vie de condamnés à mort ; elle secourut l'infortune, jusqu'au jour où, accablée par la ruine de son mari, elle eut la consolation d'entendre dire en tout lieu que les malheureux avaient encore plus perdu qu'elle (1806).

Intrépide et grande dans les revers, reconnaissante envers celui qui lui avait donné son nom et sa fortune, envers le protecteur de ses jeunes années, madame Récamier vendit ses diamants et son riche mobilier, et sortit de son hôtel somptueux pauvre et âgée de vingt-cinq ans.



Une femme, qui avait alors une très-grande célébrité, lui offrit un asile dans le lieu de sa retraite, aux bords du lac de Genève. Madame de Staël, qui avait, dit-on, vainement tenté de captiver l'illustre vainqueur de Marengo, mécontente, s'était attiré d'abord la disgrâce, enfin l'exil.

Ces deux femmes, qui eurent sur leur époque une grande influence, se lièrent d'une étroite et durable amitié, basée sans doute sur les contrastes qui les distinguaient.

Madame de Staël avait les cheveux noirs et durs, de beaux yeux étincelants, les formes masculines; madame Récamier était blonde aux yeux bleus, délicate, élégante, la plus belle et la plus jolie femme de toutes les cours de l'Europe.

Madame de Staël, femme de génie, a publié des ouvrages sérieux et savants et s'est toujours entourée des hommes les plus éminents par leurs talents; madame Récamier ne demandait à ses amis que la réciprocité de loyauté et de dévouement.

Madame de Staël recherchait et goûtait les succès et les applaudissements; madame Récamier, sur le petit théâtre de son amie, au château de Coppet, ne put jouer, sans s'intimider et sans faiblir, le simple et naïf rôle d'Aricie dans la *Phèdre* de Racine.

Mais ce qui ne l'effrayait pas, c'était l'infortune; ayant à choisir entre la faveur et le sacrifice de ses amis exilés, elle se rangea du côté du malheur; et cette noble résolution la sauva peut-être des tempêtes et des naufrages de la vie; car elle se lia à Coppet avec le pieux et sage Mathieu de Montmorency, qui encouragea et éclaira sa jeunesse, lui montra les écueils, s'attacha à sa faiblesse, épia les défaillances et la soutint énergiquement dans des luttes difficiles jusqu'aux limites de l'âge.

Dans cette retraite de Coppet venait fréquemment le prince Auguste de Prusse, fait prisonnier (1806) au combat de Saalfield. A la faveur du divorce alors légal et facile, il

offrit à madame Récamier de l'épouser; cette éblouissante femme se sentait éprise du jeune prince; mais elle craignit d'affliger les vieux jours de son mari et elle refusa cette offre si séduisante à tous égards; aussi les respects et les sympathies honorèrent de toutes parts son exil et son infortune.

Nous retrouverons cette femme célèbre jouissant encore de son influence sous les règnes suivants.

Joséphine fut élevée au trône avec le grand homme sur lequel elle exerça longtemps une salutaire action (1804); et si Napoléon, qui avait souvent écouté ses utiles conseils, avait accueilli ses supplications, le duc d'Enghien aurait pu continuer dans l'exil une existence alors ignorée.

Partageant les grandeurs de son époux, Joséphine fut sacrée impératrice par le pape Pie VII (Barnabo Chiaramonte) et elle prit le titre de reine d'Italie, lorsque Napoléon posa sur son front, à Milan, la Couronne de Fer.

Par ses conseils et par ses efforts, le général La Fayette, prisonnier politique de l'Autriche, recouvra la liberté.

Madame de La Fayette avait sollicité et obtenu la faveur de s'enfermer dans la forteresse d'Olmutz avec ses deux filles, acte d'autant plus courageux qu'elle partageait avec le général une captivité dont il était impossible d'entrevoir le terme.

L'impératrice Joséphine était environnée d'une cour de brillantes princesses. La plus auguste et la plus respectée, Madame, mère de l'Empereur, Maria Lœtitia, encore belle et majestueuse, femme énergique et d'un grand caractère, avait eu treize enfants; elle eut la douleur de survivre, comme Louis XIV, à une partie de sa race et notamment à Napoléon Ier et à Napoléon II.

Mais alors, en ces temps de prospérité et de gloire, on admirait autour d'elle ses fils Lucien, Joseph, Jérôme, Louis, parmi lesquels étaient trois rois; les princesses Elisa, Pauline, Annonciade-Caroline, reine de Naples; et sa

belle-fille Hortense, qui épousa le roi de Hollande ; ces princesses étaient remarquables par leur beauté (1806).

Rien ne paraissait manquer à la haute fortune de l'impératrice-reine ; et cependant de noirs chagrins allaient bientôt briser ce cœur si élevé et si généreux.

Louis, roi de Hollande, frère de l'Empereur, avait épousé Hortense de Beauharnais ; leur fils aîné, que Napoléon avait désigné pour lui succéder au trône, mourut en bas-âge (1807). Peu après la mort de ce jeune prince, que Napoléon chérissait et destinait au trône, des bruits sourds de séparation commencèrent à circuler à la cour.

La loi du divorce était née de la République et non encore abrogée. Des moralistes sévères et des jurisconsultes ont émis sur l'efficacité de cette loi des opinions diamétralement opposées ; les uns la regardent comme le palladium du mariage, dont elle rend la chaîne plus légère ; d'autres la considèrent comme ennemie des bonnes mœurs et permettant l'essor aux plus mauvaises passions. Mais, sur cette grave question, l'Église n'hésite pas et se prononce sévèrement contre le divorce.

Napoléon Ier désirait ardemment un fils pour assurer le repos de la France et le trône à sa dynastie ; le sénat accueillit le projet de divorce qui lui fut soumis.

Joséphine, impératrice des Français et reine d'Italie, fit sans murmurer le sacrifice de ses couronnes à la patrie (1809) ; elle avait quarante-deux ans. Elle descendit avec dignité de ce trône illustré par ses douces vertus ; toutefois elle conserva ses titres et un brillant apanage. Ange tutélaire des plus beaux jours de Napoléon, elle lui resta sincèrement attachée ; car elle mourut frappée par ses revers (1814). La vénération unanime la suivit dans sa retraite de Malmaison ; et l'opinion publique constata qu'à dater du divorce Napoléon compta peu de succès et peu de jours heureux.

Cependant son mariage avec Marie-Louise et la naissance d'un fils jetèrent sur son règne un dernier éclat.

Lorsque Napoléon conduisit la grande armée victorieuse au cœur de l'Allemagne (1809), l'empereur d'Autriche, François II, quitta Vienne avec sa famille, laissant cette capitale au pouvoir du monarque français. L'archiduchesse Marie-Louise, malade et alitée, avait été confiée à l'honneur du vainqueur ; Napoléon lui fit prodiguer les soins les plus empressés.

Cette princesse dut témoigner à Napoléon sa reconnaissance ; un traité de paix fut généreusement accordé au monarque vaincu ; la main de Marie-Louise, sa fille, en fut la sanction et le prix (1810).

La maison de l'impératrice fut composée des femmes choisies parmi les plus illustres de l'ancienne et de la nouvelle noblesse ; la reine de Naples en était grande-maîtresse.

Brillante de jeunesse et de bonheur, la nouvelle impératrice-reine entra à Paris sur le char triomphal de Napoléon, au milieu d'un cortége militaire éblouissant et accueillie par d'unanimes acclamations.

Marie-Louise ceignit alors le plus éclatant diadème qu'aucune souveraine ait jamais porté.

Au milieu de ces pompes, une catastrophe terrible rappela les sinistres présages qui avaient marqué les fêtes du mariage de Louis XVI avec une archiduchesse d'Autriche. Pendant un bal offert à l'Empereur par l'ambassadeur prince de Schwartzenberg, un incendie éclata dans des salles légèrement construites ; de nombreuses victimes furent consumées ; l'Impératrice et plusieurs femmes de la cour durent la vie au courage et au sang-froid de l'Empereur.

Quoique Marie-Louise eût reçu une complète éducation, bien qu'elle fût amie des arts, et que sa physionomie fût agréable et douce, on accordait encore d'unanimes regrets à la Française vénérée dont elle occupait la place.

Bonne et familière dans l'intimité, elle paraissait gênée dans les réceptions et ennemie du faste et de l'étiquette des cours; elle oublia les exigences de sa haute position. Peu ambitieuse, elle resta sourde aux conseils qui la pressaient de profiter de la tendresse de Napoléon pour s'initier davantage aux affaires de l'État; elle ne tarda pas à se repentir d'avoir négligé ces sages avis, lorsque l'Empereur lui confia la régence et lorsque des circonstances graves nécessitèrent une énergie proportionnée au péril.

L'impératrice Joséphine reçut des visites de l'Empereur jusqu'à son abdication; c'est elle qui sut retenir en France le prince Eugène et la reine Hortense, qui voulaient s'expatrier à l'époque du divorce de leur mère; elle leur rappela les nombreux bienfaits de l'Empereur, que dès lors ils ne quittèrent plus dans ses revers. Joséphine avait conquis l'estime de l'Europe entière. Napoléon conservait un cabinet de travail à Malmaison et Joséphine ne permettait à personne d'en soigner les meubles; elle seule y entrait et tout y restait dans l'état où le souverain l'avait laissé; ces objets étaient sacrés pour elle.

Napoléon, confiant en la sagacité de Joséphine, lui communiquait ses projets; il lui apprit (1812) l'intention qu'il avait de faire en Russie cette fatale expédition qui renversa un trône élevé sur des trophées; Joséphine supplia l'Empereur d'abandonner cette gigantesque entreprise; le sort en était jeté.

Ses pressentiments réalisés, l'impératrice Joséphine tomba dans un abattement dont nulle exhortation ne pouvait la tirer; déplorant la chute du grand homme auquel elle avait été unie, elle vit encore sa fille dépouillée du diadème et la glorieuse épée de son illustre et bon fils tombée inutile de ses mains.

Elle mourut sous le poids de sa mélancolie.

XXVIII

Après les éclatantes victoires de l'Empereur, l'état militaire fut, dans la société française, environné d'un prestige merveilleux; les professions civiles pâlissaient à côté de la splendeur des épaulettes et des costumes. Les femmes furent enivrées; toutes recherchaient des mariages qui pouvaient leur donner le titre de maréchales d'Empire; d'autres, non moins prévoyantes, espéraient satisfaire leur goût pour les plaisirs et leurs affections passagères; elles pouvaient, en effet, être rapidement amantes, épouses et veuves; car tous ces brillants officiers ne faisaient que traverser les villes pour courir sur les champs de bataille, où trop souvent leurs secrets étaient enterrés avec eux.

Toutes les richesses du globe se concentraient à Paris au service et pour la joie de la nouvelle aristocratie; de nombreux divertissements et des spectacles militaires étaient offerts aux populations; les souverains étrangers étaient accourus aux cérémonies du mariage impérial, où l'on put admirer des banquets et des parterres de rois (1810).

L'année suivante, Marie-Louise combla les vœux de la France et de l'Empereur en donnant le jour au prince impérial, roi de Rome (1811).

Toute l'Europe, alors, pouvait croire à la durée de cette éclatante fortune; cependant la catastrophe approchait.

Lorsque Napoléon résolut de porter la guerre au cœur de la Russie (1812), il réunit à Dresde ses nombreux alliés. Marie-Louise accompagnait l'Empereur; l'éclat des cérémonies et des fêtes surpassa toutes les pompes jusque là connues et décrites; l'Impératrice, entièrement couverte de diamants, brillait au milieu des rois et des reines qui composaient sa cour.

Cet éclat ne tarda pas à se dissiper; les désastres de la grande armée, causés par le climat meurtrier de la Russie, ébranlèrent le trône du vainqueur des rois.

Napoléon, ayant réorganisé de nouvelles forces, s'élança au devant de l'ennemi pour défendre les frontières de la France (1813). Il confia, en partant, la régence à Marie-Louise, dont le nom fut dès lors inscrit en tête des actes publics. Elle ne comprit pas ce grand rôle; cependant des conjonctures impérieuses lui prescrivaient, comme épouse, comme mère et comme régente, de nouveaux devoirs qu'elle ne sut pas accomplir avec l'énergie que commandaient les graves événements qui se précipitaient.

En vain les enfants de la France défendirent vaillamment chaque sillon; en vain Napoléon déploya toutes les ressources de son génie dans la plus savante et la plus nécessaire de ses campagnes; souvent trahie, mais plus souvent victorieuse, l'armée s'affaiblissait devant des forces décuples.

Epuisé par une longue série de victoires, Napoléon abdiqua la puissance impériale (1814).

Ce chef illustre tombé, la coalition étrangère avait atteint son but qu'elle n'aurait pas dépassé, si Marie-Louise, à l'approche de l'ennemi, n'eût point, cédant aux ordres de l'Empereur, d'autres disent à de perfides conseils, abandonné Paris où elle n'avait personnellement rien à redouter,

étant fille de l'empereur d'Autriche, un des chefs de la coalition.

François II, qui n'avait écouté que les inspirations d'une politique ombrageuse, avait coopéré à renverser le trône de sa fille et de son petit-fils.

Marie-Louise, à qui un traité assura la souveraineté viagère du duché de Parme, reçut le dernier soupir de son fils, qui, appelé à de si grandes destinées, mourut obscurément, à Schoenbrunn, de phthysie pulmonaire (1832).

Marie-Louise ne devait pas abandonner Paris; François II n'aurait pu consentir à bombarder la résidence de ses enfants; si elle eut suivi l'exemple de son aïeule, Marie-Thérèse, les Français, imitant les Hongrois, auraient juré de mourir pour elle; cette énergie aurait arrêté la marche déjà incertaine des coalisés.

Plus tard elle aurait dû partager l'exil de Napoléon, exil barbare dont sa présence aurait fait tempérer les rigueurs; simple et facile devoir que peu de femmes auraient méconnu. Elle n'aurait pas échangé contre le nom d'un général étranger le titre glorieux de veuve de Napoléon-le-Grand; son fils, Napoléon II, qui avait été proclamé empereur, aurait vécu et serait mort en France.

Aucune femme, l'impératrice Joséphine exceptée, n'eut d'influence sur Napoléon Ier. On cite quelques liaisons éphémères auxquelles il ne laissa donner nulle publicité. Absorbé par des conceptions gigantesques, il ne consacrait que peu d'instants aux plaisirs. Jamais ce monarque n'encouragea la licence; et ses passagères distractions ne furent connues que par des circonstances fortuites ou par la vaniteuse indiscrétion de celles qui auraient dû cacher leurs faiblesses.

A Napoléon Ier succédèrent Louis XVIII et Charles X; ces princes avaient épousé (1771-1773) deux princesses sœurs, Marie-Joséphine-Louise et Marie-Thérèse de Savoie, filles

de Victor-Amédée, roi de Sardaigne ; elles moururent sans avoir régné.

Désormais les mœurs constitutionnelles de notre époque laissent aux femmes placées sur le trône ou près du trône une bien faible influence politique ; mais leur caractère, leur conduite et leurs goûts exercent une action directe sur la société française.

Ainsi l'urbanité et la grâce aimable de l'impératrice Joséphine, son accueil hospitalier, lui avaient concilié tous les partis ; elle avait su reconstituer des salons et une société que la Terreur avait pour un long temps dissous.

Depuis le divorce imposé à cette femme justement célèbre et l'abdication de l'Empereur jusqu'à l'arrivée en France de la jeune princesse Caroline de Naples, la cour fut froide et monotone ; l'impulsion des modes était attribuée aux femmes des financiers ou à des artistes renommées pour leur beauté ou leurs succès.

Il y avait bien une petite cour à l'Abbaye-aux-Bois qui réunissait des personnages politiques et des hommes de lettres, parmi lesquels Mathieu de Montmorenci, qui écrivait, chaque jour, un billet à madame Recamier et passait chez elle les soirées avec l'illustre Châteaubriand, Eugène Delacroix, Sainte-Beuve, Kératry, Villemain, Mérimée, Augustin Thierry, Ballanche, de Tocqueville, Ampère, Delphine Gay, la reine de Suède et madame de Fontenay, qui après avoir dû la vie à Tallien, la fit accorder à une foule de détenus politiques et mérita le glorieux surnom de *Notre-Dame de Thermidor*.

Telles étaient les amis qui avaient suivi la fortune déchue de cette belle madame Récamier, que sa douceur faisait comparer aux Madones de Raphaël (1816).

L'hôtel de Castellane était aussi un centre où se réunissait une société plus jeune, plus riche, plus brillante ; on y jouait la comédie avec un art que pouvaient applaudir les

premiers artistes eux-mêmes; et on y admirait l'esprit du lecteur Mennechet, des comtes Grabowski et de Bordesoulle et de la duchesse d'Abrantès.

Ailleurs et sur les véritables théâtres, des femmes remarquables par leur beauté, l'élégance de leurs manières et leurs succès, s'assuraient de brillantes positions. Les célèbres actrices Naldi, Leclerc, Belmont, Sontag, Taglioni et une foule d'autres trouvaient, dans des mariages aristocratiques ou financiers, la récompense de leurs talents et de leur valeur.

A cette époque (1817) mourut une femme très-célèbre par son génie, madame de Staël-Holstein, fille du ministre des finances Necker; elle avait une éloquence animée et traitait avec virilité les matières politiques. D'abord elle avait éprouvé pour le général Bonaparte un enthousiasme qu'elle chercha à lui faire apercevoir. Celui-ci, sur lequel les femmes n'avaient aucune influence durable, lui fit sentir que son admiration n'était acquise qu'à la mère de famille; que les succès de l'orgueil dessèchent le cœur et que les femmes perdent en valeur réelle tout ce qu'elles acquièrent en illustration.

Madame de Staël, qui était plus qu'une femme ordinaire, s'irrita de ce langage, et son enthousiasme se changea en un amer ressentiment qui se traduisit par des excitations politiques.

Quand on défendait auprès de Napoléon le caractère de madame de Staël, il répondait : « On prétend qu'elle ne parle pas de moi; comment se fait-il qu'on m'aime moins quand on l'a vue ? »

Elle fut exilée en son château de Coppet, sur les bords du lac de Genève; elle y publia des livres qui ne dévaient pas émaner d'une plume française; mais plus tard, lors des désastres de la France (1814-1815), elle montra plus de patriotisme et réunit dans ses salons, où dominait son élo-

quente parole, Sismondi, Bonstetten, Mathieu de Montmorenci, La Fayette, Benjamin Constant, le général Foy, et tous les hommes politiques, français et étrangers, qui aspiraient à l'avénement de la liberté.

Peu enthousiaste des beautés de la nature, madame de Staël préférait aux merveilles de la Suisse le séjour de Paris, le seul pays où, disait-elle, on sût converser. Si elle eût prolongé sa carrière, son opinion se fût profondément modifiée ; le niveau d'une large éducation répandue en tous lieux et les communications faciles et rapides ont enlevé à Paris ce privilége exclusif, et l'esprit français se rencontre aujourd'hui dans toutes nos provinces.

Après la Restauration, on ne vit d'abord à la cour de France d'autre princesse que la fille de l'infortuné Louis XVI, qui avait épousé le duc d'Angoulême, neveu du roi régnant, Louis XVIII. On ne pouvait nier les grandes vertus de la duchesse d'Angoulême; mais il lui fut impossible d'oublier publiquement le meurtre juridique de son père et de sa mère et la fin mystérieuse de son jeune frère; son insurmontable ressentiment se laissait trop voir à une génération nouvelle qui avait oublié ou qui n'avait pas connu les crimes et les désastres du siècle précédent. La vivace animosité des partis augmentait encore la sombre tristesse des cours de Louis XVIII et de Charles X, qui furent rois septuagénaires, et dont le palais était dépourvu de femmes, les comtesses de Provence et d'Artois étant mortes avant la restauration de la famille royale.

Le second neveu du roi, le duc de Berri, ayant épousé (1816) une princesse napolitaine, la gaicté et l'animation de la société française se concentrèrent dans le pavillon des Tuileries, habité par Caroline de Naples. Elle n'était pas douée d'avantages physiques, mais elle était fort jeune, blonde, blanche, gaie, très-aimable et gracieuse; elle protégeait et cultivait les arts; elle eut sous Louis XVIII et

sous Charles X une grande influence dont elle n'usa que pour faire du bien ; elle contribua par ses applaudissements intelligents à encourager les productions d'un auteur fécond, Eugène Scribe, dont les œuvres spirituelles et faciles agirent puissamment sur les mœurs de cette époque (1826).

Elle sut se faire aimer et regretter même après la chute de sa famille.

Le duc de Berri, son mari, qu'un assassin politique frappa pour anéantir le dernier rejeton mâle de cette dynastie, mourut avec grandeur et générosité en pardonnant à son meurtrier (1820).

La duchesse de Berri, veuve très-jeune, se montra ardente pour le plaisir.

Après la déchéance de Charles X, cette princesse, mère du duc de Bordeaux, héritier du trône, parcourut les départements de l'ouest pour soutenir les droits du descendant de saint Louis ; elle réussit à exciter une agitation insurrectionnelle qui dura peu. Prisonnière, elle tomba (1832) au pouvoir de son parent, le roi Louis-Philippe d'Orléans, qui mit trop de soins à divulguer l'état de grossesse de la duchesse avant que son mariage avec le comte de Lucchesi fut connu. Le roi élu était un savant, un sage élevé à l'école du malheur ; il partagea les nombreux soucis et les rares joies de son trône avec Marie-Amélie, fille du roi de Naples, femme d'une haute vertu, qu'il avait épousée sous l'Empire (1809).

On a reproché à ce règne de dix-huit années d'avoir laissé développer, avec trop de faiblesse, l'influence anglaise ; mais en compensation de cette faute, il donna à la France dix-huit années de repos, pendant lesquelles les forces vives du pays se multiplièrent.

La famille du roi Louis-Philippe fut patriarcale et nombreuse ; les éclairs de jeunesse des princes fils du roi furent soigneusement cachés au père de famille et presque inconnus

du public. La conduite des jeunes princesses, élevées sous les yeux d'une mère respectée, fut irréprochable.

L'une d'elles, Marie d'Orléans, se fit un nom célèbre dans les arts, et c'est à son talent inspiré que la France doit la statue de Jeanne d'Arc, cette héroïne l'orgueil de sa patrie.

Une nouvelle révolution renversa subitement cette nombreuse et jeune dynastie (1848), et une république éphémère, grosse d'orages et de misères, vint attrister et appauvrir le pays si riche et si calme la veille.

Trois années suffirent pour ouvrir un abîme qui se creusait de jour en jour; un cataclysme inévitable approchait. Heureusement Dieu suscita pour la seconde fois un autre Napoléon, lorsque les malheurs publics étaient au comble. Vingt-deux départements acclamèrent spontanément ce nom sauveur, et toute la France, ne formant bientôt qu'un faisceau, éleva sur le pavois l'héritier de Napoléon-le-Grand (1852).

Dès lors la vie sociale put renaître. Après avoir rapidement tout réorganisé avec le rapide coup d'œil de l'aigle, il fut loisible au monarque législateur d'associer au trône une femme de son choix qui ne brillait alors que par sa grâce et sa beauté; mais elle ne tarda pas à se révéler par sa bienfaisance et ses éminentes qualités.

Les traces de sang que la récente révolution avait imprimées au palais des rois furent bientôt effacées, et, après quatre années de deuil public, la cour de l'impératrice Eugénie brilla de tout l'éclat de la jeune souveraine, qui eut l'insigne bonheur de donner un héritier un trône (1856).

Placée par décret comme par le vœu de son cœur à la tête de tous les établissements de bienfaisance en France, mission étendue qui lui attache toutes les sympathies comme sa beauté excite toutes les admirations, l'impératrice Eugénie a su, pendant les glorieuses absences de l'Empereur, exercer la régence aux applaudissements de l'Europe et présider les conseils de l'Empire avec sagesse et dignité.

Si la gloire militaire coûte, aux yeux de la raison, trop cher aux peuples, ce prestige, il faut l'avouer, est précieux à la nation française ; celui qui s'entoure de cette gloire acquiert en ce pays, guerrier d'origine, une grande puissance morale.

Ce bonheur n'a pas manqué aux prospérités de Napoléon III.

Nous terminerons ce chapitre par le récit d'un événement considérable, d'une émouvante solennité, qui eut un immense retentissement.

A l'exemple de l'ancienne Rome, la France décerna les honneurs du triomphe à son armée d'Italie (1859).

L'Empereur, qui avait combattu, marcha à la tête de l'armée victorieuse.

Le 14 août fut un grand jour pour la France et pour la cité Parisienne. Le soleil brillait de tout son éclat ; la ligne triomphale des boulevards était déjà encombrée d'étrangers et de curieux pendant la nuit ; les fenêtres étaient pavoisées jusqu'au sommet des maisons, dont les toits étaient couverts de spectateurs avides. Les femmes, cette première parure de toutes les fêtes, apparaissaient à chaque étage dans l'éclat de leurs toilettes et ardentes d'un enthousiasme surélevé jusqu'au délire.

Partout des drapeaux et des guirlandes.

Ces mêmes femmes qui avaient, en juin 1848, pansé les blessés de la guerre civile, s'enivraient en ce beau jour d'émotions plus douces.

A peine la première colonne apparut conduite par le chef de l'Etat, que les cris de joie, les voiles agités, la pluie de fleurs témoignèrent de l'universel enthousiasme. Les blessés, qui ouvraient la marche, reçurent des bouquets. Il y en eut pour tous, pour les officiers, pour les soldats, pour les drapeaux, pour les fusils, pour les chevaux et même pour les canons, dont la bouche formidable était fermée par des fleurs.

Dans cette journée mémorable, la France s'est montrée si reconnaissante et si brillamment nationale dans ses encouragements, qu'elle a, pour un avenir sans fin, préparé des prodiges et créé des pépinières de héros.



XXIX

Le suffrage universel avait satisfait l'opinion générale (1851) ; après tant de maux, la réaction se fit éclatante de luxe et de fêtes. Quelques partis subsistaient encore ; mais il n'y avait ni haines, ni pensées vindicatives au milieu des différentes classes de la société.

Le goût des arts, poussé en France jusqu'au raffinement, put se développer sans obstacles au sein d'un pays rendu au calme de la vie régulière. La musique, la peinture, la sculpture, généralement cultivées en France, excitèrent l'admiration des étrangers et les convièrent à des fêtes incessantes, toutes les barrières étant levées.

Les salons furent ouverts ; l'esprit français put briller de tout son éclat sans contrainte et sous une puissante égide.

Les femmes, comme aux plus beaux jours de la monarchie, continuèrent à converser avec esprit et légèreté sur toutes choses, parfois même sur celles qu'elles ne savaient pas, avec une mobilité d'idées qui effleure familièrement tous les sujets et les traite tous avec un charme égal. Le sourire gracieux sur les lèvres, les femmes françaises savent donner une valeur à des riens, à de vagues compliments et à des banalités mille fois redites ; mais elles sont écoutées, applaudies et elles savent plaire.

Toutefois il est un écueil à éviter; sous le désir immodéré de briller souvent se glisse la médisance, et trop souvent l'ami absent est immolé. Dans les conversations les plus spirituelles on doit aussi se défier des excitations et des applaudissements de l'homme aimable; car l'homme aimable n'est pas toujours le plus digne d'être aimé, et souvent la fausseté se cache sous le sourire et l'expansion d'une gaieté étudiée.

Les femmes de notre époque n'affectent plus les prétentions littéraires de l'hôtel de Rambouillet; leurs entretiens sont généralement frivoles, et elles savent peu écouter, surtout lorsque la conversation *dégénère* en discussions sérieuses, philosophiques, religieuses ou même historiques. Il en est cependant douées d'un vaste savoir et qui, aussi bien que des hommes, brillent dans la littérature et dans les arts; quelques-unes même cherchent à dissimuler cette supériorité, qui n'échappe pas à leurs interlocuteurs.

Ces délicieuses causeries révèlent souvent de riches organisations et des sentiments élevés exprimés par les propos de la plus exquise et de la plus délicate galanterie.

De nos jours, les femmes écrivent encore non moins élégamment qu'elles parlent. Talent qui semble inné et trop souvent funeste. Les lettres qui ne sont pas publiées et qui ne sortent pas du cercle de l'intimité sont écrites avec plus de simplicité, de charme et non moins d'esprit que celles trop vantées de madame de Sévigné.

Les femmes du monde se montrent idolâtres du succès et lui font trop de sacrifices; le succès a sa valeur sans doute, mais il a aussi ses décevantes illusions, et il est trop chèrement payé si on immole pour lui le devoir et les plus douces réalités de la vie.

Un symptôme grave, un luxe effréné caractérise notre époque; et cependant ce n'est point aux exemples de la cour de Napoléon III qu'on doit attribuer cet excès. L'impératrice

Eugénie et les dames d'honneur qui l'entourent ne font que satisfaire strictement aux exigences de leur position élevée et au rang qu'occupe la France aux yeux du monde.

Le luxe qui s'est manifesté subitement vers la moitié du dix-neuvième siècle peut être attribué à la sécurité, à l'exubérance de richesses et à la prospérité qui ont signalé l'avénement du second Empire et aussi aux vastes créations industrielles, qui ont facilité et exigé la mobilisation des fortunes. Jusque là le père de famille, qui n'avait pour pourvoir à des charges nombreuses que des produits sérieux, mais modiques, était contraint de régler ses dépenses avec ordre. Dans cette situation, le domaine ne peut être ni rapidement ni facilement vendu; on le respecte d'abord, puis plutôt que de s'en séparer, on supportera longtemps la gêne.

Au contraire, il est trop facile de disposer de la propriété mobilisée; on peut en distraire aisément une partie sans aliéner le tout; mais une fois entraîné sur cette pente, on s'amoindrit rapidement. De là ces fortunes qui apparaissent fréquemment et disparaissent comme de brillants météores; de là cette facilité à satisfaire des goûts de luxe si généralement innés chez les femmes, toujours ardentes à lutter contre les rivalités.

Des orateurs et des critiques se sont élevés avec raison contre ces excès du luxe; mais il faut tenir compte du caractère de notre nation; en ouvrant l'histoire on reconnaîtra que lorsque les discordes civiles se sont apaisées, lorsque les guerres étrangères ont été interrompues, le luxe, fléau moindre, a fait subitement invasion.

Lorsque, par les exploits de la chevalerie, des communications plus faciles et plus sûres furent établies, les chateaux-forts et les monastères s'ouvrirent à des innovations élégantes; les croisades amenèrent les parfums, les tapis, le étoffes, les vases de l'Orient. Eléonore de Guyenne, qui avait brillé par sa coquetterie en Palestine, put satisfaire

plus largement ses goûts en Europe; et si les maux affreux qu'attira sur la France la criminelle Isabeau de Bavière comprimèrent les aspirations du luxe momentanément, Catherine de Médicis, Marie, la seconde femme de Henri-le-Grand, et Gabrielle d'Estrées, donnèrent de tels exemples, qùe le Père du peuple reprochait à ses officiers de porter sur leurs dos leurs moulins et leurs futaies.

Les agitations de la Fronde et la minorité de Louis XIV apaisèrent cette expansion de luxe et de galanterie; mais aussitôt que le monarque le plus absolu qui fut jamais eût réglé l'étiquette de sa cour, les folles dépenses en équipages, parures et ameublements furent sans bornes; et cet état dura pendant un très-long règne, jusqu'à ce que les éblouissantes maîtresses fussent remplacées par la maussade et sévère marquise de Maintenon, qui fit bien plus de mal par son impéritie politique et ses conseils funestes que le luxe et la prodigalité des femmes françaises en avaient jamais causé.

Pendant la domination de cette dévote ambitieuse, la France en deuil étouffa ses aspirations; mais toute force comprimée se dilate ou produit l'explosion. A la mort de Louis XIV, l'émancipation éclata sans limites et sans frein; et le luxe de la cour s'infiltra dans toutes les classes de la société, favorisé par les longs intervalles d'une paix précieuse et réparatrice.

Lorsque les fautes et les prodigalités de Louis XV eurent fourni aux philosophes et aux mécontents des armes dangereuses, l'orage gronda sur la tête du malheureux Louis XVI, innocent des torts de ses prédécesseurs. Alors la France, livrée à de sourdes préoccupations et aux agitations politiques (1776), restreignit les jouissances du luxe jusqu'aux jours néfastes que l'histoire appelle le règne de la Terreur.

Pendant une période de dix ans environ, les parures et

les ameublements subirent un niveau de simplicité et de mauvais goût qui servent encore de nos jours de type ridicule aux crayons de la caricature.

Les guerres incessantes du Consulat et de l'Empire, les malheurs de l'invasion étrangère (1814), l'aspect sévère de la cour de France sous deux rois veufs et vieillards, continrent le luxe et l'élégance dans de sages limites, que la gracieuse duchesse de Berri osa seule franchir parfois.

Le long règne de Louis-Philippe, qui ne fut pas exempt d'agitations politiques, fut un modèle d'ordre et d'économie, généralement imité ; et la France, sous ce prince, vécut au sein d'une élégance de bon goût, mais sans faste.

Lorsque la Révolution de 1848 éclata, grave et sombre, la tristesse s'empara des esprits inquiets de l'avenir, et la plus triste simplicité changea les habitudes de la nation. La chute avait été trop rapide pour que la réaction ne fût pas trop vive à son tour.

Au moment où chacun attendait un cataclysme politique, le nom prestigieux de Napoléon fut acclamé en France ; les esprits abattus se relevèrent, le commerce anéanti reprit son essor, et le luxe, aiguillonné par le souvenir amer de quatre années de deuil et de privations, se développa avec une impétuosité à laquelle ne pouvaient répondre des fortunes divisées chaque jour par l'action incessante du Code Civil. Si l'aisance est générale et nivelée, les hautes positions financières sont rares en France, et la prodigalité n'y est ni facile ni sans conséquence.

Quelle peine ne doivent donc pas éprouver les femmes si naturellement bienfaisantes, quand elles reconnaissent que les exigences du luxe ne leur permettent pas de satisfaire entièrement ces inspirations de charité qui remplissent leur cœur.

Le moyen le plus efficace de perfectionner l'homme, c'est d'exalter les femmes ; l'espoir de leur plaire fait que

chacun s'applique à paraître mieux et meilleur; leur fréquentation engendre la politesse plus exquise des mœurs; aussi ne doivent-elles pas oublier que leur responsabilité morale est égale à l'influence qu'elles exercent.

Si elles voulaient comprendre que les vertus pour le bonheur même valent plus que les plaisirs, combien une vie simple et douce, qui permet d'exister pour soi et les siens, est préférable aux regards d'autrui et à une fiévreuse rivalité, l'intérieur des familles serait plus paisible; il y aurait moins d'ostentation et plus de bien-être; moins d'agitation et plus de bonheur réel.

Si elles pouvaient apprécier ce que coûtent à leurs attraits les nuits passées dans des fêtes continuelles et le bouleversement de la vie normale, elles se montreraient plus attachées au foyer domestique.

Le luxe des toilettes et des ameublements n'est pas le seul tort des femmes de notre époque; plusieurs ont cru attirer davantage les hommages en imitant les allures des courtisanes que la mode a rendues célèbres. Elles affectent de diriger des attelages, d'abdiquer la réserve nécessaire attribut de leur sexe, et de parler un langage emprunté à un monde qui n'est pas le leur. Ce qui fait le succès éphémère des unes porte aux autres un préjudice durable, les aspirations et le but n'étant pas les mêmes.

Les unions sérieuses sont dès lors devenues plus difficiles et ne sont trop souvent que des associations financières, où la bonne foi n'est pas le premier apport. L'attachement préalable, qui devrait être la base et les préliminaires d'un mariage honorable, serait presque ridicule dans un certain monde; un nom illustre, parfois usurpé, une promesse de fonctions ou d'avancement, des biens considérables, sont les causes déterminantes des mariages; les autres avantages sont moins considérés. D'où résulte une génération étiolée, triste fruit de l'alliance du beau et du laid physiques et d'as-

sociations temporaires bientôt dissoutes par le caprice et l'ennui.

Sur deux mille cinq cents demandes en séparation formées en 1864, deux mille deux cents émanaient de la femme. D'où il faut conclure que les femmes ont plus à souffrir en mariage ou qu'elles supportent plus impatiemment la contrainte.

Des séparations de fait, non moins nombreuses, quoique parfois dissimulées avec art, sont nées la licence élégante, la fréquentation des cercles, l'abandon de la vie domestique et la prépondérance des femmes galantes, si avides de luxe et de prodigalités. Car la pluie d'or, qui dans les temps mythologiques séduisit Danaë, a, de nos jours, conservé tout son charme et sa puissance. Quelques courtisanes ont des bijoux et des ameublements valant plus d'un demi-million ; d'autres, par leur esprit, leurs formes magnifiques et aussi par leurs folles dépenses, ont acquis la célébrité historique de Sapho, de Phryné, de Laïs et d'Aspasie.

Telle est fatalement la suite de ces mariages mal assortis dont la cupidité ou la vanité ont ourdi et signé les stipulations.

Jadis, dans beaucoup de provinces de France, les jeunes filles étaient épousées pour leur seule beauté ; car, les enfants mâles étant seuls héritiers, leurs sœurs n'apportaient en dot qu'un *chapeau de roses*. Celles qui étaient déshéritées de la nature trouvaient un asile dans de nombreux monastères ; et les descendantes des grandes familles étaient chanoinesses de Chelles, de Sainte-Anne ou de Remiremont.

Hors des grandes cités les convenances réciproques dans les alliances sont plus consultées ; la considération de la famille, la valeur personnelle y sont plus appréciées. Pour la morale, il en résulte de meilleurs exemples ; sous le rapport physique, une population plus belle et d'un sang plus pur ; aux yeux de la société moins blessée, un lien respecté,

et la famille solidement constituée et étayée par l'estime publique.

En toutes choses humaines, quelques inconvénients adhèrent toujours aux plus beaux avantages, comme nulle beauté n'est exempte de défauts. Paris est par excellence la cité reine des arts, du luxe et des fêtes et le rendez-vous de l'univers; rien ne changera cette consécration du temps et de l'unanime acclamation; le luxe, qui d'ailleurs alimente de si nombreuses industries, est inséparable de la vie parisienne; c'est une nécessité que doivent reconnaître les critiques les plus moroses et les plus sévères.

Tant que le pâtre ne conduira pas ses chèvres sur les ruines du Louvre et ne se reposera pas sur les chapiteaux enterrés de la Madeleine, ni les chars dorés, ni les boudoirs parfumés ne seront vides à Paris; les tissus de Kachmyr, les coursiers de l'Arabie et les diamants de Golconde n'y resteront pas sans emploi.

Il n'en faut pas moins prémunir la raison publique et préserver l'avenir contre des excès déplorables et des exemples funestes qui se sont infiltrés dans toutes les classes de la population, devenues chaque jour plus solidaires entre elles par le principe proclamé d'égalité, et plus amalgamées de mœurs et de langage par le nombre et la facilité des communications rapides.

Il faut aussi reconnaître d'autres causes au progrès de la démoralisation.

Des livres prêchant l'incrédulité en matière religieuse, des romans poétisant une morale légère ont été publiés avec une si large profusion, qu'il en est à la fin tombé dans toutes les mains; les jeunes filles ont laissé trop volontiers approcher de leurs lèvres ardentes cette coupe empoisonnée; ces lectures exercent une action délétère sur la génération actuelle, qui place au plus haut rang les jouissances matérielles.

La conscience peut rigoureusement servir de frein et remplacer la foi chez un homme énergiquement voué au bien ; il reste solide, quoique rendu malheureux par son scepticisme ; mais rien ne peut tenir lieu chez la femme d'une croyance religieuse ; et cette absence de foi décolore l'existence et engendre les plus funestes exemples parmi nous par le désir incessant d'assouvir les passions.

Le théâtre a eu aussi une action dissolvante sur les mœurs. L'Opéra, qui existait en Italie avant que Mazarin, pour plaire à Anne d'Autriche, l'eut introduit en France, n'admit d'abord pas de femmes; c'était amoindrir la sincérité scénique, l'illusion et le charme de la représentation ; mais, plus tard, les danseuses, dont des hommes avaient d'abord rempli les rôles, jouèrent trop brillamment ceux qui leur furent attribués.

Le théâtre est devenu une véritable exhibition de beautés plastiques, comme le marché des Circassiennes à Constantinople.

Il fut de bon ton sous Louis XV, et cette mode s'est perpétuée jusqu'à nos jours, de délaisser une femme légitime pour prodiguer les diamants et les parures à une danseuse souvent moins belle. En effet, la facile et paisible jouissance amène la satiété, tandis que la difficulté et l'obstacle donnent aux choses une valeur fictive ou exagérée ; Caton le Censeur, malgré la sévérité de ses discours, se montra dégoûté de sa femme ; et quand, par l'application de la loi du divorce, elle devint la femme d'un autre, il désira la reprendre.

Le procureur général Dupin, dans une brillante philippique, a dit au Sénat que la débauche, moins effrontée en public que jadis, est entrée dans nos maisons. « On parle des basses classes ; mais on ne parle pas assez des hautes régions... N'est-ce pas une cause évidente de corruption que l'exagération du luxe, que l'excès des toilettes qui jette tout

le monde hors de ses voies. Les plus grandes situations s'en effrayent et la révélation éclate par des mémoires de modes que les fortunes les plus considérables suffisent à peine à éteindre. Ce luxe descend dans les classes inférieures par imitation, par esprit d'égalité. Chacune veut avoir la même toilette que les autres... Quand la caisse conjugale est vide, on s'habille à crédit; on signe des billets dont l'échéance est toujours fatale à la vertu. »

Telle est la plaie de notre époque.

Et cependant les femmes savent bien qu'elles ne perdraient aucunement de leur prestige, si, au lieu de créer une concurrence sans limites, elles adoptaient des étoffes fraîches et légères, des ornements d'une simplicité alliée au bon goût et des ameublements bien entretenus dont l'or et la soie ne seraient pas les indispensables éléments.

Par ces moyens, elles arriveraient plus tôt et plus facilement au but que presque toutes poursuivent, à des mariages mieux assortis, offrant plus d'avenir et plus de chances de bonheur; car l'opinion unanime et fondée des jeunes gens, poussée même récemment jusqu'à une publique manifestation dans de grandes villes, conseille aux jeunes filles des mœurs plus simples, le retour à des habitudes anciennes d'ordre et d'économie et à la vie modeste qui convient à la femme jalouse de sa réputation et vraiment mère de famille.

Cependant le tort n'est pas tout entier aux femmes ; le séjour des grandes villes, de Paris surtout, leur est funeste ; la dépense excessive, les plaisirs variés et excitants, l'éclat des toilettes, des ameublements et des fêtes, les dangers de l'incognito, qui au milieu d'une cité immense multiplie les occasions de faillir, explique des fautes plus fréquentes sans les excuser.

Presque toutes les femmes sont dépendantes, par la volonté de la loi, de l'homme ou de sa profession; c'est à ceux

qui ont autorité sur elles à fuir, autant qu'il est en leur pouvoir de le faire, le séduisant séjour des grandes villes.

Paris est le but de toutes les aspirations; si on cherche quelqu'un en Europe, c'est à Paris qu'on le trouve. Le prince de Prusse disait (1784), qu'il avait passé une partie de sa vie à désirer voir Paris, et l'autre partie à regretter de n'y être plus; madame de Staël exilée de Paris détournait ses regards du splendide lac de Genève; la duchesse de Choiseul, que sa santé obligeait de séjourner à Bagnères-de-Bigorre, disait à l'abbé de Voisenon : « Parlez moins; mais parlez-moi de Paris. »

Nous avons cité quelques traits entre mille, afin de constater l'enthousiasme général pour une ville où tout l'univers, peuples et souverains, s'est donné rendez-vous si récemment pour y admirer les merveilles des arts et de la civilisation.

De là cet amour vertigineux pour la ville sans égale; de là le danger. Ce danger n'existe pas au même degré en province, où la femme respire une atmosphère moins irritante, où la surveillance est continue et souvent même malveillante, où les occasions de faillir sont rares, où les plaisirs illicites se compensent par les chagrins et les efforts qu'ils coûtent.

La Rochefoucault émettait la pensée, sans doute exagérée, qu'il n'y avait pas de femme honnête qui ne fût lasse de son métier; si cette maxime triste et décolorée était fondée, combien de femmes, de nos jours, s'éleveraient jusqu'à l'héroïsme par la persévérance dans la droite voie, le sacrifice muet de leurs désirs réprimés, par leur abnégation dans l'accomplissement du devoir.

L'Impératrice donne elle-même l'exemple d'une conduite irréprochable; si ce modéle, haut placé, n'est pas imité en tout lieu, au moins la morale publique est respectée. Conviée aux fêtes brillantes offertes par ses souverains, la société française présente un spectacle bien différent de l'aspect des fêtes de l'ancienne monarchie, qui dégénéraient trop

souvent en orgies, où la fidélité conjugale était tout haut ridiculisée et où le vice s'alliait parfois au crime. Si les annales politiques et judiciaires ont souvent révélé la présence d'une femme cachée derrière le conspirateur ou le meurtrier, plus souvent, bien plus souvent encore, les femmes nous ont apparu comme des génies bienfaisants, comme le mobile principal ou unique des plus belles actions; et c'est à leurs inspirations et à leur influence que la France doit une partie de sa gloire et ces progrès en arts qui rayonnent sur le monde. « Adulé ou critiqué, ce pouvoir est souverain; les attaques mêmes dont il est l'objet sont un hommage indirect rendu à sa puissance; la satire est encore de l'amour sous la forme du dépit. »

Celui qui fait de la femme un éloge exclusif et trop emphatique la connaît peu; celui qui n'en dit que du mal ne la connaît aucunement. Un penseur profond a récemment divinisé la femme dans des écrits inspirés par une rêveuse exagération; en voulant la faire trop poétique, il l'a rendue impossible. La femme a, par elle-même, assez de valeur aux yeux de l'homme; elle répand sur son existence bien assez de charmes, sans qu'il soit nécessaire d'en faire un ange; Dieu ne lui a pas donné des ailes, ne lui en supposons pas.

Les passions humaines subsisteront toujours; mais au moins elles ne doivent pas se dévoiler effrontément; cette réserve est déjà un frein puissant.

En effet, rien au dehors ne doit trahir la femme qui manque à ses devoirs ou la jeune fille prématurément flétrie qui a détruit les espérances de l'avenir. Si le lien conjugal est affaibli, si la foi religieuse a moins d'efficacité et de vie, le vice n'est pas en honneur, et les femmes n'affichent plus des désordres qui doivent rester cachés, étant plus souvent issus des entraînements d'une civilisation avancée que de la perversité innée; car les femmes, surtout dans les grands centres, sont entourées de séductions auxquelles les hommes

qui les blâment, à leur place, ne sauraient pas résister.

Jadis des croyances religieuses plus vivaces, puisées au foyer paternel, étaient un bouclier contre les dangers du monde ; la jeune fille avait appris sur les genoux d'une mère pieuse les préceptes d'une religion qui ne transige pas avec les faiblesses, moins encore avec les passions ; elle craignait de commettre une faute, d'être contrainte de l'avouer, d'encourir les punitions éternelles.

C'est à ce frein qu'il faudrait restituer toute sa vigueur ; car lorsqu'il est enlevé, lorsque la femme ne craint plus que l'œil de son père ou de son mari, ou la langue acérée de la jalousie, elle sait que d'habiles combinaisons, des occasions ménagées et favorables peuvent déjouer la sagacité humaine ; elle cherchera et finira par trouver la sécurité et l'impunité dans l'ombre ; la femme sans croyance est fatalement entraînée vers l'abîme.

Dans la partie de la société à laquelle les dons de la fortune permettent de rester oisive, la lecture des romans a remplacé les travaux auxquels les femmes consacraient jadis leurs longues heures de repos ; ces lectures créent aux jeunes filles, dès l'âge le plus tendre, un monde idéal que, dans leurs rêves, elles habitent et embellissent suivant leur fantaisie ; cette brillante féerie lutte victorieusement contre le prosaïsme de la vie réelle, contre les devoirs du ménage et les soins multipliés imposés par la maternité. Un mari, vu dans les détails de la vie privée, n'est pas poétique ; un amant environné de tout son prestige devient nécessaire pour réaliser des aspirations ambitieuses et des perfections dépeintes par des romans ; de là cette soif de plaisirs, ce luxe dans les costumes et les ameublements ; ces désordres nés de l'impuissance à satisfaire des besoins devenus impérieux ; de là ces douces insinuations et ces cajoleries adressées à des vieillards opulents, auprès desquels les jeunes

gens moins riches semblent perdre les avantages de l'âge et de la beauté.

On a commencé par incriminer la faiblesse des parents qui laissaient approcher de leurs enfants des livres et des hommes dangereux ; on pouvait aussi, il y a peu d'années encore, refuser de jeter sa fille aux bras d'un inconnu dans une danse ardente ; mais les mères les plus sévères et les plus prévoyantes n'ont pu résister au torrent ; les livres excitants et les danses enivrantes avaient tout envahi.

Dans cette situation sociale, devenue si grave, des censeurs austères ont frémi en voyant une femme soupçonnée pénétrer dans le temple de Dieu ; non, ne la blâmez pas ; car l'hypocrisie religieuse est improductive de nos jours ; cette femme convaincue va rafraîchir son front brûlant sur la pierre du sanctuaire ; faites des vœux pour qu'elle puisse élever avec succès un repentir sincère au-dessus de ses frivoles amours ; peut-être cette femme, agenouillée aujourd'hui, sera moins coupable demain, si la force qu'elle vient demander au lieu saint lui est accordée par degrés, ou subitement par un éclair divin. D'ailleurs, QUE CELUI QUI EST SANS PÉCHÉ LUI JETTE LA PREMIÈRE PIERRE.

Regrettons aussi que les exemples funestes de luxe et de coquetterie aient atteint les derniers rangs des femmes vouées au travail manuel dans les villes et dans les campagnes ; ces travaux assidus et si nécessaires ne les ont point préservées de la contagion du désordre et de l'impiété ; et elles alimentent cet essaim de femmes légères qui quittent la vie simple des champs pour se précipiter, rieuses et imprévoyantes, au milieu du gouffre qui doit bientôt les engloutir.

Paoli, expirant, souhaitait ardemment que sa patrie fût éternelle. Pour que la France soit un empire sans fin, et béni de Dieu, souhaitons que les femmes, qui ont sur notre existence et sur l'avenir une si puissante influence, adhèrent désormais à une foi plus vive et à la modeste condition

qui les bl
sister.

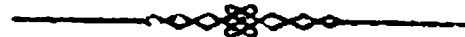
Jadis d
foyer pate
monde ; la
pieuse le
les faibl
de com
courir !

C'est
car le
l'œil
jalou
mé
ma
l'i
le

Sous le grand règne de Napoléon III, rien ne nous manque en splendeur ; ni les conceptions du génie, ni les éclatantes victoires, ni le magnifique progrès des arts.

La patrie française est-elle donc arrivée au point culminant, n'a-t-elle plus qu'à descendre ? C'est le secret de Dieu, qui n'a pas créé notre nationalité forte pour l'anéantir, après une si longue et si persévérante protection.

Quel que soit l'avenir, l'histoire constatera en lettres d'or que la France, vers la fin du dix-neuvième siècle, est arrivée au plus haut degré de grandeur auquel il soit donné à une nation de pouvoir parvenir.



AUTEURS CONSULTÉS.

Première période.

Commentaires, de César. — *Histoire de Jules César*, par Napoléon III. — *Histoire des Gaulois*, par Picot. — *Histoire des Reines et Régentes*, par Jules Du Bern. — *Antiquités de Paris*, par Sauval. — *Dictionnaire* de Moreri. — *Histoire de France*, par Anquetil. — *Chronique* de Froissart. — *Biographie* de Didot et Hoefer. — *Histoire de la Civilisation*, par Guizot. — *Le Louvre*, par Vitet.

Deuxième période.

Recherches, de Pasquier. — *Essais*, de Montaigne. — *Tristan le Voyageur*, par Marchangy. — *La Gaule poétique*, par le même. — *Recueil des Historiens de France*. — *Essai historique sur les Fous des rois*, par Lacroix. — *Histoire de la Chevalerie*, par Roger. — *Histoire de Jeanne d'Arc*, par Roy. — *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, par Sainte-Palaye. — *Théâtre d'Honneur*, par Favyn. *La Normandie*, par Jules Janin. — *Histoire des Croisades*, par Michaud. — *Histoire des Ducs de Bourgogne*, par Barante. — *Vie de saint Louis*, par Joinville. — *Journal d'un Bourgeois de Paris*, de 1409 à 1488. — *Mémoires de Gaspard de Saulx*, 1515 à 1573. — *Mémoires de M. de Brissac*, de 1550 à 1560. — *Journal de la Duchesse d'Angoulême, mère de François Ier*. — *Antiquités de Paris*, par Sauval. — *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*.

Troisième période.

Histoire de Jeanne d'Albret. — *Mémoires de Sully*. — *Histoire de Paris*, par Dulaure. — *Essais sur les Coutumes du dix-septième siècle*, par Barrière. — *Mémoires* de Brienne. — *La France sous les premiers Valois*, par Levesque. — *Histoire de Bretagne*, par

Daru. — *Histoire de François Ier*, par Gaillard. — *Journal de Henri III*. — *Histoire de Marguerite de Valois*. — *Journal de l'Institut historique*. — *Massacre de la Saint-Barthélemi*, par Brizard. — *Anecdotes des Reines*, par Dreux du Radier. — *Mémoires d'Anne d'Autriche*, par Mme de Motteville. — *Mémoires de la Reine Marguerite*, par elle-même. — *Souvenirs de Caylus*. — *Tableaux d'Histoire*, par Barrière. — *Mémoires et Sacre de Henri II*, par Rochechouart. — *Mémoires* de Castelnau. — *Mémoires* d'Agrippa d'Aubigné. — *Mémoires* de l'Estoile. — *Œuvres choisies*, de Brantôme. — *Résidences royales de la Loire*, par Loiseleur. — *Essais sur Paris*, par Sainte-Foix. — *Histoire des Environs de Paris*, par Dulaure.

Quatrième période.

Mélanges historiques, d'Élisabeth-Charlotte de Bavière. — *Mémoires de Dangeau*, par Lemontey. — *Châteaux historiques*, par A. de la Vergne. — *Vie privée des Français*. — *Encyclopédie du dix-neuvième siècle*. — *Louis XIV, la Cour et le Régent*, par Anquetil. — *Mémoires* de Saint-Simon. — *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier*. — *Biographie universelle*. — *Études historiques*, de Chateaubriand. — *Histoire du dix-huitième siècle*, par Lacretelle. — *Histoire de l'Homme au Masque de fer*, par Regnault. — *Histoire de la Régence*, par Marmontel. — *Mémoires de Madame du Hausset sur Madame de Pompadour*. — *Majorité des Reines et Régentes*, par Dupuy. — *Mémoires* de Montglat. — *Mémoires* du maréchal de Richelieu. — *Mémoires de la Bastille*, par Linguet. — *Siècles de Louis XIV et de Louis XV*, par Voltaire. — *Siècle de Louis XV*, par La Varenne. — *Vie de Marie Leczinska*, par Proyart. — *Esprit de la Ligue*, par Anquetil. — *Histoire du Prince Eugène Napoléon*, par Vaudoncourt. — *Souvenirs de Madame Récamier*. — *Pièces inédites sur le Règne de Louis XV*. — *Mémoires secrets sur la Régence*.

Cinquième période.

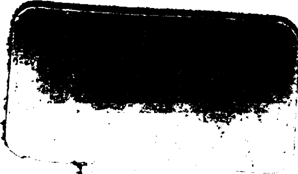
Histoire de la Révolution, par Dulaure. — *La Vie élégante*, par de Mortemart-Boisse. — *Mérite des Femmes*, par Legouvé. — *Es-*

sai sur le caractère des femmes, par Thomas. — *Considérations sur les mœurs*, par Duclos. — *La Cour et la Ville*, par Toulotte. — *Souvenirs des Résidences royales*, par Vatout. — *Essai sur les Modes*. — *Gustave III et la Cour de France*, par Geoffroy. — *Mélanges d'Histoire et de Littérature*. — *Anecdotes de la Cour de France*. — *Grand Monde et Salons politiques*, par Lacour. — *Histoire de la Guerre de la Vendée*, par Beauchamp. — *Mémoires* de la marquise de La Rochejaquelin. — *Histoire de France*, par Anquetil. — *Journal du Temple*, par Cléry. — *Mémoires de Marie-Antoinette*, par Mme Campan. — *Mémoires sur l'Impératrice Joséphine*, par Ladvocat. — *Mémoires sur Marie-Louise*, par Mme Durand. — *Mémoires sur l'intérieur du Palais de l'Empereur*, par Beausset. — *La Révolution, l'Empire et la Restauration*, par Touchard-Lafosse. — *Le Duc de Reichstadt*, par M. de Montbel. — *Vie de Marie-Antoinette*, par Montjoie. — *Histoire de la Révolution française*, par Thiers. — *Histoire de la Terreur*, par Mortimer-Ternaux. — *Marie-Antoinette*, par M. de Lescure.

SOMMAIRE DES CHAPITRES.







MEAUX. — IMPRIMERIE A. COCHET.